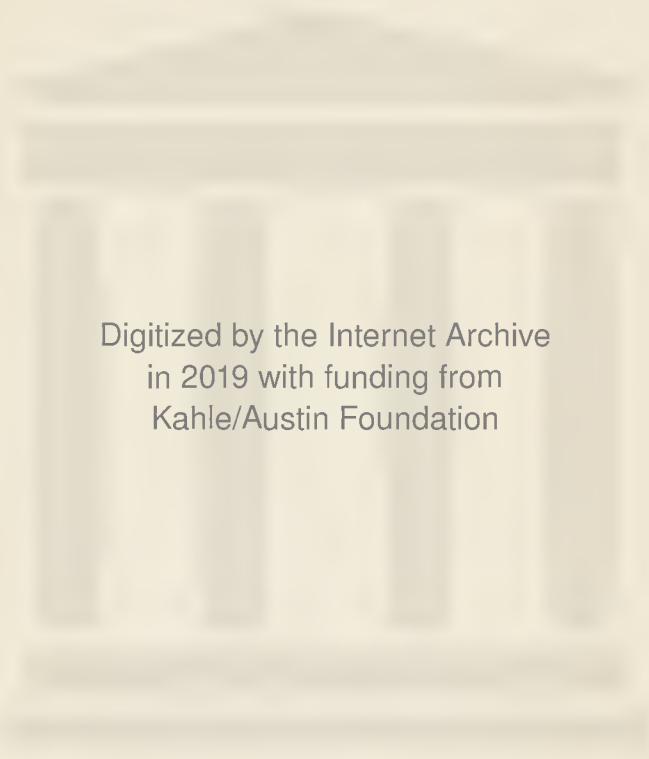




NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY  
TRENT UNIVERSITY



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation









LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES

~~~~~ 12 ~~~~~

LA DESTINÉE

DU COMTE

ALFRED DE VIGNY

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES

**Le Ciel intérieur** (*Épuisé*).

**Le Salut aux morts** (*Épuisé*).

ROMANS

**Gérard et son témoin** (NOUVELLE REVUE FRANÇAISE).

*Pour paraître prochainement :*

**La Protégée.**

**Demain, la fin du monde.**

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1927.

PAUL BRACH

---

LA DESTINÉE  
DU COMTE  
ALFRED DE VIGNY



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

---

*Tous droits réservés*

PQ2474 .Z5B71

Copyright 1927 by Librairie Plor.

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.



*Il a été tiré de cet ouvrage :*

- 15 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 15 ;*
- 35 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 16 à 50 ;*
- 140 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 51  
à 190 ;*
- 600 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 191  
à 790 ;*
- 17 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés  
de I à XVII.*



## AVANT-PROPOS

*Il est de rudes tâches. Plus malaisée qu'aucune, celle que j'entreprends aujourd'hui. Pour qui, dans le cours normal de l'existence, tient à la liberté avant toute chose, pour qui, en échange de sa tranquillité, désire ne pas s'égarer dans l'inutile connaissance de la vie de son prochain, s'insinuer brusquement jusqu'à l'âme la plus secrète d'un être, fût-il mort et illustre, semble, au premier examen, une manière d'incorrection.*

*Quoi? Parce que vous aurez eu du génie, parce que vous fûtes, ô Vigny, entre tant d'autres, un poète et un homme à qui les adjectifs les moins mal choisis ne peuvent rien ajouter, j'ai le droit, pèlerin sans réserve, d'aller vers vous, de soulever le poids des jours, d'écarter les livres accumulés sur votre gloire pour discerner votre vrai visage!*

*Je pense, soudain, à la plaisante horreur*

qu'éprouva *Pierre Loti*, parvenant à *Louxor* devant la tombe d'un *Pharaon embaumé*, sur le front duquel, pour l'éternité, l'avidité des vivants avait posé une lampe électrique.

« Au moins, disait-il, nous aurions aimé mieux le voir. — Qu'à cela ne tienne; le bédouin, *Grand Maître des Cérémonies*, fait jouer un bouton électrique, et une forte lampe s'allume au-dessus du front d'*Aménophis*, détaillant, avec une netteté à faire peur, la grimace du visage et toute la pauvre momie. Cet effet de théâtre, nous ne nous y attendions pas. »

Ici, pas d'effet théâtral. Le roman d'une vie, comme on disait à la fin du siècle. Mais, quel hasard généreux me désigna, parmi ce troupeau des grands hommes, dans ce noble cheptel qui doit satisfaire tous les appétits, cette victime condamnée à mes soins?

De quelle vertu merveilleuse suis-je donc paré pour me croire un tel droit? Mes mains sont-elles assez pures pour toucher à votre souvenir, ô poète?

Le fait d'aimer votre œuvre, de croire, dans ces jours déplumés, à cette chevalerie qui porte

Une plume de fer qui n'est pas sans beauté

---

*m'accorde-t-il l'indispensable assurance, l'autorité enfin?*

*Un hasard? Non. Non plus quelque particulière connaissance de l'œuvre de cet homme, mais un goût pour son mystère à découvrir et à respecter.*

*On ne trouvera pas de scandales dans ces pages, nulle révélation dont la publicité pourrait se servir, afin, à défaut de sympathie, d'attirer sur ce roman la curiosité? C'est hésitant, craintif, que j'aborde ce géant, si docile, malgré lui, à mon entreprise.*

*Vigny, avec ferveur je m'approche de vous, tâchant, dans votre ombre infinie, de capter quelques heures brûlantes encore. Que mon émoi de vous animer d'une vie nouvelle et factice soit mon excuse si, peu fier du compagnon imposé qui doit vous suivre au long de ces jours perdus, vous refusez de m'absoudre en ne me livrant rien de ce qui fut vous-même.*



# LA DESTINÉE DU COMTE ALFRED DE VIGNY

---

Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est que tout y a l'air roman et que tout y est histoire. — Mais c'est un tour de force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus attachante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet.

Alfred DE VIGNY.  
*(Journal d'un poète.)*

## I

Les agences de voyages qui, d'un réseau actif, ont veiné la douce France, pour que rien de ses grâces n'échappe aux étrangers, ces agences qui, sans modération, exploitent les sensibles paysages aussi bien que la pierre des monuments, n'ont pas négligé d'inscrire à leurs programmes la traditionnelle visite des châteaux de la Loire; bien mieux, des Américaines,

enfantines et dépourvues d'imagination, n'ont-elles pas créé un vocable pour appeler plus brièvement cette excursion? Elles disent : *chateauing* comme l'on dit *camping*.

Ainsi, c'est certain, les autos-cars, débordant de visages hétérogènes, ont fait rouler par la Loire ces pépites symboliques avec lesquels le Massachussets et le Mississipi éblouissent, de loin, les Européens. Nulle xénophobie déplacée dans ce propos, mais, pour faire revivre un temps fini, n'est-il pas plaisant, parce qu'anachronique, de montrer l'auto-car engagé dans les traces de la triste berline?

A défaut d'un prince charmant, nous voici, saisissant le mégaphone et passant dans la rue que les larges roues secouent d'un sommeil de plus de cent ans, nous voici devant ce logis devenu aujourd'hui la maison de commerce d'un marchand de fer et de charbon (1), nous voici criant à ces étrangers ou à ces Français qui l'ignorent, mais l'apprennent avec sympathie :

(1) La maison natale d'Alfred de Vigny qui se trouve à Loches, rue des Jeux, est occupée actuellement par l'entreprise de charbons de MM. Tulasme et Pasquier. Il y a quelques années encore un notaire y avait installé son étude.

---

« C'est ici qu'est né, le 27 mars 1797, le poète Alfred de Vigny (1). »

Loches, 8 germinal, an V. Tout ce que ces mots représentent. A Paris, le Directoire sévit contre les anciens Jacobins démocrates qui essaient de reconstituer leur club. On va y juger Babeuf et ses complices. Leur condamnation est imminente. A Loches, le comité de surveillance poursuit encore toutes les familles dont un membre a émigré. La vie y demeure peu facile, mais le printemps tourangeau, forcément indifférent à la haine des hommes, s'épanouit tranquillement. Il s'insinue dans les maisons, force les fenêtres, éclate en azur, en clarté, en chaleur. Qui peut y résister? Qui peut s'empêcher d'ouvrir les portes, de saluer son pouvoir indolent?

Au milieu de la ville, dans le quartier Gesgon, sur un balcon d'où l'on peut apercevoir, à travers le feuillage serré des arbres, la silhouette plaisante de la tour Saint-Antoine, une forme sombre est apparue. Très pâle, presque peureuse, elle s'avance. Ses traits accentués

(1) Une plaque de marbre, suivant l'usage, signale cette naissance aux rares passants de cette rue paisible.



trahissent les peines éprouvées, les nouvelles peines possibles. Son regard, d'une clarté en harmonie avec la couleur du ciel audacieux, garde une réserve constante. C'est à peine si elle ose ouvrir les yeux. Sous la robe noire, un embonpoint, que sa mineuse accuse, trahit la maternité imminente. Mme Léon de Vigny, qui a déjà perdu trois fils, attend un quatrième enfant. Depuis huit ans, toutes les gênes, toutes les vexations infligées aux personnes de sa condition l'ont assaillie.

Investie par le malheur, par le dénûment, elle a résisté. Après avoir servi de garde-malade, à son mari infirme, avoir été emprisonnée avec lui, avoir vu son père, l'amiral marquis de Baraudin, subir le même sort, n'avoir pu, faute de soins ou d'argent, sauver ses enfants, à quoi peut-elle croire encore?

Pourtant ce matin, ce 8 germinal, qui doit devenir une date littéraire, elle ne peut s'empêcher, dans un symbole facile, d'associer les pulsations du petit corps qui témoigne de sa vie en elle avec la tendre saison tiède qui pénètre la demeure et la baigne d'un souffle rajeuni.



---

Et puis c'est le deuxième âge de sa vie. Mme de Vigny va avoir quarante ans. C'est sa deuxième jeunesse, sa première à vrai dire, car jamais ne compta pour elle l'agrément de vivre. N'est-il pas nécessaire d'insister que c'est dans une quarantaine sans éclat et désespérée que Mme de Vigny allait mettre au monde son dernier enfant, le seul qui serait appelé à vivre? De quelle destinée!

L'heure s'avance. Mme de Vigny n'a pas quitté son balcon et le spectacle de l'éternelle nature semble avoir pour elle une séduction inconnue. Sans bouger, elle demeure là. Ses yeux se ferment aux flammes peu vivaces pourtant de la lumière. Elle a laissé tomber le livre qu'elle tenait dans ses mains et qui s'est ouvert à cette page :

*Sitôt que ces jeunes personnes étaient mariées, on ne les voyait plus en public; renfermées dans leurs maisons, elles bornaient tous leurs soins à leur ménage et à leur famille. Telle est la manière de vivre que la nature et la raison prescrivent au sexe. Aussi de ces mères-là naissaient les hommes les plus sains, les plus...*

C'est l'*Émile* dans la jolie édition de 1762 chez Néaulme, à La Haye.

Mme de Vigny se souviendra de cette œuvre lorsqu'il s'agira de l'éducation de son fils. Pour l'instant elle l'oublie. Elle songe seulement, appuyée maintenant au balcon et la tête dans les mains, à cette âme qu'elle va lâcher. Son cœur prévoit les périls, les embûches, souffre de l'incertitude d'un temps incertain, cependant qu'à ses pieds le livre de Jean-Jacques apporte son parrainage littéraire à cette naissance de poète et sert d'accessoire au romantisme de cette esquisse liminaire.

## II

— Vigny, vous ne faites rien, vous rêvez!

Le professeur a, selon l'usage, accompagné sa remarque d'un coup de poing sur la table. Aussitôt, selon le même usage, tous les élèves ont mis le nez dans leurs livres et les plumes, grinçant sur le papier, ont repris leur monotone course irritée.

Le jeune garçon interpellé fait comme ses camarades. Il s'est redressé un peu sur son tabouret, et, apparemment docile, il semble se livrer à la lecture de la page ouverte. Naturellement, son attention à l'égard du texte qui s'offre à ses yeux est de courte durée. S'il rêve, c'est qu'il a fini ses devoirs, qu'il sait ses leçons. Le règlement est le règlement, il faudra qu'il attende la fin prévue par l'horaire pour être libre. Il a le regard baissé vers la table et décidément il ne veut pas voir son livre. Malgré le froid et la floraison de la neige qui couvre

les rues, il voudrait s'échapper de la pièce sombre, où, comme chaque soir, il souffre de se sentir prisonnier.

L'heure est plus longue que jamais ! Il respire mal dans cette atmosphère, dans cette pénombre parmi laquelle une dizaine d'écoliers sont censés apprendre leurs leçons du lendemain. Encore quelques instants, trop lents à venir, et il bondira hors de la pension vers la maison paternelle, qui ne lui réserve que de calmes joies, mais du moins ce bonheur jamais épuisé de fouiller dans une belle bibliothèque, et agrément d'entendre une conversation élevée, pleine de connaissance...

Peut-être, cependant, sera-t-il grondé. Peut-être, comme on fait de tous les enfants, désespérera-t-on de son avenir, car les parents, et les meilleurs, se croient parfois obligés d'être sévères, sans raison, seulement pour affirmer une autorité rarement contestée.

Qu'il soit grondé, qu'importe ! Ce soir il ne peut rien faire, il s'ennuie. Ah ! ces soirées d'étude que l'hiver impose à tous les petits garçons : odeurs de laines humides et d'encre moisie, lumière infime qui tombe de lampes

---

gluantes, jetant sur les tables des cercles jaunes pour rendre l'obscurité voisine plus lamentable, plus nue, gerçures des mollets et des mains qui font mal, poussière qui se colle aux vêtements, salit les doigts, poudre les bronches, rhumes de cerveau douloureux, désagréables, il faut se moucher dans un mouchoir sale, qui a ramassé dans la poche des miettes de pain noir et rassis.

Il n'échappe pas au triste destin scolaire, ce petit élève blond, au nez pointu, au visage mince dont la bouche semble s'ouvrir parfois pour un sourire, mais qui ne se dessine jamais tout à fait. Chaque fois qu'ils le peuvent, ses maîtres le traitent de paresseux, affirmant qu'il ne veut rien faire, qu'il ne sera bon à rien et pourtant il sait tout mieux que les autres. Il comprend tout avant les autres !

Mais à force d'être envié, maltraité, il préfère ne plus travailler, mériter enfin la désapprobation de ses maîtres lorsqu'il rêve.

A quoi pourrait servir, en effet, cette rêverie perpétuelle qu'on lui reproche, cette lassitude des tâches quotidiennes qui l'étreint dès qu'il entre dans la pension?...

C'est devant cette réalité désolée que son esprit l'entraîne et lui fait souvenir d'autres soirs, d'autres hivers plus libres, guère plus gais où, auprès du feu traditionnel, son père le prenait sur ses genoux et lui racontait l'histoire des rois, Louis XIV, Louis XV, le Grand Frédéric et de « ces soldats héréditaires qu'on appelle la Noblesse... »

Il revoit son père, marchant dans l'appartement appuyé sur une canne, lui proposant un matin d'automne une visite au Tronchet chez sa tante, Mme de Vigny. Il revoit ses six cousines qui le prennent sur leurs genoux. Ensuite, c'est la chasse... Ses premiers coups de fusil... Les images se suivent rapides dans son souvenir, mais si fidèles. Maintenant, c'est un matin de mars, exactement le 21 mars 1804. Comment pourrait-il oublier cette date? Son père, sorti pour une affaire, rentrant soudain le visage terrible, les larmes sur le bord des paupières : il vient d'apprendre la mort du duc d'Enghien, fusillé la veille. Il va tenter de faire comprendre à son fils, âgé de sept ans, le crime abominable, inexcusable malgré les complots dont on veut rendre le prince respon-

sable. Il revoit son père se diriger vers un petit coffre, y prendre un moreeau d'étoffe blene pâle, d'où pend une croix aux éclats mélangés.

M. de Vigny la montre à son fils, lui demandant de s'agenouiller, il la tend vers sa boueche pour qu'Alfred y pose ses lèvres. La croix de Saint-Louis!...

— Ainsi, l'amour des Bourbons filtra dans mon cœur, dira-t-il, trente ans après, dans son journal.

Jamais il ne devait oublier ces secondes brutales où Napoléon lui apparut eomme un insensé, un tyran sans égal dans l'Histoire, un Néron sans poésie. Il était atteint jusqu'au plus rare de son âme. D'habitude, ce sont les contes de fécs qui imprègnent de leurs faectices couleurs la première intelligence des enfants. Il est parfois de contes cruels : on pleure, on plaint le Petit Chaperon Rouge, on déteste le loup... Combien de nuits, après cette page d'histoire, combien de nuits du petit Alfred ne furent-elles pas pourvues de nerveux eauchemars où il se eroyait poursuivi par un loup qui portait un bieorne noir?



Chez beaucoup d'enfants, le passé a prise sur la mémoire et s'y marque à jamais. Surtout ceux qui ont vécu, un peu solitaires, loin des compagnons de leur âge. On ne peut pas dire qu'ils soient précoces. Ils sont seulement déjà de cette catégorie d'êtres qui ne peuvent vraiment vivre que par leur mémoire ou leur imagination. Le présent n'est qu'un miroir où passe la flamme des jours vécus, l'espoir d'heures prochaines. Seront-ils malheureux ? Pas plus que les autres. On ne peut même pas dire qu'ils doivent être plus intelligents que leurs frères moins sensibles. Ils ont seulement, dès les premiers instants de leur conscience, l'inquiétude en eux et pour toujours. Plus tard, rien ne saurait les distraire, ni le succès, ni la gloire. Ils verront toujours plus loin, ailleurs.

Qui aura su reconnaître dans un tendre esprit confié à ses soins ce symptôme ? Quel professeur aura discerné, au fond des regards distraits de son élève, ce privilège du sort ? Certes, s'ils doivent être perméables à tous ces mouvements de la vie, ils connaîtront de détestables heures, quand tout leur apparaîtra contraire et décevant, mais, de quel bien-être



ne seront-ils pas inondés lorsque leur espérance semblera se réaliser?

Tous ceux qui, dans cette seconde maladie de la vie qu'on appelle l'adolescence, sont inquiets, toujours en quête de l'inconnu, la narine ouverte, comme pour sentir la trace du moindre courant, ceux-là auront été, dans leur enfance, traités de paresseux. Leur paresse était de l'infidélité, un besoin d'inconnu.

C'est sur les leçons mal comprises, sur les règles trop uniformes qu'ils auront essayé leur première manière d'être infidèles. D'abord ils durent se soustraire à ce qui était imposé, puis, lorsqu'ils furent inconsciemment sollicités par tous les sursauts de l'existence, rien n'a pu les retenir.

De ce défaut, plus douloureux pour celui qui en est animé que pour ceux qui le constatent, peut naître une bien appréciable qualité.

Plus avisés, des professeurs sauront découvrir chez leur élève, privé de constance, incapable de labeur durable, ce don bien précieux qu'on nomme l'imagination, ce don qui donne le goût et l'habitude des espaces, et dont on ne peut plus se guérir.

— Vigny, vous ne faites rien, vous rêvez !

Qu'il faut de certitude aveugle ou naïve, en soi, pour juger ainsi le silence égaré d'un enfant ! Qui peut savoir si l'aspirant latiniste, arrêté devant un thème commencé, n'a pas pris prétexte de la première déclinaison : *rosa, la rose*, pour cingler, en songe, vers un jardin de Mai ?

\*  
\* \*

— Tu as un *de* à ton nom, es-tu noble ?

— Oui, je le suis.

Un éclat de rire contracte dix visages cruels.

— Il est noble, répètent les dix bouches, il est noble.

S'agit-il d'une tare ? On peut le croire, puisque la troupe bruyante s'écarte du petit garçon qui a répondu et avoué son origine.

Parce qu'il est noble, parce que chaque année il a des prix d'excellence, Alfred de Vigny va pouvoir reconnaître chez ses camarades, qui ont à peine douze ans comme lui, la haine et l'envie, ces sentiments unis que tout être, le moins du monde valeureux, doit trouver embusqués sur sa route.

---

Hier, on se battait dans la cour de la pension, il n'a pas été ménagé, on lui a même pris le pain de son déjeuner. Aujourd'hui, la petite troupe le traite par le mépris, le laisse seul. Abandonné à sa noblesse, si l'on peut dire, le jeune garçon considère avec lassitude les interminables murs qui le font prisonnier. En hiver, au printemps, la geôle ne change guère d'apparence. L'été commence. Qu'on respire mal devant ces maisons ! La chaleur a remplacé le froid, déplacé les stations solitaires debout dans les couloirs. On ne craint plus les courants d'air, mais on meurt de soif et le vieux bois des pupitres exhale une odeur de pourriture, peuplée de cafards. Quel dessein anime les parents et les fait condamner leurs enfants à ces années de petite prison ? Pourquoi les soustraire volontairement à la douceur, à la tendresse, lorsqu'on possède, symboliquement et pratiquement, un foyer ? Autant les faire enrôler tout de suite, ajouter des soldats aux armées qui en manquent ! La discipline n'est pas plus rigoureuse ici que là-bas. Sous les aigles, dans des champs lointains, la gloire, du moins, vous attend-elle, et la guerre ne saurait faire peur à

un petit garçon qui la connaît si bien et de qui l'enfance fut bercée par des récits de batailles. D'ailleurs n'est-elle présente, partout manifestée, cette guerre à laquelle ce fils d'officier, ce petit-fils d'officier, se sent déjà prêt à participer, cette guerre dont on parle chaque jour et qui fait danser devant lui des uniformes, des drapeaux, des chevaux chargeant dans l'azur et dans la poussière d'or?

Il se sent prêt à tout. N'y est-il pas préparé? Dès ses premières années, il a fait des promenades, de longues promenades à pied, il a tiré à l'arc, à l'arquebuse, au pistolet. N'est-ce pas à la guerre que tout cela conduit? Que pourrait-il être d'autre, enfin, sinon un soldat, un officier, comme tous ceux de sa famille?

Il n'est pas un petit garçon, fût-ce dans les époques les plus pacifiques, qui, interrogé sur ce qu'il veut faire dans l'avenir, n'ait répondu :

— Je veux être général!

Dans les livres, l'Histoire donne de beaux coloris à la guerre, c'est une vision nuancée, éclatante, où le soleil joue son rôle parmi les étendards déployés. Il ne pleut jamais à la guerre, dans les images qu'on en donne aux

enfants. Comment alors un garçon de douze ans, inconsciemment préparé par son atavisme, alimenté de quotidiens récits victorieux, ne songerait-il pas à troquer sa blouse noire d'écolier contre le bel uniforme avantageux?

Être un des artisans de la gloire française, se battre, non comme au lycée, mais sur un cheval!... L'eau qu'on boit à la guerre ne doit pas être plus souillée que celle que l'on donne à la pension, le pain ne peut y être plus noir.

Alors qu'attend-il? On raconte qu'il y a des colonels de seize ans. Napoléon n'était-il pas général à vingt-cinq? Tout cela se choque, se brouille au fond de la puérile imagination, se mêle dans un trouble d'épopée, si bien que le roulement de tambour, qui annonce la fin de la récréation, lui paraît appartenir à sa rêverie.

Il s'éveille pourtant et, retardataire, regagne la classe en courant. Surprise. Le maître ne lui fait pas de reproche. Solennel, debout devant la chaire, celui-ci tient un papier dans la main. Les élèves, debout aussi, sont silencieux. Lorsque Vigny va vers sa place, personne ne le pince, ni ne le pique au passage, et lorsque enfin il se trouve entre ses camarades, son cœur

bat si fort et ses tempes bourdonnent si rudement qu'il n'entend qu'à peine la voix du professeur :

*...Bulletin des armées impériales... bataille d'Eylau... bataille de Wagram...*

Cela dure quelques instants, puis un cri gicle de toutes les jeunes gorges :

— Vive l'Empereur!

Vigny aussi, comme sans s'en rendre compte, a crié. Deux fois le cri est répété :

— Vive l'Empereur! Vive l'Empereur!

Alors, se tournant vers lui, un petit garçon brun, au front flétri de boutons, l'œil méchant et le geste vilain, dit à ses voisins :

— Voyez, voyez le noble! Le noble aussi a crié : Vive l'Empereur!

### III

Les jours de collège passent comme les autres et le mauvais temps s'oublie vite. La pension Hix, le collège Bourbon ont proposé au jeune esprit confié à leur influence tous ces trésors mélangés que l'enseignement en commun peut offrir à d'enfantins écoliers. Ainsi la tendre existence du petit élève, balancée entre ses études et sa maison, ressemble à celle de tous les êtres de son âge et de tous les temps avec peut-être un peu plus de tristesse qu'il n'est d'usage, de cette tristesse dont, plus tard, on abusera pour affirmer qu'il avait un fond de pessimisme. Mais la mélancolie, cette « parade contre la douleur » (1) est tout le contraire du pessimisme. C'est la façon optimiste d'accepter les désagréments du destin. Or, tout ce qu'on peut dire d'Alfred, enfant, c'est qu'aucune joie

(1) Jules Lemaitre (Chateaubriand).



ne lui est dispensée, sans ombre, par la vie. Il se défend contre l'amertume des heures par un gentil petit air mélancolique qui lui va très bien.

D'ailleurs, de quoi peut-il se réjouir? Ce sont des gens tristes qui vivent autour de lui. Son vieux et charmant père, de qui il dira qu'il avait des sentiments maternels, est toujours malade, infirme qu'il est depuis la guerre de Sept ans. Sa mère l'adore, mais cette adoration même est la cause d'une tristesse de plus. Elle voudrait, comme toutes les mères, être assurée que son fils pût trouver, un jour, une « bonne situation », et, de l'Empire, elle sait bien qu'il n'y a rien à espérer. Est-ce au collège qu'il va se distraire? Mais non, et les récréations qui réjouissent beaucoup de ses camarades ne lui sont d'aucun attrait. Ses condisciples ne l'attirent pas. Évidemment ils ne sont pas tous odieux, ils ne s'écartent pas tous de lui en criant : « Tu es noble. » Il en est même d'assez gentils : Savigny de Moneorps, l'œil bleu dans un teint coloré; Alfred d'Orsay, blond et beau comme l'Amour lui-même, tel que le peint M. David, et d'autres aussi, plus



insignifiants, Ravignan, Arenberg, Hérold...

Allons ! c'est encore dans les bras de sa mère qu'il se sentira le plus heureux, et, de cette passion réciproque, dépendront beaucoup d'actions de son existence future.

Un lieu commun veut que les grands hommes aient eu d'admirables mères. En ce qui concerne Mme Léon de Vigny, cet adjectif n'a rien d'excessif. C'était, avec de petits défauts, une femme étonnante, de qui le courage était vraiment communicatif. Cette passion d'un enfant pour sa mère, qui, avec les années, se transforme et, comme par un lien chétif, jeté du présent vers le passé, réinsuffle des forces perdues, a cette curieuse conséquence que des deux êtres, ainsi tenus l'un à l'autre, sourd une ardeur encouragée. Quoi qu'il dût lui arriver, Alfred se sentait aidé tant que sa mère était là, et elle, de voir cette confiance qu'il avait en elle, se croyait tout d'un coup une puissance de plus. Cependant, elle ne cessait de s'inquiéter. Le temps était proche où Alfred allait devoir décider de sa destinée. Comme il est d'usage, elle cherchait quelles étaient ses vraies

aptitudes, elle ne pouvait pas le laisser éternellement au collège. Il avait le goût de la géographie et des mathématiques. Quelle carrière concilierait ces deux tendances? Il aimait aussi les Lettres. N'avait-il pas, après avoir assisté à une représentation de *Cinna*, joué par Talma à la Comédie-Française, essayé d'écrire une tragédie en vers? Mais ce n'était qu'un jeu. Tous les enfants ont fait des alexandrins et écrit des pièces de théâtre. Il suffit de fréquenter les salles de spectacle pour en être persuadé.

Délivré de ses maîtres, rendu à soi-même, Alfred de Vigny commence sa véritable éducation. C'est un fait fréquent que des êtres bien doués n'aient eu vraiment le goût de s'instruire qu'une fois qu'ils n'y étaient plus contraints. Alors il se met à lire, il lit sans cesse et n'importe quoi. Il traduit Homère du grec en anglais, ce qui est bien mais sans profit, il essaie d'écrire et, en effet, voici des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédies qui prennent corps sous sa plume, et qui ne le satisfont pas, car il a du sens critique, et qu'il déchire. Puis, brochant sur le tout et parce que ce n'est pas complètement incompa-

---

tible l'un avec l'autre, il prépare des examens pour entrer à l'école Polytechnique. Il aime l'artillerie. Il s' imagine que son caractère et ses habitudes s'accorderont avec la gravité et la science des officiers.

Malgré tous ces beaux projets, tous ces beaux efforts, Mme de Vigny n'échappe pas au tourment bien compréhensible qui agite toutes les mères de famille devant la décision qui peut influencer sur toute la vie de leurs fils. Elle n'échappe pas non plus au plus banal sujet de conversation. Elle a à se plaindre de l'époque et du coût de l'existence. Elle n'y manque pas. Cette révolution l'a ruinée, elle et les siens, dit-elle.

En lui-même, Alfred songe que, déjà sous Louis XVI, sa famille n'avait guère de biens. Les terres ne figuraient, en leur possession, que par des noms écrits sur leur généalogie. Son père enfin était le cadet de douze enfants et l'infime pension qu'il touchait suffisait mal à soutenir leur humble train de vie, mais il fut toujours de bon ton, dans toutes les époques, de donner à une grande crise, telle que la Guerre ou la Révolution, la responsabilité de

ee malaise si honorable qu'est le dénuement.

Et Mme de Vigny ne cesse de se plaindre. Devant ses amis (elle ne voyait à vrai dire presque personne) elle n'est pas plus diserète. Les Frémilly, qui ont abandonné leur terre de Bourneville pour Paris, deviennent les plus fréquents témoins de ses lamentations. Il faut entendre que l'appartement est hors de prix — sept eents franes par an — que M. de Vigny devient de plus en plus diffieile à soigner, et qu'on a payé, la semaine dernière, jusqu'à six sols une livre de raisiné.

D'abord à l'Élysée-Bourbon, ensuite rue du Marché-d'Aguesseau, Mme de Vigny s'en plaint aux Desehamps. Elle s'en serait plainte à Fouché, à Murat, si elle les avait eonnus, à Mme la duehesse d'Abrantès, qui habitait à quelques pas de là, rue des Champs-Élysées, et qu'elle reneontrait dans sa belle voiture sombre, attelée de chevaux noirs, elle s'en serait plainte à tout le monde.

Alfred profite alors de ses gémissantes discussions pour sortir avec son ami Émile Desehamps, lorsque celui-ci accompagne son père chez les Vigny.

---

De six ans plus âgé qu'Alfred, Émile Deschamps aime prendre figure d'ainé et montrer Paris à son jeune camarade. Ils commencent par les Champs-Élysées, proche de la maison familiale, puis vont carrément ensuite dans les rues populeuses, se mêlant à la foule, écoutant parler les passants, admirant les attelages et les beaux militaires. Chaque jour, des nouvelles circulent, contradictoires forcément, mais quel amusement, pour deux garçons lâchés dans le mouvement de la rue que d'être spectateurs de cette agitation ! Cela vaut bien le théâtre où l'on joue des pièces qu'Alfred de Vigny ne goûte pas particulièrement, comme ces comédies de M. Étienne dont le succès l'étonne.

Un après-midi, à la fin de mars 1814, les deux complices reviennent essoufflés à l'Élysée-Bourbon. Comme à l'ordinaire M. et Mme de Vigny reçoivent M. Jacques Deschamps, père du camarade de leurs fils. Les jeunes gens ont tant couru qu'ils ne peuvent parler, la respiration leur fait défaut. Pour mieux les entendre Mme de Vigny va fermer la fenêtre qu'elle

avait ouverte, car la journée s'annonçait tiède. Précipitamment ils disent ce qu'ils viennent d'apprendre. Les alliés vont entrer à Paris, le Tsar est aux portes de la ville.

Émotion. Les trois auditeurs se regardent, M. de Vigny hoche la tête, Bonaparte (il dit Bonaparte, il ne dit jamais l'Empereur) Bonaparte n'a pas prononcé son dernier mot. Et pourtant il faut se rendre à l'évidence car les choses vont vite. Talleyrand, trahissant une fois de plus, maquignonne la gloire de la France : Napoléon abdique et Louis XVIII, reconnu roi par la grâce de Dieu, s'installe aux Tuileries.

Alors ce qui devait arriver arrive. Les espoirs, secrètement brûlants sous la cendre des heures depuis la folle exécution du duc d'Enghien, se raniment. On licencie 20 000 officiers de l'Empire. Les jeunes gens ont une carrière devant eux : mieux que les autres, les jeunes royalistes.

Poussé par ses parents, assoiffé d'un destin, Alfred de Vigny entre dans l'armée du Roi. Il est pourvu d'un brevet de sous-lieutenant aux escadrons nobles des gendarmes rouges. Il a



---

un cheval à cocarde rouge, un manteau blanc, un uniforme éclatant, une culotte de peau blanche, un casque noir, un plumet blanc, des aiguillettes, un beau sabre, des éperons d'or, et un foudre brodé au coin de son tapis de selle... car tout de même il n'a que dix-sept ans ce sous-lieutenant et, si intelligent qu'il puisse être, il est sensible à sa tenue, que tout le monde remarque lorsqu'il passe. Qu'importent, devant certains uniformes démodés de coupe, les rires du public ! Qu'importe d'être appelé par ce gamin sarcastique que toutes les générations retrouvent toujours, un mot aux lèvres, dans un coin des faubourgs : « Voltigeur de Louis XIV. »

Dans la grande effervescence générale, Émile Deschamps aussi a trouvé une situation. Il n'aura pas d'uniforme, il entre dans l'administration des finances, il sera chef de bureau, fonctionnaire !



C'est exactement le 6 juillet 1814, qu'Alfred de Vigny entre aux Compagnies Rouges.

Comme d'habitude, inquiète, sa mère lui adresse les conseils d'usage :

— Prends garde, fais attention, ne t'expose pas inutilement...

Alfred sourit des exhortations maternelles. Il songe qu'on l'a rudement élevé et que cela va peut-être enfin lui servir. Pourquoi sa mère l'oublie-t-elle ? Ne se souvient-elle plus de la méthode de Jean-Jacques Rousseau : eau froide jetée chaque jour sur les reins, promenades à pied d'un pas égal, distractions devant servir à connaître toujours davantage, rien ne devant être vainement goûté des instants de plaisir, soit que la nature lui proposât son spectacle infini, soit que l'esprit des hommes lui abandonnât dans un livre son jeu d'ombres et de clartés.

Oui, autrefois, il semblait délicat. On disait qu'il avait l'air d'une fille, mais l'éducation de l'*Émile* a fait son œuvre, et Mme de Vigny devrait voir la sienne : un mince mais robuste adolescent, qui se moque des sautes d'humeur des saisons.

Dans un cadre d'or brillant, le même visage souriant, le corps vêtu du même et bel uni-



forme, attire le regard maternel. Elle compare le portrait qu'elle vient de faire faire avec l'original. Même sourire sur les deux visages, même grâce résolue.

A l'heure du départ, le nouvel officier, tout brillant neuf veut, suprême viatique, embrasser ses parents. Et voiei le premier déchirement, la première séparation. Comme toutes les mères des gravures, sa mère pleure, en silence cette fois, elle remet à son fils un petit livre, bien relié, en maroquin rouge, sans armes, uni : *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Lorsqu'il l'ouvrira, le jeune homme pourra lire sur la page de titre, deux lignes manuscrites :

*A Alfred*

*Son unique amie.*

C'était vrai.

Ainsi muni, le nouvel officier devait aller vers la vie.

\*  
\* \*

Aux armées, comme jadis au collège, les jours passent. A l'été, plein de découvertes, succèdent un automne banal, un fade hiver.

Mais, au début de l'année, et comme pour rompre la monotonie du temps, des troubles s'élèvent. M. Léon de Vigny ne s'était pas trompé dans sa prédiction. Napoléon n'avait pas fini et Louis XVIII devait préparer son départ.

Le triste honneur d'accompagner la voiture du vieux souverain, qui part pour Gand, échoit forcément aux gardes de la Maison du Roi. Le sous-lieutenant de Vigny, malgré une récente chute de cheval qui lui a fracturé la jambe, fait tout naturellement partie de l'escorte.

C'est la première fois qu'il accomplit une mission. N'étaient les raisons du voyage, il serait presque joyeux, il chanterait. Il acquiert de l'importance, il est un homme, et il se prend à sourire de se voir participer à un événement qui tiendra sa place dans l'Histoire. Mais il se contient parce qu'il souffre vraiment pour son Roi. Est-ce l'atavisme, sont-ce des penchants personnels? Il ne sait pas lui-même. Malgré tout, l'espoir s'impose en lui, le Roi reviendra.

Lorsqu'on a assisté à tant d'événements et qu'on a, d'une façon aussi précoce, une telle pondération dans l'esprit, le définitif est la

---

dernière éventualité possible. Depuis que Vigny existe, depuis qu'il a conscience des choses, tout a évolué, tout s'est transformé : cette douloureuse retraite ne peut être qu'une étape de la course.

La route devient morne. Voici quatre jours qu'il n'a pas quitté ses bottes. Le silence et la pluie qui tombe ralentissent encore le train et font paraître le trajet infini. Enfin, on va atteindre Béthune. Quelque peu avant la ville, l'escorte reçoit l'ordre d'abandonner le cortège.

Quand, le lendemain, les troupes entrent dans Béthune le Roi est déjà parti pour Gand.

Désorientés, privés de but, les officiers errent dans les rues et visitent la petite cité. Celle-ci est traversée par des voitures chargées de malles qui vont rejoindre la famille royale. La distraction consiste à regarder les habitants qui retirent les drapeaux blancs des fenêtres et cousent, à la place, les trois couleurs. Comme la pluie tombe toujours et que les routes sont défoncées, les voitures arrivent positivement couvertes de boue et semblent appartenir à une armée en déroute. C'est un peu la vérité.

Un soir, que Vigny se promène, toujours dans l'attente d'événements quelconques, il aperçoit descendant d'une berline, un homme assez fort, majestueux, au regard triste et distant. Des officiers s'arrêtent devant lui, plusieurs le connaissent et le saluent. Curieux, malgré lui, de cette apparition, le lieutenant de la Garde royale interroge ses amis. Il apprend que ce personnage est à la recherche de son Roi et se dispose à gagner Lille dans l'espoir de l'y trouver encore. Vigny croit à une illusion de l'ouïe lorsqu'on chuchote, devant lui, le nom de ce beau courtisan de la défaite.

En effet, quand on les prononce, ces syllabes font un bruit étrange.

Ah ! tout ce qui passe dans ce nom célèbre :  
— M. le vicomte de Chatcaubriand !

## IV

Une des plus humbles conséquences de ce va-et-vient du pouvoir et qui devait aboutir le 8 juillet 1815 à la deuxième Restauration, fut le licenciement de la garde rouge et l'incorporation de quelques officiers dans le 5<sup>e</sup> régiment d'infanterie à pied.

Un nouveau régime doit à l'opinion de paraître prendre des mesures nouvelles et de faire des économies. Celles-ci ne furent pas du goût de tout le monde, et plus que d'autres, le lieutenant de Vigny se sentit désappointé devant une telle décision.

Durant les Cent-Jours, il avait été interné à Anvers, cependant que, sur les champs de France, la bataille s'étendait. Lui, qui rêvait d'action, n'avait eu du combat que le bruit répercuté, roulant et assourdi que faisait entendre jusqu'à ses oreilles le canon de Waterloo, et maintenant qu'il était de retour, on le

privait de son cheval, il lui semblait qu'on l'amputait d'une partie de son corps.

Alors, commençait la véritable vie de garnison. Comme les jeunes filles de province, il ne lui restait plus qu'à s'intéresser à la littérature.

De fait, déçu par la carrière militaire à laquelle il s'était pourtant livré de si bon cœur, Alfred de Vigny en vint à se créer des loisirs et, dans cette vie nouvelle, encerclée d'une haie de jours monotones, comme autrefois au collège, il se laissa emporter par son imagination. Heureuse évasion ! Il fit une rencontre, et ce fut une aventure durable ; Alfred de Vigny venait d'êtreindre la poésie.

Mme de Vigny ne fût pas tout de suite au courant des essais poétiques de son fils. Lorsqu'en février 1815 elle l'avait vu partir, pour la deuxième fois, en garnison à Versailles, elle lui avait remis, nouvelle et pieuse attention, un cahier d'instruction dont elle était l'auteur. Elle l'exhortait dans ces pages à *ne pas devenir le jouet des passions, à s'appuyer toute sa vie sur deux principes religieux : la croyance à*

---

*l'existence de Dieu, et la croyance à l'immortalité de l'âme. Elle l'adjurait de rester attaché à la morale chrétienne, elle lui conseillait d'éviter les désordres où tombent d'ordinaire les jeunes gens. Enfin elle le mettait en garde contre cette espèce de femmes aussi justement méprisées par leur état que par leurs mœurs.*

*Je veux parler, disait-elle, des comédiennes; elles sont aussi dangereuses que les filles publiques, pour la santé et plus encore par leur cupidité sans bornes; j'espère bien que tu ne les verras jamais qu'au bout de la lunette de spectacle et que jamais tu ne leur parleras...*

Elle ne lui avait pas défendu d'écrire des vers. C'était le principal.

Toujours respectueux des préceptes maternels, Alfred de Vigny commença, au lieu d'aller au café comme les autres officiers, par lire la Bible, et puis il se remit à écrire, et composa une idylle « dans le goût de Théocrite » en citant, au début, une phrase d'Eschyle, qui ne laissait pas que d'être de tendances forcément polythéistes.

Quoi qu'il en fut, *Ménalque* et *Bathylle* échangèrent, sous la main du nouveau poète,



d'heureux alexandrins qu'André Chénier n'eût pas désavoués. Ce premier poème s'appelait la *Dryade*. Il allait maintenant essayer d'écrire une tragédie : *Julien l'Apostat*.

Il va de soi que son inspiration l'emporta vite sur son zèle militaire. On rapporte (1) qu'il se désintéressa de faire faire l'exercice à ses soldats. Est-ce très surprenant?

Bref, ses supérieurs ne lui témoignèrent qu'une mince estime. La société versaillaise où il tentait de trouver une diversion à l'accablante niaiserie de ses chefs ne le retint pas davantage. Il accueillit, comme une délivrance, une mutation qui l'envoyait tenir garnison à Vincennes.

Vincennes est un endroit très plaisant, les bois qui l'entourent sont pleins de ressources; faune ailée, flore ardemment colorée, silence et solitude. Pour un poète c'est vraiment un but de promenade parfait, pour un amoureux, à une époque où le passage d'une grisette au bras d'un beau militaire ne fait pas encore sourire, voilà une retraite idéale!

(1) Capitaine Marabail.



---

Étant encore à Versailles, Vigny avait retrouvé un ancien condisciple de la pension Hix, Savigny de Moncorps. Celui-ci revêtait l'uniforme de mousquetaire aux compagnies rouges de la Maison royale quand Alfred y était gendarme. La même décision avait incorporé dans le 5<sup>e</sup> régiment à pied les deux anciens élèves. On se doute que, lâchés vers le plaisir, jeunes et physiquement plutôt jolis garçons, ils ne manquèrent pas d'attirer sur leurs adolescences galonnées les regards de jeunes femmes sensibles, que la lecture de quelques romans avait troublées.

Décidément liés par le même sort, Moncorps et Vigny s'étaient encore retrouvés à Vincennes. Ils ne se quittèrent plus et quoique peu munis d'argent, ils s'amusèrent, comme il est convenable que des officiers de ce grade s'amusent.

Il n'est pas absolument fou d'avancer que le sylvestre décor, qu'offraient au poète les bois de Vincennes, lui inspira ses premières poésies. Il en déchira beaucoup, qui sait même s'il n'en donna pas quelques-unes à cette ombre légère qui l'accompagnait lorsque, son service fini, il

allait passer quelques heures au pied d'arbres discrets? L'histoire ni la légende n'auront gardé le nom de sa première maîtresse. Lui-même s'en souvint-il, quand, plusieurs années après, il retrouva dans cette *Imitation de Jésus-Christ* que lui avait donnée sa mère, une pauvre petite fleur séchée, sans parfum?



Inséparables, Moncorps et Vigny se trouvaient ensemble chez le barbier du régiment en train de se faire coiffer et raser. Alfred avait maintenant, sur chaque joue, une langue de barbe, qui avançait vers le menton, et lui donnait un air grave, rendant son visage encore plus fin. Ils parlaient de leur camarade, Taylor, qu'ils avaient aussi connu autrefois au collège, et qu'ils venaient de retrouver dans l'armée. Ils faisaient des projets, ils voulaient aller au théâtre entendre une tragédienne de qui l'on parlait beaucoup, lorsqu'un soldat vint prévenir Vigny qu'on le demandait à la grille du quartier.

S'empressant de finir sa toilette, le lieutenant

---

se rendit vite au corps de garde. Du plus loin de la cour, il reconnut le père de ses amis, M. Jacques Deschamps. Tout de suite, son cœur se mit à battre, il sentit qu'un malheur venait de le frapper. Il eut peur. S'agissait-il de son père, de sa mère? De sa bonne voix affectueuse M. Deschamps dut rassurer Alfred. Il était venu le chercher parce que son père souffrait d'une assez violente crise qui lui causait des étouffements, et que celui-ci avait réclamé son fils. M. Deschamps était venu en voiture et lui proposait de l'emmener.

En quittant le quartier du régiment, la voiture passa devant le donjon. Alfred trembla soudain, il eut un frisson. Il réentendait son père lui racontant l'exécution du duc d'Enghien, le jugement rapide et la nouvelle, le lendemain, si vite répandue. Il revoyait, comme dans un rêve familial, le visage où l'effroi, la douleur et la fureur se mélangeaient dans les traits du vieillard.

En entrant dans Paris, il fut surpris du mouvement de la rue. Peut-être, parce qu'en lui-même une grande inquiétude le blessait, était-il plus sensible à cette indifférence que

manifestaient les passants. Ce sont des gens qui ont l'air de n'être attachés à rien, on dirait qu'aucune passion ne doit jamais souffler sur eux. Pourtant Vigny songeait que, parmi ces gens pressés, se rendant, qui à leurs affaires, qui à des rendez-vous, devaient se trouver des êtres à l'âme vaste et chez lesquels son chagrin présent aurait trouvé un écho adouci.

Il songeait à ce que serait pour lui la mort de ses parents. Il se voyait tout d'un coup délaissé, perdu comme s'il avait encore douze ans et que ses camarades le fuyaient dans la cour de la pension.

Il eut honte de ce sentiment et pourtant il ne pouvait réagir contre une grande impression d'abandon. Enfin, la voiture atteignit le 68 de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et Alfred, remerciant encore M. Deschamps de sa démarche, bondit jusqu'à l'appartement de ses parents. Il trouva son père couché, haletant, vieilli, lui qui était déjà si vieux. De l'ancien officier de la guerre de Sept ans, de son œil si drôle, si gentil, Alfred ne retrouvait aucune expression. Il avait devant lui un vieillard qu'il

ne connaissait pas et qui d'ailleurs ne le reconnaissait qu'à peine.

L'agonie dura quelques heures; Alfred était au pied du lit de son père moribond. Bientôt il se sentit défaillir, il ne pouvait plus supporter la vue d'une telle détresse, il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, il était étendu sur un divan, sa mère à ses côtés, comme autrefois, lorsqu'elle venait l'embrasser, le soir, avant qu'il s'endormît. Il comprit à son air que tout était fini. Il se pencha sur ses mains et, tandis qu'il les baisait en sanglotant, elle se pencha à son tour vers son fils et l'embrassa.

Alfred, une fois de plus, connut qu'il était pour sa mère, la seule chose qui comptât au monde. Il n'en avait jamais douté, mais cela lui redonna, comme toujours, de l'énergie et alors il put se lever, retourner à la chambre où son père venait de mourir. Là, il arrangea le lit défait, déplaça la tête et posa un nouvel oreiller pour la soutenir mieux. Puis, allant chercher le coffret qu'il connaissait si bien, il en sortit avec précaution la vieille croix de Saint-Louis que son père, un jour, lui avait fait baiser à genoux.

Déjà, entre les mains jointes du mort, Mme de Vigny avait enroulé un chapelet. Alfred posa la croix glorieuse sur la poitrine de son père, disposant le ruban comme un jabot; enfin, se penchant, dans un geste de respect, dans un dernier hommage filial, il posa ses lèvres brûlantes sur la croix, voulant que le dernier baiser, qu'il eût donné à son père, passât à travers elle.

## V

A Courbevoie, où son régiment se trouve maintenant, Vigny n'a plus à sa portée l'agrément de longues et sentimentales promenades dans les bois, aussi, dès qu'il le peut, va-t-il à Paris, retrouver sa mère et les chers amis Deschamps. On va chez les uns, chez les autres. Après tant de désordres, de jours secoués d'événements politiques, d'émeutes même, voici enfin une période apaisée. Emile et Antony Deschamps sont au centre de toutes les distractions et, chaque fois que l'occasion le permet, ils ne manquent pas d'associer Alfred à leur vie active. A vrai dire, ils sont comme trois frères, trois frères qui s'aimeraient.

Rien n'amuse davantage Vigny que ce premier contact avec le monde, le monde des lettres et le monde tout court. Il rencontre pour commencer ceux que l'on appelle les Toulousains et qui, avec d'autres, forment ce



groupe cohésif : Soumet, Guiraud, le comte Jules de Rességuier, Pichat, les frères Hugo, Abel et Victor, Victor Hugo lui-même, âgé de dix-huit ans et lauréat des Jeux floraux de Toulouse. Belles heures du Cénacle ! Premières joies des jeunes écrivains !

Le petit cercle, rapidement s'élargit. Vigny est invité chaque soir. Il partage son temps, va de chez Nodier chez Mme O'Reilly, quitte la rédaction du *Conservateur littéraire*, où il vient de publier une petite étude sur les œuvres complètes de lord Byron, pour le salon de la princesse de Béthune. Partout il a du succès. Comment en serait-il autrement ? N'est-il pas charmant, ne porte-t-il pas ce qu'on appelle un beau nom et, pour compléter un ensemble déjà bien séduisant, n'a-t-il pas un don poétique, et même un bel uniforme?... Rien ne le retient, rien ne le préoccupe, il passe au milieu des êtres sans souffrir : c'est un jeu qui ne peut pas durer longtemps.

Parmi tous les salons qui accueillent alors le beau lieutenant, celui de Mme la comtesse de



---

Danrémont n'est pas le moins agréable. Cette dame possède une belle demeure, elle reçoit beaucoup et l'on danse chez elle.

Un terne soir d'une fin de novembre où, comme d'autres fois, il a reçu de cette agréable hôtesse une invitation, Vigny, retenu par son service, ne peut s'y rendre. Un de ses camarades, brusquement souffrant, l'a prié de le remplacer.

Dans la triste salle, il maugrée contre son destin, se lamente d'un tel contretemps, et, pour se distraire, saisit nerveusement un *Génie du Christianisme* qu'il a apporté avec lui. Pourtant, comme naguère en classe, son attention ne peut suivre le texte offert à ses yeux, son imagination l'emporte encore, il rêve à son bal manqué. Puis, comme si ses gémissements ou ses plaintes intérieures avaient ému les divinités, voici que l'officier malade apparaît guéri.

Vigny se trouve délivré : il est bien tard. Pourra-t-il aller encore à cette soirée ? Il hésite, puis n'hésite plus, et puisqu'il avait tant envie de s'y rendre, mieux vaut tard...

Quand il pénètre dans le salon de Mme de Danrémont, où depuis deux heures déjà une cinquantaine de personnes dansent et s'agitent, le lieutenant suffoque tant l'atmosphère semble dense, chargée de senteurs au point que les parfums naturels des fleurs et l'odeur de la cire fondue, servent de trait d'union à ce cortège d'aromes mélangés. Soudain, il s'arrête, son cœur bat avec une violence inconnue, il se sent devenir pâle, prêt à défaillir. Ce n'est pas l'air qui manque à ses poumons, ce n'est pas son uniforme qui lui tient trop chaud, non, il vient de s'en rendre compte, c'est seulement l'apparition d'un être qui vient de l'attcindre et de le secouer d'une telle émotion. Un être ? Est-ce un être ou quelque image de poème, cette forme rose qui, dans les bras d'un inconnu, suit les rythmes d'une danse nouvelle ?

Comme stupide, Vigny ne cesse de la regarder. Il voit mieux, maintenant que son cœur bat moins fort ; il détaille la grâce, la douceur des traits, les longues boucles brunes qui tombent de chaque côté des épaules nues et presque jusque sur les courtes manches d'une claire robe légère. Il voit aussi des cils baissés.

et le regard bleu qu'ils protègent ; il voit la minuscule petite rose et son feuillage qui orne, seule, entre deux seins, la robe pure.

Il ne sait plus ce qui se passe. Il s'entend parler, il se voit agir. Dédoublé, il se rend compte qu'on l'attire hors du rayonnement de l'apparition, devant une table où l'on sert des glaces, des sirops, qu'il a un verre dans la main et qu'il en boit le contenu.

Le double rejoint son corps ; il a maintenant une unité ; il se retrouve, il essaie de comprendre. Près de lui, on parle poésie ; on demande des nouvelles de Mme de Staël qui vient d'être souffrante. Emile Deschamps est là aussi qui cause avec lui, affectueusement, le bras glissé sous son bras, lui exposant tout un beau projet : une revue qu'il veut fonder avec tous ses amis.

Puis, nouveau malaise, nouvelles palpitations, l'ombre rose est tout près de lui. On le présente. Il entend bien : M. le comte Alfred de Vigny. Il n'entend pas l'autre nom. Une fois de plus dédoublé, il s'écoute parler, dire de fades paroles et, comme la musique recommence, qu'on joue une walse, cette danse à la

mode, dont on ne sait pas bien encore si elle vient d'Allemagne ou d'Angleterre, il invite la jeune fille et l'emporte dans ses bras, sous les auspices de l'harmonie vraisemblablement, tout de même, allemande.

Un peu de calme et il sait le nom de celle qu'il aime, de la première qu'il va vraiment aimer.

Son prénom est Delphine, sans doute à cause du roman de Mme de Staël, qui est une amie de sa mère, Mme Sophie Gay. Tout de suite, Vigny peut apprendre que celle-ci est une agréable créature, intelligente, un peu trépidante, qu'elle a quarante-cinq ans et qu'elle écrit, qu'elle écrit beaucoup. Mme Gay est aussi l'amie de Mme Desbordes-Valmore, elle est l'amie de tout ce qui compte à Paris ; pour Alfred, elle est seulement la mère de Delphine.

Mme Gay est fière de sa fille et de son succès, elle voit le trouble du jeune comte : elle n'a pas besoin d'une grande finesse pour cette observation. Cela saute aux yeux et, dès le lendemain, tout le monde en parle, même la charmante Marceline qui, dans sa fraîche quarantaine, s'émeut d'une si heureuse passion.

Le public semble enchanté. Voici une ravissante aventure qui ne peut finir que par un mariage. Quant au poète, il ne saurait voir si loin, il est bouleversé, n'ose demander conseil à personne et, comme la chose la plus naturelle qui puisse lui arriver est d'écrire des vers, voici des vers qui le détendent et où son souvenir et sa passion sauront s'employer.

*... La harpe tremble encore et la flûte soupire  
Car la walse bondit dans son sphérique empire;  
Des couples passagers éblouissent les yeux.*

*... La danseuse enivrée aux transports de la fête  
Sème et foule en passant le bouquet de sa tête,  
Au bras qui la soutient se livre, et pâlisant,  
Tourne les yeux baissés, sur un sein frémissant.*

*... Dansez, multipliez vos pas précipités  
Et dans les blanches mains, les mains entrelacées  
Et les regards de feu, les guirlandes froissées  
Et le rire éclatant...*

Il s'agit bien de Delphine. Tous ses amis, lorsqu'ils liront plus tard ce poème dans le *Conservateur littéraire*, la reconnaîtront à son rire, son rire merveilleux et constant, son rire

qu'on ne peut oublier lorsqu'on l'aime, et qui semble une harmonie de fraîcheur, mais qui, dans le cas contraire, paraît excessif, offensant, insupportable...



Mme de Vigny, à qui personne n'avait fait part de la passion de son fils, ne fut pas longue à la deviner. Alfred s'en cachait mal, rêvait d'ailleurs de s'en confier à quelqu'un qu'il aimât. Très adroite, sa mère comprit tout le sérieux d'un tel sentiment, et comme, hélas ! elle ne pouvait envisager avec agrément un projet d'union qui fût seulement basé sur l'amour, elle décida d'agir sans chercher à empêcher brutalement l'amoureux de voir Mlle Gay.

Jamais n'entra dans son esprit, ainsi que, plus tard, Mme Gay tenta de le faire croire, la pensée qu'il était indigne à un comte de Vigny d'épouser une fille de roturiers. Intelligente et pratique, elle avait souffert de la Révolution, mais s'était adaptée aux nouveaux principes d'existence.

Ce qu'elle trouvait tout à fait déraisonnable,

---

c'était de voir reformer un foyer qui, dès le début, comme l'avait été le sien, serait en butte aux privations de tout ordre. Avec assez de raison, elle pensait que si rare et si merveilleuse que fût la chose, l'amour résiste mal à la tristesse d'une maison dépourvue. Elle avait trop lutté jadis pour laisser son fils s'engager dans une voie aussi déplaisante. Certes, elle n'entendait pas le contraindre, mais elle savait faire valoir qu'il ne faut pas se presser, que la jeunesse est le plus précieux des temps, qu'il faut être avare de telles minutes. Suprême argument, qui devait atteindre l'honnêteté du cœur de son enfant, elle affirmait à Alfred qu'il ne devait offrir à celle qu'il aimait qu'une existence de sécurité, de joies réelles, avec le moins d'incertitude possible, en ce qui concernait l'avenir.

En de semblables circonstances, tous les parents ont tenu le même langage à leur fils amoureux, mais il est à penser que l'auteur des préceptes, rédigés naguère à l'occasion de l'entrée au régiment d'Alfred, avait trouvé, avec une intelligence et un tact gentiment maternels, des raisons morales et persuasives.



Le poète luttait. Il se rendait aux paroles de sa mère, mais près de Delphine, et même loin d'elle, lorsqu'il l'évoquait, il ne pouvait accepter la vie sans sa présence. Alors il souffrit, il souffrit longtemps, et peut-être que jamais ne s'apaisa en lui ce premier élan de sa jeunesse, son premier cri d'amour d'enfant passionné.

Le rire de Delphine se tut. Comme dans les beaux romans d'alors, elle devint triste, songeuse... Elle s'était mise à adorer Alfred et, lorsque celui-ci fut appelé à Strasbourg par une nouvelle affectation, à laquelle Mme de Vigny n'était peut-être pas étrangère, elle eut tout simplement mourir. C'est dans des sanglots trahis par d'incessantes larmes, qu'ils se dirent adieu. La jeune fille croyait que Strasbourg était au bout du monde, qu'Alfred allait y trouver des distractions effrénées, qu'il l'oublierait, qu'il ne reviendrait jamais.

Il n'en fut rien. Alfred aimait, il était fidèle. Il fut malheureux sans le dire et surtout sans l'écrire, du moins à sa mère et à Mlle Gay, puis, comme une habitude qui s'imposait à



lui à chacun de ses tourments, il s'abandonna à son inspiration de poète. Ses travaux trouvèrent en Alsace une atmosphère favorable. La paix et la grâce de la ville servaient de tremplin à ses rêveries. Ses souvenirs d'enfance se retrouvaient, épars aux coins de la citadelle, devant l'image du duc d'Enghien, prisonnier avant d'être emmené à Paris. Il évoquait l'aube du drame, Charlotte de Rohan, le ciel badois et ce matin où, tandis qu'il revêtait un habit de chasseur, le prince voyait sa maison cernée par la police.



A Paris les choses deviennent graves. Delphine, en vraie amoureuse de son époque, dépérit et malgré les jeunes gens, que sa mère infatigable lui propose pour maris, elle demeure taciturne et distante, en proie au seul souvenir qui lui plaise.

Comme si la chose n'est pas éclatante, Mme Gay demande un jour à sa fille :

— Ainsi, tu aimes M. de Vigny ?

Et, dans les larmes, la pauvre enfant répond, bien entendu :

— Oui, ma mère.

Cependant que celle-ci doit lever les bras au ciel et se désespérer d'avoir mis au jour une fille sentimentale, et aussi terriblement constante.

Il ne faut pas sourire devant un tel tableau. Mme de Vigny eut, sans doute, raison d'empêcher son fils d'épouser Mlle Gay, mais cet amour partagé était en soi une assez jolie chose et il est dommage de la voir abîmer par cette loi insensée qu'on appelle, simplement, la question d'argent.

Le lieutenant revient à Paris. Il commence à jouer son nouveau personnage et, afin qu'on parle moins de ses amours, il apparaît réservé. A Strasbourg, il avait beaucoup écrit, il allait affecter de se livrer à ses goûts littéraires pour paraître très occupé, surtout aux yeux de sa mère qui ne manquait pas de le surveiller. Quel que soit le mobile de cette heureuse diversion, cette vie nouvelle réussit à la jeune

---

carrière du poète. Dès qu'il est près de ses amis, il collabore régulièrement au journal fondé par Victor Hugo, le *Conservateur littéraire*. Partageant la candeur de ces jeunes gens qui affirment avoir le même idéal littéraire, poétique et religieux, et jurent d'avoir le culte du moyen âge, et l'horreur des idées du dix-huitième siècle, il en devient le collaborateur.

Bien entendu. C'est une tradition pour les écrivains, aux environs de la vingtième année, de nier le passé trop proche et de s'en délivrer par des manifestes. Mais le seul manifeste qui puisse avoir de la portée sur le public est une œuvre. Avec eux, on n'aura pas à attendre longtemps. Ces garçons ont tous quelque chose à dire et, presque tous, ils ont du talent.

Dès 1822, Alfred contribue au déclenchement du grand mouvement qui s'annonce : il publie, chez M. Pélicier, libraire du Palais-Royal, son premier recueil de vers.

Émouvant début.

Sans nom d'auteur, le volume paraît. Il

passé inaperçu, bien que, naturellement, s'y trouvent de grands et beaux poèmes, mais la gloire ne touche un écrivain qu'à une heure imprécise que rien ne saurait déterminer et où la valeur de son inspiration n'a qu'une part infime.

Vigny est modeste, il ne souffre pas du silence dans lequel sa poésie est tombée. Il a cru bon de faire précéder cette publication de ses premiers vers d'une introduction. Il a écrit :

*Dans quelques moments de loisirs, j'ai fait des vers inutiles, on les lira peut-être, mais on n'en retirera aucune leçon pour nos temps. Tous plaignent des infortunes qui tiennent aux peines de cœur et peu d'entre mes ouvrages se rattacheront à des intérêts politiques. Puisse, du moins, le premier de ces poèmes n'être pas sorti infructueusement de ma plume. Je serai content s'il échauffe un cœur de plus pour une cause sacrée. Défenseur de toute légitimité, je nie et je combats celle du pouvoir ottoman.*

Un peu plus loin, entre *Helena* et la *Dryade*,

---

exactement page 67, il croit utile encore de s'adresser à l'éventuel lecteur :

*On éprouve un grand charme à remonter par la pensée, jusqu'aux temps antiques : c'est peut-être le même qui entraîne un vieillard à se rappeler ses premières années d'abord, puis le cours entier de sa vie. La Poésie, dans les âges de simplicité, fut tout entière vouée aux beautés des formes physiques de la nature et de l'homme...*

*...J'ai tenté dans notre langue quelques-unes de ses couleurs, en suivant ainsi sa marche vers nos jours.*

On voit comme il est humble. Ainsi, nullement découragé par l'insuccès de ses *Poèmes*, Vigny fait paraître la même année, et datée du 7 juillet, une plaquette à couverture grise, sans nom d'auteur. C'est encore un poème : *Le Trapiste*.

*Le Trapiste*, poème, par l'auteur des *Poèmes antiques et modernes*, etc... ainsi la couverture nous révèle-t-elle, avec discrétion, la personnalité de l'écrivain.

La plaquette passe également inaperçue.

Vigny, décidément indifférent à ne pas avoir de prise sur le public, continue d'écrire sans se soucier du succès. On dirait qu'il n'écrit que pour une personne. Peut-être, car, à ce moment, repris plus que jamais par sa passion, et n'ayant jamais osé se prononcer catégoriquement, en invoquant les raisons de sa mère, il continue de voir la douce Delphine, mais en cachette, afin que Mme de Vigny ne puisse s'inquiéter. Ils doivent se voir ainsi pendant un an. Alfred arrange sa petite existence pour concilier les sentiments de tous ceux qui l'entourent, il manœuvre, il est tranquille, il travaille, peut-être même est-il heureux.

C'est alors, dans cette première plénitude de soi-même, qu'il s'attaque à un grand sujet, il commence d'écrire *Moïse*. Son talent s'affirme, prend de la force, de la grace et sa plume construit d'heureuses images :

*Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables  
Et balance sa perle au sommet des érables...*

Voilà ce qu'il aura fait de mieux jusqu'ici, il s'en rend compte. Si cela continue, si le

---

poème prend une forme heureuse, il le dédiera à son meilleur ami. Déjà, il inscrit sur son manuscrit, après le titre :

*A M. Victor H...*





## VI

M. de Chateaubriand qui, au congrès de Vérone, avait lutté pour revendiquer, en faveur de l'armée de Louis XVIII, la mission de rétablir l'absolutisme en Espagne, en la personne de Ferdinand VII, obtint satisfaction. Ce devait être, pour le duc d'Angoulême, neveu du Roi, l'occasion de faciles succès, ainsi que l'écrivirent les historiens. Pour Alfred de Vigny, ce fut seulement l'espoir de jouer enfin un rôle digne de sa carrière de soldat.

A la fin de mars 1823, versé comme capitaine au 55<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, il est dirigé vers le Sud-Ouest. Il part un peu brusquement, sans dire adieu à ses amis, le cœur toujours dominé par la même passion. En route, d'Orléans, il envoie une lettre à Victor Hugo de qui il est devenu l'ami intime, de qui il fut témoin à l'occasion de son mariage. Il avait assisté aux difficultés que celui-ci avait

dû affronter pour épouser Mlle Adèle Foucher et s'était réjoui de l'heureuse solution.

Avec cette égale gentillesse qu'on retrouve dans tous ses rapports d'amitié, il s'excuse et se confesse tout ensemble :

*... C'est par une incroyable faiblesse de mon être que je n'ai pas voulu vous embrasser avant de quitter Paris. Je sentais que tout plein des chagrins que vous connaissez et qui se compliquaient encore pour moi, tout me serait échappé à un mot de votre voix, et je ne sais quelle pudeur m'a pris de vous entretenir de moi...*

*J'avais honte de toutes ces misères du cœur...*

Toujours cette pudeur, ce sens de la mesure et du bon goût.

Enfin, il arrive à Bordeaux. Un cousin des Deschamps, M. Delprat, l'y accueille. Avec lui, il va faire le tour des milieux littéraires de la ville, où sa venue sera des plus appréciées. Il ne faut pas oublier qu'Alfred est un élégant officier, qu'il vient de Paris, qu'il est poète.

Trois choses qui, à cette époque, devaient suffire à ouvrir toutes les portes.

On l'oblige à lire des vers, et il se prête à ce jeu. Et voici que, de nouveau, son amour pour Delphine va trouver un cœur qui le comprendra. Dans un salon, où il se produit, il rencontre Mme Desbordes-Valmore, venue au devant de lui, curieuse de mieux connaître celui au sujet de qui elle a déjà reçu tant de confidences. Mme et Mlle Gay ne s'en sont pas privé.

Mme Desbordes-Valmore aime respirer, partout où il se trouve, le parfum de l'amour. Elle est sensible et sentimentale, elle veut se pencher sur cette âme trop secrète pour l'obliger à se révéler. Le séducteur s'y prête, il pleure bientôt dans les bras de Marceline. Celle-ci, enthousiasmée par le résultat de sa démarche, veut réussir encore mieux. Plénipotentiaire sans instructions, elle va tenter d'être l'artisan d'un rapprochement. Que peut faire Vigny ? Il ne demande qu'à parler de Delphine, mais il est à Bordeaux et de passage.

D'ailleurs, l'ordre de partir pour la guerre arrive à point pour dissiper cette atmosphère de Capoue, créée par l'amie de la famille Gay, d'autant que celle-ci est peut-être prise à son

jeu d'intermédiaire et qu'elle s'abandonne, malgré elle, à un sentiment qu'elle n'ose avouer.

Cette présence a été bienfaisante pour Alfred et, comme la poétesse n'a pas manqué de faire compliment à son confrère de son talent, celui-ci songe à ce qu'il vient d'écrire.

Il admet très bien qu'il peut ne pas revenir de cette aventure et, avant de quitter Bordeaux, c'est encore à son ami Hugo qu'il va confier, dans une longue et nouvelle lettre, le soin de publier *Satan* et d'autres essais en vers et en prose.

M. Delprat se chargera de faire parvenir ces précieuses pages destinées à la *Muse française*, la nouvelle revue que le petit groupe a réussi à fonder et dont le premier numéro vient de parvenir au lointain et imminent collaborateur.

Tout étant ainsi arrangé, Vigny peut partir ; il part en effet. Mais, nouvel arrêt. Le régiment est envoyé à Orthez, et lui, détaché avec un groupe à Oloron. Il n'ira pas plus loin. Sa brigade a reçu ordre de faire halte pour former, derrière la frontière, une réserve prête à répondre au premier appel.

Alors, une fois de plus, il n'a rien à faire; il est seul quoique avec de bons camarades, Alphonse de Cailleux, Dittmer, France d'Houde-tot, beaucoup plus âgés que lui, et enfin, un sous-officier, de son régiment, un poète, Guillaume Pauthier de Censay. Celui-ci, c'est son premier admirateur et parfois, c'est à lui que Vigny confie le soin de porter ses livres lorsque le régiment fait une étape nouvelle.

De val en val, dans les défilés apocalyptiques, remarquables par leur silence et par leur paix, Vigny se promène et tente de se distraire. Est-ce au cours d'une de ces randonnées qu'il rencontre *Dolorida*? Voici, en tout cas, des vers évocateurs et parfois sensuels qu'une jolie Béarnaise lui a certainement inspirés. Comme il n'a jamais été en Espagne, il ne faut pas tenir compte du costume espagnol dont il la vêt. La mantille noire, les paillettes d'or, la course de taureaux ne sont qu'un décor et d'ailleurs, il se peut que tout le poème n'ait pas été écrit sous ce ciel, protégeant une avalanche figée de rochers romantiques, mais le portrait de Dolorida est, on ne doit pas en douter, fait d'après

nature, au bord d'un gave paisible, tandis qu'un cadran solaire prend la mesure du temps qui s'échappe.

*Ses bras nus à sa tête offrent un bel appui.  
Mais ses yeux sont ouverts et bien du temps a fui  
Depuis que sur l'émail, dans ses douze demeures,  
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.*

Un peu plus tard, à défaut d'une plaisante fille, il croisera le fantôme de Roland, et commencera d'écrire les premières strophes du *Cor* :

*Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,  
Cascades qui tombez des neiges entraînées,  
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées.*

Et puis, comme décidément son destin militaire est de traîner de garnison en garnison, d'Oloron à Pau, et de Pau à Orthez, en dehors des articles qu'il envoie à la *Muse française*, soit pour louer les œuvres posthumes de son parent, le baron de Sorsum, soit pour rendre compte d'un ouvrage qui vient de paraître, il faut qu'il écrive pour combler son ennui, qu'il écrive quelque chose qui l'occupe et le fasse

---

travailler, un grand roman historique sur la cour de Louis XIII, par exemple.

Pour couper un peu la monotonie d'un tel séjour, Vigny part en permission pour Paris, chercher des documents ; là, il trouve sa mère encore souffrante d'un mal qu'il avait ignoré, mais soit sa présence, soit qu'elle fût réellement mieux, au bout de quelques jours elle paraît à son fils complètement remise. Vigny profite naturellement de son passage pour revoir sa chère Delphine. Il comprend que rien n'a changé, ni son amour pour elle, ni le sien pour lui. Ils parlent ensemble du passé, mêlent le rire et les larmes, suivant l'usage, et évoquent, avec affection, la sympathie de Mme Desbordes-Valmore.

En rentrant d'une de ces visites, où le passé et le présent, joints l'un à l'autre dans une tendre effusion, avaient offert à l'esprit de l'amoureux inguérissable plusieurs projets sérieux, Alfred décide de tenter, auprès de sa mère, une négociation. Il attend l'heure opportune, devient tendre, câlin ; sa mère est in-



flexible. Elle lui montre tout le tragique d'une situation sans fortune, et, comme toujours, le persuade. Alfred ne reste pas plus longtemps à Paris. Il veut, dans son désarroi nouveau, rejoindre sa solitude des Pyrénées. Pour lui, la chose est définitive, Mlle Delphine Gay ne deviendra pas la comtesse Alfred de Vigny, et leurs deux noms ne se retrouveront plus désormais que sur les annonces de la *Muse française*, où sont réunis les noms des principaux collaborateurs.

*Eloa* ou *la Sœur des anges, mystère*, par le comte Alfred de Vigny, auteur du *Trapiste*, parut au début de l'année 1824. C'est ce poème de *Satan*, écrit dans les Vosges et qu'Alfred avait envoyé de Bordeaux à Victor Hugo. On pouvait lire à la dernière page, après une notice des principaux ouvrages publiés par A. Tardieu et Bouilland, libraires, rue du Battoir, n° 2, à Paris, une petite note :

« La *Muse française*, journal de poésie et de littérature, rédigé par MM. Ancelot, Belmonté, Emile Deschamps, Desjardins, Holmont-Durand, Victor Hugo, Alex. Guiraud, Jules Lefèvre, Charles Nodier, Pichald, le comte



---

Gaspard de Pons, le comte Jules de Rességuier, Saint-Valry, Soumet, le comte Alfred de Vigny, etc., et Mmes de Céré-Barbé, Desbordes-Valmore, Sophie Gay, Delphine Gay et Amable Tastu. »

Ainsi devait se défaire une des plus gracieuses aventures du monde. Comme deux amants perdus dans une fête peuplée d'indifférents, leurs deux noms, séparés à jamais, émergeaient encore du sommaire d'une revue littéraire et s'affirmaient, dans cette apparence de confraternité, privés de leurs liens.



Durant ses permissions, Alfred ne connaît pas que des déceptions, *Eloa* a eu, dans une élite, le succès qu'une telle œuvre mérite et son auteur reçoit des salons, ces premiers témoins dispensateurs de la gloire moderne, d'utiles hommages.

Plus que d'autres, un couple appartenant au groupe de la *Muse française* l'encense : M. et Mme Ancelot.

Dans l'hôtel de la Rochefoucauld, qu'ils habitent, rue de Scine, se retrouvent tous les attraits ordinaires des salons littéraires. L'ennui et la célébrité s'asseyent côte à côte. Des vieillards installés accueillent, avec un sourire d'indulgent mépris, des écrivains qui cherchent où se poser.

Charles Lacretelle jeune, dans un fauteuil d'un côté de la cheminée, fait pendant à Baour-Lormian. Les deux académiciens haussent les épaules devant les audaces du « petit Hugo », hochent la tête devant l'attitude distante du « petit Vigny ».

Quoi qu'il en soit, cette position lui réussit car un troisième fauteuil est placé et Alfred l'occupe sans étonnement, dominant l'assistance. On l'admire. La charmante Mme Ancelot, dans la plénitude de vingt-huit printemps assurés, ordonne la cérémonie. Le mari, quoique pourvu d'une gloire plus grande et plus rapide d'auteur dramatique (n'est-il pas l'auteur de ce *Louis IX* qu'on dit une pièce admirable?) ne conçoit aucune jalousie à l'égard de son jeune confrère. Il le traite, au contraire, avec beaucoup de grâce et se

---

prête conjugalement au culte qu'on lui rend.

Sur son trône, le dieu se laisse faire. Il considère tout cela comme naturel. De là à penser qu'un jour où le hasard réunit, tête à tête, l'idole et sa prêtresse, le dieu soit descendu de ses hauteurs pour devenir un homme, il y a peu de distance à franchir. En tout cas, ce ne furent que de brèves étreintes, quelques minutes de plaisir arrachées aux heures nerveuses et compliquées de l'épouse et de la maîtresse de maison.

Brèves étreintes... Qui peut dire, au moment où deux êtres créent leur volupté, s'ils n'en demeureront pas marqués et pour toujours? Qu'importe après! Seul, le présent compte et si, plus tard, du passé que l'on croyait mort se lève une image plaisante, quelle joie d'étreindre un peu de soi-même préservé de l'oubli!

Il y a, dans les cœurs, d'inconscientes ferveurs. Pour ne pas troubler un être assailli ailleurs, de secrètes vestales prennent soin du souvenir. Tous les hommes ont connu ces gardiennes du temps passé qui, dans une pensée bienfaisante, au moment qu'ils se laissaient investir par quelque trouble, leur apportaient

cette diversion née d'eux-mêmes : une heure ou un visage perdus, que l'on croyait avoir jetés hors de soi et qu'on retrouve parés de sa même jeunesse !

Alfred vécut dans l'intimité de M. et Mme Ancelot. Il les aima, sans qu'on puisse admettre une nuance d'ironie dans ce verbe. Il les aima, il aima leur fille qui naquit quelques jours après son propre mariage et qui, parce qu'il ne devait jamais avoir d'enfant, lui fit la gentillesse de lui ressembler...

Rien n'est surprenant chez les Muses et comment s'étonner de cette ressemblance ? Mme Ancelot avait si ardemment regardé le poète, assis sur un fauteuil de son salon, tandis que la petite Louise-Edmée émettait, en elle, ses premières prétentions à la vie.

## VII

S'il n'eut pas à prouver son entrain sur le sol espagnol, Vigny eut l'occasion, à Pau, dans la ville même où il devait tenir garnison, de défendre sa vie contre les violences de quelques fous, assez acharnés et troublés par la politique.

Son régiment qui, le 11 juin 1824, avait dû quitter Orthez, était arrivé le même jour dans la capitale du Béarn.

Sitôt apparues, les troupes furent appelées à participer à la réception qui accueillait l'entrée dans la ville de Mme la duchesse d'Angoulême.

Celle-ci, venant de Bayonne, séjournait un jour à Pau, se rendant aux armées auprès de son époux princier. Quelques jours plus tard, elle devait repasser par les mêmes étapes et recevoir les mêmes honneurs.

Or, les habitants de Pau, qui étaient à ce

moment plus ou moins vaguement libéraux, se passionnaient facilement. L'arrivée du régiment de Vigny que l'on considérait à juste titre, à cause de son recrutement, d'opinion vendéenne, se présenta comme un défi. Il n'est pas douteux que la plupart des officiers et des soldats appartenaient à ce groupe que l'on appelait si communément alors les ultras, et il était évident qu'au premier frottement des troubles devaient naître.

On n'eut pas à attendre. Le dimanche, à la sortie de la messe, une première discussion s'éleva entre les officiers et un groupe de jeunes libéraux, dirigés par un certain M. Poque, garde du corps, chassé de sa compagnie. Les choses devinrent pires. Les civils s'étaient mis d'accord; venus en nombre, ils provoquèrent les officiers jusque dans l'église même et, au cours d'un petit bal champêtre qui se déroulait dans un village voisin, une véritable rixe s'engagea entre les manifestants et les militaires : on voulait défendre à ces derniers de danser.

Bien entendu ce premier choc fut suivi d'autres incidents. Dans la ville, dans les cafés, un peu partout, les civils trouvaient l'occasion

de manifester leur colère. Tous les moyens conventionnels étaient employés et les officiers recevaient des pierres, comme si leur présence était véritablement une offense pour la ville. Ce n'est qu'à la grande modération du comte de Fontanges, colonel du régiment, qu'on n'eut pas à déplorer de tuerie, car les soldats commençaient à s'exaspérer et il y avait de quoi.

On peut se douter combien Alfred de Vigny dut souffrir de tels procédés. C'était la première fois qu'il entraît en lutte et ce devait être contre des Français. Parfois ce n'étaient que des cris ou des injures que la populace lançait à l'adresse des officiers et des soldats. Alors, Vigny éprouvait une curieuse oppression. Il la reconnaissait. De la peur? De la surprise et de la rage. Oui. Et ce n'était point la première fois qu'une telle émotion s'emparait de lui. Il l'avait éprouvée, naguère, dans la cour de la pension, lorsqu'il avait vu de semblables visages haineux, leurs ricanements et leur mépris, lorsqu'on lui demandait : « Tu as un *de* à ton nom, es-tu noble? »

Et à tous ceux qui l'entouraient maintenant et voulaient fomentier dans cette petite ville



une manière de révolution, il avait envie de dire un peu puérilement : « Je suis noble, je suis le comte Alfred de Vigny, je défendrai l'honneur du Roi. »

Comme les troubles menaçaient de durer, les officiers reçurent l'autorisation d'arrêter quelques-uns parmi les plus violents des meneurs où l'on distinguait jusqu'à des huissiers et des avocats déguisés, appartenant à la Cour appelée à les juger. Désignés au procureur du Roi et traduits en justice, ils furent tous acquittés par une assez invraisemblable faiblesse du tribunal.

Et pourtant des officiers avaient été frappés, le lieutenant-colonel avait failli être jeté dans le Gave, et le colonel de Fontanges lui-même n'avait pas été épargné !

Inutile de dire qu'Alfred de Vigny, qui avait admiré et partagé les sentiments d'opposition manifestés par Chateaubriand contre M. de Villèle, ne vit là qu'une nouvelle faute du pouvoir : il voyait le sort de la France abandonné et la confiance royale en des mains indignes.





Le 16 septembre, Louis XVIII mourut. Infailliblement les esprits s'apaisèrent. Cette fois, Vigny n'eut pas à se plaindre de la terne lenteur des jours : la période éeoulée avait été vraiment trop odieuse.

Il recourut à sa meilleure discipline : son travail qui s'offrait.

Il avait à déplorer la disparition, pour des raisons qu'il comprenait mais qu'il ne partageait pas, de sa chère revue, *la Muse française*; ses amis, sans l'abandonner, ne le tenaient guère au eourant de leurs manœuvres.

Presque privé de nouvelles, au bout du monde, il s'asseyait à sa table, devant se suffire à soi-même. Tant d'ouvrages qu'il avait délaissés l'attendaient et, au premier rang, cette grande réalisation de roman historique : *Cinq-Mars*.

Remis à la tâche et, tête à tête avec la rude entreprise, il s'effrayait. Quelle démenée, songeait-il, à s'attaquer à un tel sujet ! Quel intérêt dans un roman eonçu sous eette forme ? Sa

documentation était difficile, les manuscrits, les livres dont il aurait dû pouvoir prendre connaissance, ne se trouvaient pas à sa portée, et ceux-là même qui auraient dû l'aider affectaient d'oublier ce qu'il demandait.

De toute manière on lui en voudrait !

Si son imagination suppléait à la faiblesse des textes, on lui reprocherait d'avoir travesti l'histoire, d'avoir joué avec des personnages sacrés, pour les tourner en dérision dans une affabulation romanesque. Si, au contraire, il suivait, de trop près, le chemin déjà ouvert par ceux qui ont mission de conserver la vérité des temps, on lui reprocherait sa sujétion, son manque d'originalité, son inutile concours dans des faits aussi connus. Quoi qu'il advînt, la critique ne lui saurait aucun gré de son zèle.

Qu'importait ! Cette même critique n'avait guère paru attentive à ses premiers essais, le public, que l'on n'avait pas appelé à son œuvre, l'avait ignorée. Dans *Cinq-Mars*, du moins, il trouvait une occasion de se distraire soi-même ; cette histoire le passionnait, pourquoi ne pas passionnerait-elle pas aussi quelques lecteurs ? Et puis ce n'est pas seulement vers ce but que tend

---

un vrai écrivain lorsqu'il commence d'écrire, il écrit parce qu'il en a le goût, parce qu'il porte en lui une force qui a besoin de s'exprimer, et aussi parce que, ambitieux et généreux, il espère atteindre, un jour, le cœur des hommes.

Lui-même, Vigny, l'écrira à un de ses amis :

*Je travaille comme si l'on devait me lire; chacun a ses illusions et ses besoins.*

Il travaille, il travaille avec frénésie. De *Cinq-Mars*, il est entraîné vers d'autres actions. Le plan de *Stello* apparaît dans son esprit, puis vient un sujet de conte, qui deviendra, un jour, *Laurette ou le cachet rouge*.

Entre temps, dans ses heures nouvelles et pacifiques, la société béarnaise l'accueille ainsi qu'il convient. Vigny se lie avec un M. Picot, avoué et poète, ce qui ne semble pas du tout incompatible. Celui-ci le reçoit chaque jour, et comme il possède une harpe dans son salon, on assure que Vigny s'essaye aux grâces de cet instrument. Et puisqu'il faut toujours que quelque chose vienne rompre d'un trait violent le cours trop monotone de son existence, il tombe malade assez fort, et, comme aussi tout

ce qui le touche prend souvent un aspect excessif, il croit qu'il a le choléra et qu'il va mourir. Aussitôt, il songe à son œuvre, à son destin humain au delà de la vie. Il possède dans ses tiroirs des expressions qui lui déplaisent.

Fiévreusement, car tout de même il est assez souffrant, il ramasse au hasard ses papiers. Trois œuvres dramatiques, dont il a parlé à ses amis, lui semblent brusquement odieuses, humiliantes. Il ne peut laisser après lui ces malencontreuses tentatives. Il s'agit d'abord d'une tragédie de *Roland*, commencée il y a longtemps et qu'il espérait terminer à la faveur inspiratrice d'un val pyrénéen, puis un *Julien l'Apostat* et un *Antoine et Cléopâtre*, deux pièces qui datent de ses dix-huit ans.

Il va brûler tout cela. C'est décidé. Mais, au moment de livrer à la flamme d'un feu de bois qui baigne sa chambre d'une douce atmosphère favorable, il fait comme tous les amants qui relisent de vieilles lettres, comme tous les poètes qui retrouvent des vers de jeunesse.

On est ému malgré soi et c'est comme si les minutes d'alors prenaient corps et vous fai-

saient signe, c'est comme si l'on se penchait vers soi-même et qu'on fût pciné de se voir mourir. Un instant il s'abandonne à cette rétrospective curiosité mais pas longtemps et, courageusement, il livre tout ce passé à l'appétit bourgeois de la banale cheminée. Ensuite, il va vers la table, ouvre un cahier sur lequel, depuis quelque temps, il rédige des notes sur sa vie. C'est une manière de journal, comme tant de gens, surtout en dehors de la littérature, en tiennent de façon régulière. Aujourd'hui, de sa grande écriture que sa fièvre rend peut-être plus nerveuse, il va rédiger le procès-verbal de cet autodafé, inscrire le sacrifice, puis il ajoute, comme avec ironie :

— *Il n'y avait de supportable dans Roland qu'un vers sur Jésus-Christ :*

*Fils exilé du ciel, tu souffris au désert.*

Nul doute que Vigny fut très souffrant ce jour-là.

Il est malade : M. Picot vient le voir, lui parle peut-être de poésie et, sans doute, de ses progrès dans l'art d'être harpiste.

Après le temps normal, il guérit.

Tout de même, cette maladie l'a touché; il en est encore très ému, puisqu'il éprouve le besoin de livrer une confidence au petit cahier qu'il n'a pas touché depuis le jour où il n'a pas fallu moins de trois pièces de théâtre pour donner à sa chambre la température qu'il exigeait, s'offrant ainsi un luxe de combustible qui n'est pas à la portée de tous les auteurs dramatiques.

Il écrit :

— *Je suis étonné de n'être pas mort. J'ai souffert en silence des douleurs horribles, je croyais bien me coucher pour mourir. Mon sursis est prolongé, à ce qu'il paraît.*

Allons! Ce mort en sursis va encore accomplir pas mal de choses.

D'abord, aimer.

## VIII

Une certaine richesse de cœur, grande et rare, concède à quelques êtres la possibilité de se passionner plusieurs fois au cours de l'existence et dans un tel indiscutable don de soi-même qu'elle leur permet de se livrer comme si, à chaque expérience, ce devait être la première et la dernière fois. De ces êtres-là, ceux qui s'arrogent, sans qu'on les en prie, le droit d'apprécier les actes d'autrui, diront que ce sont seulement des infidèles, qu'ils ne peuvent jamais se fixer et que leur instabilité est seulement le signe d'une bien inquiétante légèreté de l'âme.

Ces juges se trompent. Ces passionnés sont seulement une manière d'idéalistes, recherchant, avec une inquiétude à effets permanents, le complément humain dont ils ont besoin pour vivre, et comme ils sont pressés, comme ils portent en eux un enthousiasme tout prêt, dès



qu'ils aperçoivent l'apparence de ce qu'ils recherchent, ils ne prennent pas le temps d'analyser et ils complètent, avec leur imagination, ce qui fait défaut le plus souvent à l'objet de leur passion.

Inévitable, la déception survient. Alors, les mêmes juges les condamnent une fois de plus, affirmant qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, qu'on ne peut les prendre au sérieux. Comment faire comprendre, en effet, à ceux-là que jamais n'effleurèrent ni le besoin de découvrir un idéal, ni l'inquiétude de soi-même, que l'on peut être dupe de sa propre illusion, ainsi qu'on est dupe des paroles et des séductions des autres ?

L'important (mais, si c'était possible, cela n'aurait déjà plus de charmes) serait de faire durer une illusion malgré et contre tout. A vrai dire, pour un tel miracle, il faudrait une force jusqu'ici refusée aux hommes. Il faudrait être dieu, son propre dieu.

Chaque fois qu'Alfred de Vigny se sentit attiré vers une jeune fille ou vers une jeune femme, il crut — comment lui en vouloir ? —

que cet amour serait le grand amour de sa vie.

Pour notre part, nous ne pouvons accepter que ce soit simplement par goût du changement que cette âme exceptionnelle dérivait d'un cœur vers un autre cœur. Il fut fidèle à ses changeantes mais durables passions. Il sut accommoder pour chacune une existence en lui. Comme plusieurs souterrains parallèles traversent, sans jamais communiquer l'un avec l'autre, l'étendue d'une carrière, Vigny gardait en lui plusieurs existences insoupçonnées d'abord, conscientes ensuite et qu'il habitait tour à tour.

D'un cœur ainsi miné, que peut-on dire sinon qu'il est le premier à souffrir et que les victimes obligatoires accomplissent un moins grand sacrifice que le sacrificateur?

Depuis Delphine Gay, depuis cette gracieuse et fraîche liaison de l'âme, Vigny souffrait de ne pouvoir s'attacher à quelque être digne du sentiment si vif qu'il sentait vivre en lui, prêt à se dévouer.

Dans cette déplorable disposition de son esprit, avant de rencontrer celle qui devait

devenir la triste compagne de sa vie, et presque quelques jours avant de la voir pour la première fois, Alfred fit la connaissance d'une jeune fille de sept ans plus jeune que lui et pour laquelle il fut pris d'une ardeur brusque et sans contrôle.

Elle habitait de façon assez romanesque, avec son père, vieux hobereau, mi-gascon, mi-béarnais, dans un de ces manoirs qui, à cette époque, conservaient encore l'aspect des temps féodaux.

C'était un ami de la famille Vigny, l'abbé de Montesquiou, qui avait introduit Alfred, non sans quelque arrière-pensée matrimoniale, dans ce repaire du passé. Mais le jeune homme, malgré son âge, son titre et son grade, n'était pas un parti pour la fille d'un noble qui souffrait des mêmes tourments qu'avaient dû endurer les parents du poète.

Ce père trop sage ne se souciait guère, pas davantage que Mme de Vigny, de donner sa fille à un officier, si plaisant qu'il pût être, qui n'avait que sa solde et l'espoir d'une retraite infime, car bien entendu ne pouvaient alors entrer en jeu ni la carrière littéraire de l'éven-

tuel fiancé, ni la conviction qu'il dût devenir un jour un écrivain. Des succès du poète remportés soit à Bordeaux, soit à Paris, l'abbé de Montesquiou n'avait pas manqué de faire état, mais comment, dans un temps où chacun s'amuse à écrire, ne pas considérer ces jeux comme un passe-temps de gentilhomme, une diversion facile pour un guerrier qui s'ennuie?

De cette ombre pâle peu de chose demeurera dans le souvenir de ceux qui connurent Vigny. On ne saura même pas son nom. Plus tard on découvrira ses initiales, l'on saura qu'une couronne de comte dominait, gravée dans la pierre, des armoiries inscrites au-dessus de la porte d'un triste château du Béarn...



A l'anonymat de cette passante, succèdent deux formes aussi fraîches, plus colorées et plus précises. Deux jeunes filles, deux Anglaises, deux sœurs, miss Lydia Bunbury, miss Alicia Bunbury, venues avec leur père, Mr Hughes Mill Bunbury, à Pau, dans l'intention de faire des excursions, de gravir à dos de

mulet ces cols difficiles d'où l'on aperçoit les paysages de l'Espagne.

Il y a quelque temps, déjà, que l'Angleterre est à la mode. Depuis un an qu'il est mort à Missolonghi, lord Byron ne cesse de grandir dans l'esprit des jeunes gens. A Londres, un dandy, nommé Brummel, en quête d'une autre gloire, fait parler de lui depuis longtemps. Il ne faut pas exagérer les raisons d'un tel penchant, et ce n'est pas parce que M. de Lamartine a épousé une Anglaise, parce que M. de Chateaubriand, déjà marié, s'est épris de la fille d'un révérend, qu'Alfred de Vigny va trouver plus de charme dans la venue des deux jeunes Anglaises à qui il vient d'être présenté.

Tout de suite, pourtant, il entrevoit le côté sérieux de l'aventure et c'est vers l'aînée des deux sœurs que se porte son choix. Miss Bunbury a une beauté majestueuse, elle est froide, comme on dit que sont toutes les filles anglo-saxonnes, elle est solennelle, mais parce qu'on l'a trop bien élevée.

Miss Lydia Bunbury a vingt-six ans, elle est blonde, elle monte bien à cheval, elle ne ressemble à aucune autre femme. Alfred

s'éprend vite et bien que l'hiver se manifeste à Pau comme ailleurs, quoique peut-être dans une rigueur moins acharnée, il trouve que la saison n'a jamais paru si plaisante, et lorsqu'il écrit à son ami Victor Hugo, tout en glissant dans sa lettre l'image de sa nouvelle passion, il évoquera l'ardcur d'un soleil de janvier, et « les roses qui poussent en pleine terre dans son jardin » .

Mme de Vigny, prévenue par son fils, ne s'oppose pas au projet de mariage. Les renseignements qu'on lui a fournis sur la famille Bunbury sont satisfaisants. Le futur beau-père d'Alfred est connu pour être plusieurs fois millionnaire et la seule raison qui pourrait la faire hésiter, la différence de religion, est vaincue par cette assurance d'une grande fortune.

Pour M. Bunbury, c'est autre chose. Ce vieil Anglais est ce que l'on a convenu d'appeler un original. Fidèle à la tradition britannique, il a beaucoup voyagé, il connaît toutes les colonies de l'empire, et continue sa course à travers le monde. Pour circuler plus facilement, et parce qu'il a des exigences de confort dis-



proportionnées avec son temps, il s'est fait construire une roulotte de saltimbanque, contenant tout un appartement et qui fait scandale dans les villes qu'il traverse. Il y vit avec ses filles, habituées à ses manies. Nul doute que si Mme de Vigny avait connu ce détail, elle eût tremblé de voir son fils entrer dans une famille aussi singulière.

Le grand voyageur ne paraît pas favorable au mariage de sa fille avec un officier français qui, en plus, est un poète, mais il sait qu'il est inutile de s'opposer aux désirs d'une jeune fille, de quelque ordre qu'ils soient; il fait des observations et ne donne, en fin de compte, qu'un consentement méprisant à cette union qu'il juge ridicule.

Alfred ne connaît pas tout de suite l'aversion qu'il inspire à son futur beau-père. Il s'amuse de son caractère et, par un goût d'exotisme où la littérature tient, sans doute, quelque place, il se complaît à penser qu'il va épouser un personnage romanesque extraordinaire, une vierge née en Guyane. Il s' imagine avoir séduit une véritable Indienne et les souvenirs d'*Atala* ou de *Robinson Crusoé* tressent,



autour de la jeune Lydia, une atmosphère de mystère facile et de poésie assez conventionnelle.

A cause de la distance, de la longueur du voyage et des fatigues qui en résulteraient pour elle, Mme de Vigny ne vient pas assister au mariage de son fils. Le 3 février, la cérémonie civile a lieu à la mairie de Pau. Comme il n'y a pas de temple protestant dans la ville, il faut attendre trois jours qu'un pasteur de l'église réformée d'Orthez vienne apporter sa bénédiction aux jeunes époux.

Dès le lendemain de cette brève et simple cérémonie (car il est poli et formaliste et il attend tout de même ces trois jours, non sans quelque mauvaise humeur, il est vrai), M. Bunbury repart dans sa roulotte avec sa fille cadette, sous les yeux un peu surpris du pasteur, M. Gabriac, et ceux plus indulgents de son gendre.

Il part, en haussant les épaules, et impatient de poursuivre sa route, que l'amour a entravée, il néglige, dans sa précipitation, d'insérer sur une feuille de papier, afin de ne pas l'oublier, le nom du mari de sa fille. Il disparaît, en

grommelant des paroles qui sont des malédictions, en disant adieu à ses enfants et en écorchant leur nom. Jamais plus d'ailleurs il ne songera à eux; plus tard, lorsqu'on lui en parlera, il aura réellement oublié comment s'appelle ce poète qui lui a ravi sa fille, un matin, pendant une excursion.

Alfred, un peu soulagé de ce départ, se livre et s'attache à la découverte des émotions conjugales. Tout commence par aller le mieux du monde. La jeune comtesse de Vigny est agréable, elle a les grâces de sa jeunesse, et puis (il n'y songe qu'avec discrétion) elle est assez riche et là, encore, vient se greffer le pittoresque. Lydia a apporté en dot, entre autres biens, la propriété d'une île de la Polynésie, peuplée de sauvages. Alfred sourit de devoir régner sur les anthropophages et, en attendant d'aller visiter cette terre qui lui plaît comme une rose rare à la boutonnière, il propose à sa femme de partir pour Paris.

Là, Mme de Vigny fait la connaissance de sa bru, et elle ne peut que la trouver aimable. Mais, dès qu'elle sait que son fils est devenu roi d'une île du Pacifique, elle se met à trembler et

---

commence à croire que tout cela n'est pas très naturel. Ce ne devait pas être à tort. Alfred la rassure. La vieille dame, qui a pourtant vécu des minutes étranges, se montre soudain très réservée. Elle a assisté à toutes sortes d'événements, à des crises qui ont bouleversé sa vie, mais il y a des choses qu'on ne peut lui faire admettre sans inquiétude.

Que serait-ce si elle savait que miss Bunbury junior et son père viennent d'installer leur roulotte sur la place du Dôme, à Milan?



## IX

Alfred n'a pas été invité au sacre de Charles X, bien que ses convictions, son origine et même sa naissante célébrité eussent, d'avance, désigné sa place à cette cérémonie. Il devra s'en consoler. Son ami Victor Hugo doit s'y rendre. Celui-ci saura représenter la jeune Poésie et, mieux que personne, il pourra célébrer un tel événement. Sa muse ne craint pas de s'animer devant le fond de velours d'une tribune officielle, à l'ombre de plantes vertes, qui semblent, soudain, des palmes prêtes à s'offrir...

Pour Vigny, d'ailleurs, se déroule le traditionnel et gentil cortège des premières obligations conjugales. Voyage de noces. Visite aux parents d'Angleterre. Visite de Londres. Visite des musées. Cependant que la jeune comtesse se repose ou s'occupe avec coquetterie de ses toilettes, il se promène comme un enfant. Il va à la découverte d'un peuple inconnu et qu'il se

met à adorer. Le soir, il va à Covent-Garden. Chaque jour, il retourne au théâtre applaudir des drames de Shakespcare, dans la langue de Shakespeare. Il y rencontre des types nouveaux dont il rêve de faire des personnages romanesques, il se plonge dans les poètes anglais, se passionne pour la peinture anglaise, bref ne goûte plus que le ton anglais, la mode anglaise, les parfums anglais; il essaye de ne parler à sa femme qu'en anglais, ne s'approche d'elle, le soir, avec des phrases d'amour, qu'anglaises...

Il a une maladie de l'Angleterre.

Tout de même, il est obligé de rentrer en France, d'abandonner le séduisant royaume. Les épreuves de son roman, *Cinq-Mars*, l'attendent, et la chose est, évidemment, très importante.

C'est au début de mai 1826 que l'ouvrage paraît chez Urbain Canel, libraire, rue Saint-Germain-des-Prés. Cette fois, ce n'est pas le silence : on parle du roman. On en dit du bien, on en dit du mal. Mais le mal qu'on dit est exprimé avec une grande estime à l'égard de l'auteur et les articles sont toujours longs.

Dans le *Globe* du 8 juillet, un critique (un

tout jeune homme, il a vingt-deux ans) publie une assez désagréable étude de *Cinq-Mars*. Peut-on attacher de l'importance au jugement de ce gamin? Vigny est pourtant assez touché, parce que l'auteur de ces lignes est un ami de son cher Victor. Il le connaît, il l'a déjà rencontré, ce petit homme assez laid, à la figure commune, au dos plus que rond, qui parle en faisant des grimaces obséquieuses et révérencieuses, comme une vieille femme, qui s'exprime péniblement (1), qui semble n'avoir rien compris à *Cinq-Mars* et qui, lorsqu'il signe sa prose, la signe d'un nom ridicule : Sainte-Beuve.

Heureusement, les livres, en touchant les esprits, obtiennent des résonnances différentes. Après avoir lu l'article fielleux du petit ami des Hugo, Vigny, comme s'il avait besoin de se rassurer, va chercher les lettres qu'il a reçues. Que d'éloges! et sincères, pourtant, tels ceux qu'une minee, jolie et vive écriture a tissés avec des mots graves sur une feuille pareille aux autres... Ah! la louange de M. de Lamartine,

(1) Journal inédit.



cela vaut bien quelque chose, cela suffirait à vous soutenir, si l'on n'avait déjà pris la peine de ne considérer qu'avec dédain les tristes tentatives d'un critique qui veut se faire remarquer.

L'important, la seule chose qui compte, c'est que le livre réussit. Il se vend, et, dans le désir de ne pas laisser l'attention du public s'égarer sur d'autres écrivains, Canel, l'éditeur, conseille à Vigny de publier immédiatement *les Poèmes antiques et modernes*.

Et voici des poèmes... Quelques-uns ont déjà paru. Mais, *Dolorida*, *le Déluge*, *le Cor*, peu de personnes les connaissent et les lecteurs se plaisent à entendre ces harmonies d'un autre ton. Le livre traîne sur les coiffeuses, dans les boudoirs. Plus d'un regard se pose avec une sérieuse tendresse sur sa couverture où l'éditeur a placé, comme cul-de-lampe, une petite lyre mélancolique. Les femmes ont lu les *Poèmes* et ont laissé aux hommes le soin de discuter *Cinq-Mars* avec férocité. Les bonnes et les mauvaises opinions se manifestent suivant l'habituelle confusion. Vingt-deux jours après l'article de Sainte-Beuve, et comme pour en compenser

l'effet, Victor Hugo publie, dans *la Quotidienne* du 30 juillet, un véritable article d'ami.

Vigny ne veut plus prêter attention à tout cela. La critique, songe-t-il, n'est pas destinée à l'auteur mais au public qui veut être dirigé. A vrai dire, ce n'est que trente ans après l'apparition d'une œuvre que la critique devrait s'exercer. Alors, peut-être, moins d'engouements excessifs, moins de négligences, une vision plus raisonnable, apaisée, car un livre, lié à la matière même des jours parmi lesquels il est né, doit être jugé avec son temps.



*Cinq-Mars* et les *Poèmes antiques et modernes* ont servi sa cause. Vigny est célèbre. Il pourrait se réjouir, mais ce n'est pas dans son destin d'être heureux. Voici maintenant que sa jeune femme, éprouvée par une grossesse malheureuse, doit passer toutes ses journées étendue dans l'appartement que, depuis leur mariage, ils ont loué 41, rue de la Ville-l'Évêque.

Alfred quitte, le moins qu'il peut, la pauvre

Lydia. Il tente de la distraire et elle, avec sincérité, s'intéresse à tout ce qui touche au mouvement littéraire. Elle lit. Elle reçoit un peu les amis de son mari qui viennent la voir et, comme la mode l'a institué, elle demande à des écrivains d'écrire des vers sur son album.

C'est une distraction dont on se lasse vite. Pour le jeune couple, l'existence prend un tour monotone, sans joie. Suivant la formule, l'avenir n'est guère rassurant. Aggravant l'état de la jeune malade et les préoccupations d'Alfred, l'attitude de M. Bunbury, à l'égard de sa fille, ne laisse pas que d'être inquiétante. Il est d'un affreux égoïsme et, bien qu'il possède une quarantaine de mille livres sterling de rente, il n'envoie que peu de chose à sa fille. C'est assez pénible, d'autant que Mme de Vigny mère joint ses angoisses à celles de ses enfants. Cela ne contribue pas à rendre l'atmosphère familiale plus respirable. Sans son courage et son orgueil, il serait impossible à Alfred de traverser de telles heures, mais il parvient à se leurrer soi-même, car il lui reste deux plaisirs, qu'il gardera inaliénables ceux-là, quoi qu'il advienne : son travail, ses amis.

Au bout de quelques semaines et après beaucoup de soins, Lydia va mieux, mais, quoique en meilleur état, elle ne sort guère et son mari reste le plus souvent près d'elle chaque fois que son service lui donne quelque loisir. Là, il lui fait la lecture, puis il s'assied à sa table et tente d'écrire. Durant ces longues soirées solitaires, sa femme a conscience de la déplorable vie qu'il mène. Elle l'incite à sortir, à prendre des distractions. Il hésite, puis, sollicité par tous les tumultes du dehors, il accepte. C'est une habitude qu'il va prendre.



On pense bien que dans l'envoi des exemplaires de *Cinq-Mars*, Vigny n'avait pas oublié la famille Gay. Aussi, avant de partir pour l'Italie, la mère et la fille envoyèrent-elles au jeune ménage une invitation à une soirée.

Lydia, naturellement retenue à la chambre, laisse Alfred y aller seul.

Sans remords de quitter la malade, il s'y rend avec cette émotion un peu téméraire de

retrouver vivaces encore les traces du charmant passé inoublié.

Le voici, de nouveau, dans ces pièces qu'il connaît si bien. Rien n'a changé du décor. Mme Gay est aimable, sans arrière-pensée, flattée seulement de compter, parmi ses anciens amis, un poète qui prend place parmi les premiers de son temps. Delphine a retrouvé son rire et, au milieu de la petite réception, — car pour ces adieux Mme Gay a convié quelques amis intimes, ce qui, chez elle, est toujours assez considérable — Alfred peut s'abandonner à l'illusion, oublier les quelques années interposées entre ce jour et le premier soir où il a connu Delphine.

Celle-ci l'a entraîné dans un petit salon, sur un canapé de soie jaune où, rien qu'au contact de ses doigts sur l'étoffe, l'amoureux d'autrefois sent renaître les vestiges de l'amour ancien. Pour un être aussi sensible que lui, plus voluptueux que sensuel, plus moral que physique, c'est un plaisir assez rare.

Tant avaient été purs les vifs sentiments qu'ils avaient jadis échangés qu'ils les retrouvaient maintenant intacts, comme figés parmi

l'ameublement complice qui leur servait d'écrin. Rien n'avait abîmé ces images. Nulle déception, nulle fatigue des sens n'avaient fané leurs couleurs.

Delphine et Alfred assistent à ce retour, à cette douce reprise. Ils sont là, comme abstraits et détachés, témoins d'eux-mêmes, et leurs amours ressemblent à deux enfants qu'ils auraient rapprochés, en les tenant prudemment par la main, pour les faire jouer encore.

Le rire de Delphine est l'harmonie qui soutient, de ses sonorités inchangées, la fiction de la scène, et Alfred, gagné par une illusion heureuse, se plaît à bien jouer son rôle. Il se sent rajeuni, car quoiqu'il n'ait pas trente ans il a beaucoup vieilli depuis quelques mois, et il rit avec la jeune fille pour faire taire ce qui pourrait gêner le mirage.

Tout un passé joyeux les enserme soudain : ils évoquent les soirées d'autrefois. De la férocité, de la malice se mêlent à leurs propos, les amis ne sont pas épargnés... Les Deschamps sont de plus en plus graves, ils se prennent de plus en plus au sérieux, et Hugo, qui était déjà telle-



ment prude, ne fait qu'accentuer ses tendances d'alors.

— Vous souvenez-vous, Delphine, dit Vigny, quand Victor était si dévot qu'un jour, au bal, en voyant de jeunes personnes décolletées comme on l'est pour danser, il détourna les yeux et me dit : « Ne sont-ce pas là des sépulcrès blanchis ? » (1).

Et Delphine, riant plus fort, évoque, à son tour, d'autres plaisants souvenirs :

— Alfred, Alfred, vous rappelez-vous aussi ce bal chez Mme de Danrémont, où j'ai été assez ridicule pour dire un poème devant tout le monde?... Vous savez, celui-là dont vous m'avez fait l'honneur de citer un vers dans *Cinq-Mars*, au début du chapitre *la Toilette*.

— Je me souviens très bien, je l'ai inséré sans me tromper :

*Qu'il est doux d'être belle alors qu'on est aimée.*

Mais vous faites erreur, Delphine, c'est au début du chapitre *l'Alcôve* que je l'ai placé, après une pensée de M. de Chateaubriand.

(1) Journal inédit.



— C'est vrai, pardon, reprend Delphine, et ils se mettent à rire encore. Ils ne cesseraient pas de rire, sans doute, si l'heure charmante et sans portée, une des seules qui vaillent d'être vécues, ne les ramenait doucement vers la réalité.

Brusquement, en effet, consciente de ses devoirs et trouvant que l'entretien ménagé aux deux amoureux qui se devaient certainement une explication, avait assez duré, Mme Gay est apparue, suivie d'un ennuyeux personnage. C'est un duc, pair de France, et la charmante Gay, distraite malgré toute sa bonne volonté, ne parvient pas à se souvenir de son nom. Elle va vers Alfred, comptant sur lui pour la tirer d'embarras.

— Mon cher comte, lui dit-elle, je voudrais vous nommer à M. le duc qui a trouvé dans *Cinq-Mars* une grande profondeur de vues et qui a beaucoup goûté vos *Poèmes* (1).

Alfred change de visage. Le séduisant passé, de nouveau, a disparu. Il n'a cure, sous la forme du présent revenu, de cet inopportun témoignage de gloire.

(1) Journal inédit.

Brève conversation. Vigny répond mal à son admirateur insolite, il lui en veut d'avoir détruit le charme, ses paroles trahissent son humeur, si bien que, suivant Mme Gay vers d'autres célébrités de son salon, le pair de France ne peut s'empêcher de dire :

— Ainsi, M. de Vigny, c'est ce jeune homme qui riait comme un enfant avec votre fille quand nous sommes entrés dans le salon? Je ne m'imaginai point du tout qu'il fût ainsi. Je le croyais plus sérieux.

Voilà qui est grave ! Rire avec une jeune femme, préférer sa voix à celle d'un barbon officiel ! Comment, après cela, être un vrai poète et avoir quelque grandeur dans l'esprit !

Alfred se rend compte qu'il n'a pas laissé une bonne impression au noble visiteur qui, l'hommage aux lèvres, venait à lui.

Il dit à Delphine :

— Pour en imposer au vulgaire, dans une réputation littéraire, il faut être d'une saleté repoussante, avoir une figure de cuistre laide et grimacière, un parler lourd et pédantesque.

---

Pour les réputations militaires, une haute stature, une figure noire et barbue (1)...

Se tournant vers une glace, il montre son image réfléchie à Delphine. Le miroir offre, comme un tableau, la silhouette du plus élégant et du plus distingué des hommes, des mains fines, bien tenues, et, sur le mince visage, rien qu'une ombre de barbe et tellement blonde...

Alors, leur rire reprend.

(1) Journal inédit.



## X

Vigny a la passion des visages. Mieux qu'en un sensible paysage, il aime découvrir dans un regard le climat et la couleur d'une âme. Penché vers les êtres, curieux de leur mystère, il s'attarde à cette épuisante découverte. On se doute, d'après ce goût général qu'il a de connaître toujours des expressions humaines nouvelles, avec quelle satisfaction il accueille la proposition que vient lui faire, un jour, l'oncle de sa femme.

Le colonel Hamilton Bunbury veut le conduire chez son ami Sir Walter Scott, de passage à Paris. Vigny a pour Scott une admiration déjà ancienne. Il aime ce grand sexagénaire écossais et il n'est pas long à se préparer à cette visite. Le voici bientôt, dans une chambre de l'hôtel Windsor, en présence de l'écrivain qui, enveloppé d'une robe de chambre de soie grise, est en train d'écrire sur un petit bureau.

Alfred, quoique la conversation soit un peu difficile (car, bien qu'il sache l'anglais, il est obligé de prendre l'oncle de Lydia pour interprète), tente d'échanger quelques idées avec cet extraordinaire interlocuteur. Il a apporté un exemplaire de *Cinq-Mars* et, respectueusement, le remet à son vénérable confrère. Celui-ci a l'air très touché, il comprend l'attention et remercie avec volubilité.

Par politesse, il parle en français mais les phrases, que le colonel n'a plus besoin de traduire, demeurent aussi incompréhensibles que lorsqu'il empruntait au vocabulaire anglais ses meilleures locutions.

L'entretien devient difficile et dégénère en d'affectueux serrements de mains, interminables.

De retour chez lui, Alfred voit repasser devant ses yeux, avec tous ses détails, les brefs épisodes de sa visite au grand homme. Il fait ce que font tous les écrivains, lorsqu'à un moment de répit ils jettent un regard, plus juste que d'habitude, sur leur œuvre. Il compare la belle carrière, heureusement remplie, du romancier d'outre-Manche avec sa propre destinée,

---

secouée, incertaine. Que fait-il? Qu'accomplit-il? Ne disperse-t-il pas, dans une trop mouvante existence, des forces qu'il devrait mesurer? Si la gloire commence vraiment de s'attacher à son nom, que fait-il encore dans l'armée? Qu'y a-t-il rencontré qui ne l'ait point déçu? Envers les hommes, revêtus de quelque autorité et pourvus de grades supérieurs au sien il n'a éprouvé que des froideurs révoltées. Leur suffisance l'a indigné. De leur côté, ceux-ci n'ont jamais beaucoup apprécié cet officier distant qui, lorsqu'il était en proie à son inspiration, se trouvait soudain (lui-même l'a reconnu) dans un état de somnambulisme.

Il est souvent malade, le commandement lui donne des crachements de sang. A-t-il seulement été récompensé? Un grade en treize ans! C'est tout ce que le gouvernement lui aura accordé, ce gouvernement où se trouvent souvent de ses amis, mais des amis à qui son orgueil lui défend de rien demander.

Enfin (et il sourit de songer à cela) il doit y avoir trop de distinction, trop de grâce dans ses manières pour réussir dans ce métier. Aux yeux de tous, il n'a — c'est dommage, mais c'est



vrai, — que l'apparence d'un officier. La preuve? Il l'a connue, lorsqu'un général passant la revue du 55<sup>e</sup> de ligne, s'arrêta, en le désignant, pour dire au colonel :

— Voilà, sans doute, un capitaine élu par faveur (I).

Il avait passé à l'ancienneté.

Le colonel avait beau dire que Vigny était un bon officier, le général hochait la tête, prenait un air entendu et s'éloignait avec un sourire qui prouvait qu'on ne l'abusait pas.

Tout cela, ce sont les rapports courants de l'existence et peut-être, ne doit-il pas en être tourmenté, puisqu'il faut subir, dans un univers hâtif, le lot obligatoire d'injustices et de déconvenues.

Alfred demeure dans cet état de vague amertume et de scepticisme lassé... Il y demeurerait peut-être longtemps, si un suprême chagrin ne venait l'atteindre, dans son cœur et dans la pratique de sa carrière : son colonel, celui-là même qui le défendait contre la médisance facile,

(I) Journal inédit.

meurt. M. de Fontanges disparu, c'est comme si sa raison de rester soldat disparaissait, et dans sa douleur de perdre un homme si charmant, Alfred aperçoit, à travers ses regrets, un prétexte offert par le destin. Assez de temps perdu pour la pensée ! Il commence par prendre des permissions, il s'installe à Dicppe à l'hôtel de Londres, il y passe tout l'été de 1827, et bientôt, ayant connu tout le vide que laisserait au régiment cette perte d'un chef aimé et, devant l'impossibilité soudaine d'accepter de le voir remplacer par quelque inconnu méprisant, il ne trouve d'autre moyen pour prolonger son congé que de se faire mettre en réforme.

\*  
\* \*

Maintenant au travail.

L'heure est venue. Le succès de *Cinq-Mars* ne s'est pas démenti. Il faut le rééditer. C'est à ce brave Balzac que Canel confie ce soin, car Balzac vient de prendre possession de son imprimerie et il faut bien lui donner le moyen de gagner sa vie. L'imprimeur juge sévèrement les textes qu'on lui remet. S'il ne devait imprimer

que les œuvres qu'il aime, nul doute qu'il pourrait fermer sa maison. Pour *Cinq-Mars* il ne se cache ni de son aversion à l'égard de l'ouvrage, ni de son mépris pour l'auteur. Cela n'a pas beaucoup d'importance. Ces deux hommes sont à l'opposé l'un de l'autre. Le hasard d'un livre et d'une imprimerie sera leur seule rencontre consentie, leur seul point de contact littéraire. Balzac, que Vigny devait agacer par son apparence raffinée, son détachement un peu affecté, pensait certainement comme le général qui passait la revue du régiment de Fontanges. Il devait dire du poète :

— Voilà un auteur qu'on a édité par faveur.

## XI

Vigny est toujours sous l'influence de l'Angleterre. Il se souvient de son séjour à Londres, des belles représentations de Shakespeare, il voudrait le traduire, en vers français. Emile Deschamps à qui il confie ce projet, et qui parle anglais d'une manière parfaite, lui propose d'entreprendre, avec lui, *Roméo et Juliette*. Vigny accepte et, enthousiaste du projet, se réserve d'adapter seul *Othello* et *Shylock*. Belles perspectives.

Quand la première œuvre est prête, ainsi que la chose s'est faite chez Victor Hugo un an auparavant pour *Cromwell*, Alfred convie ses amis à entendre la lecture de *Roméo* et le 31 mars 1828, la soirée a lieu.

La pièce ne peut obtenir, devant une assistance aussi choisie, qu'un grand succès. Elle l'obtient. Il n'y a plus qu'à la faire jouer.

Décidément la chance semble favoriser Vigny,

car il n'a pas longtemps à attendre et la mort de Talma va le servir. Le comité de lecture de la Comédie-Française a vu « décroître, depuis la disparition du tragédien, la vogue du théâtre classique. » A quoi tiennent les choses et qu'un Talma eût emporté dans la tombe un Corneille ! Quoi qu'il en soit, le seul nom de Shakespeare fait frémir le Comité, lui laisse entrevoir comme un trésor inépuisable et trop mal exploré toute une œuvre fraîche et profitable. Aussitôt lue devant le tribunal de Messieurs les Comédiens français, *Roméo et Juliette*, pièce en vers d'après Shakespeare, par M. le comte Alfred de Vigny et M. Émile Deschamps, est reçue à l'unanimité.

Enthousiasme dans le milieu des poètes.

Alfred ne se défend pas contre une certaine joie qu'il ressent de voir enfin son travail apprécié et produit devant la foule, cette foule qu'il croit animée de tant de sentiments merveilleux et qu'il veut atteindre, comme s'il était chargé d'une mission divine pour elle.

Cette première réussite ne le rend pas paresseux, et comme il commence d'écrire *Othello*, et qu'en même temps le Théâtre Italien en donne des représentations, avec la troupe anglaise, il

va se mêler au public, à ces êtres pour lesquels il désire écrire et à qui il veut transfuser un peu de son être secret. Quelle imprudence ! La représentation est ordinaire et les spectateurs jugent l'œuvre sans la comprendre ? Devant les niaiseries qu'il entend, Alfred se sent envahi par un découragement brusque. Il ne croit plus à rien, ni à la pièce, ni à l'utilité de sa tâche ; il va presque jusqu'à douter de Shakespeare ; pour un rien, il regretterait d'avoir quitté l'armée.

La sensibilité est une chose bien agréable pour un écrivain, mais elle a de mauvaises revanches. Ne plus croire en rien, désespérer de soi-même, parce que trois ou quatre imbéciles ont prononcé trois ou quatre phrases dénuées de sens, c'est peut-être excessif. Heureusement les amis d'Alfred sont là. Ils se moquent de lui d'abord, puis essayent de stimuler son espérance ; alors, aussi facilement qu'il était prêt à tout abandonner, il reprend confiance et se livre à l'exaltation contagiense de l'époque. C'est qu'en effet un grand mouvement s'est affirmé au centre duquel il se trouve, lui et ses amis. Ils se sentent responsables du même effort, et l'idéal qu'autre-

fois leur juvénile déraison proclamait n'était pas seulement un cri de guerre, vide de sens : toute une transformation agite les esprits. Mieux que d'autres, par la force de leur verbe écouté, ils atteignent un but que l'on croyait impossible. Ce sont de beaux moments de travail, de confiance, et que le talent couronne.

Dans cette grande et générale effusion, Vigny est devenu soudain l'un des meilleurs amis de Sainte-Beuve. Le vieil article est oublié, et, à l'occasion de la réédition des *Poèmes*, augmentés d'œuvres nouvelles, ils échangent de vraies lettres d'amour littéraire. Bien mieux Sainte-Beuve profite de la publication des *Poésies de Joseph Delorme* pour placer l'auteur de *Moïse* et d'*Eloa* au premier rang de la pléiade nouvelle. Une véritable fièvre saisit les jeunes gens. Ils travaillent, ils s'admirent. Ce sont de grands jours, ils sentent bien qu'un monde s'achève, qu'une période neuve s'ouvre, dont ils seront les héros.

Soit chez Nodier, soit chez les Deschamps, ailleurs encore, les voici tous, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, Armand Bertin, Balzac, Louis Boulanger, Achille et Eugène Devéria, Alexan-



---

dre Dumas, Édouard Turquety, David d'Angers, Delacroix, et un tout jeune homme, fin et blond, comme Vigny, spirituel, parfois très gai, n'ayant que dix-huit ans, Alfred de Musset.

C'est à qui fera la louange de l'autre dans un article, citera des vers de l'un, en tête d'un poème ou d'un roman, célébrera le talent d'un artiste, peintre ou sculpteur. Si l'un d'eux fait représenter une pièce, ils iront tous l'applaudir. Ainsi, à la première représentation d'*Henri III et sa cour*, de Dumas, on voit dans la même loge Hugo et Vigny, enthousiasmés. Pourtant, aucun de ces deux poètes ne peut goûter l'artifice où se complaît l'invention du dramaturge, mais celui-ci est leur ami, cela suffit.

C'est la lune de miel du romantisme !



## XII

Lydia est toujours malade. Elle vient d'avoir un accident. Pour la deuxième fois, ses espérances de maternité sont déçues et, sans doute, est-ce la seule ombre au ciel éclatant qui se lève devant Vigny. Se trouvant au chevet de sa femme, une agréable diversion vient l'y surprendre : son ami, son camarade de jadis, de l'enfance et de la garde royale, Taylor veut emporter son manuscrit d'*Othello* et le livrer au Théâtre-Français, où il est commissaire du Roi. Alfred lui a, en effet, confié quelques jours avant qu'il aurait préféré voir représenter cette œuvre à la place de *Roméo* ; il a su faire valoir ses raisons. L'ancien camarade s'y est rendu, et n'a pas voulu laisser à un autre le soin et l'honneur de prendre possession de l'œuvre. Peut-être, n'est-ce pas là, de la part d'Alfred, un geste très gentil à l'égard d'Émile Deschamps, qui a participé à la réalisation de

*Roméo*, mais il a déjà persuadé son collaborateur qu'il valait mieux, pour eux deux, que la pièce attendît et que le succès d'un des auteurs leur permît de se présenter avec plus d'assurance, une autre fois, devant la foule. Ce collaborateur a trop d'admiration pour Alfred, pour lui en vouloir. Il s'est, en effet, rendu au raisonnement de son ami, et n'éprouve aucune amertume lorsqu'en juin 1829, il apprend qu'*Othello* entre en répétition.

Vigny sera joué avant Hugo, car ce dernier, de qui l'on avait accepté une *Marion de Lorme*, vient de voir sa pièce interdite par la censure. *Othello* profite de cet ostracisme : le Théâtre-Français soudainement dépourvu doit rapidement monter un spectacle nouveau. On annonce la première représentation pour le 17 juillet.

Vigny fait l'apprentissage du métier d'auteur dramatique. Ses interprètes manquent parfois les répétitions, souvent ils sont en retard, la mise en scène le gêne et le déçoit, il s'énerve. Devant l'impossibilité, par la faute de tout le monde, de voir la pièce montée pour la date prévue, on décide de reculer la pre-

---

mière représentation. Nouveaux énervements, d'autant qu'Alfred vient d'apprendre que son ami Victor, stimulé par l'interdiction de *Marion de Lorme*, a apporté une pièce nouvelle, prête à être jouée : *Hernani*. Hugo y met du sien, tout s'arrange. *Othello* qui devait voir le jour le 17 juillet, ne le verra que le 24 octobre et *Hernani* ne précédera pas cette pièce, la chose est entendue.

On va pouvoir travailler dans le calme, poursuivre les répétitions : Mlle Mars semble devoir être une magnifique Desdémone. Mais rien ne va facilement au théâtre. Tandis que les premiers rôles Mlle Mars et M. Joanny, qui joue le rôle d'Othello, semblent scrupuleux dans leur travail, les autres sont négligents et entravent les progrès. Enfin, cependant que le ministère Polignac commence à inquiéter la France et l'Europe, la représentation a lieu au jour fixé, le 24 octobre.

La salle a été abondamment garnie d'amis décidés à défendre l'auteur. D'accord avec Taylor, Vigny a recruté des claqueurs que l'on a placés aux quatre coins de la salle, et s'il y a quelques murmures pendant le spec-

tacle, la représentation se termine sous des applaudissements frénétiques et répétés. Hugo se trouve parmi les plus louangeurs. Des amis qui encombre les coulisses entourent l'auteur et répandent autour de lui un écho prodigieux. Pourtant, dans un pli secret de sa conscience, le poète d'*Hernani* n'ose reconnaître un léger signe inamical qui se manifeste en lui pour la première fois.

Est-ce l'excès de succès qui vient d'accueillir l'œuvre de son ami, est-ce le regret qu'*Hernani* n'ait pas précédé *Othello*? Qui peut savoir? Il n'est pas douteux, cependant, que cette faiblesse humaine, abominable dans sa petitesse, ait, à cette minute, animé le fougueux dramaturge qui, pour se venger du pouvoir abusif d'un gouvernement, commençait en secret d'écrire *le Roi s'amuse* et répandait autour de lui une aigreur mal dissimulée.

Hors du théâtre, la première représentation d'*Othello*, faisait grand bruit, et ceux qui, dans la salle, comme Dumas et Brizeux, avaient applaudi ostensiblement, aidant à réprimer les désaccords d'une salle houleuse, répétaient dans

---

Paris leur enthousiasme et servaient ainsi la cause de l'auteur par cette magnifique propagande qu'est un éloge verbal, fluide comme un courant d'air et qui, sans discerner, franchit dans le même temps les portes des cafés et des salons.

Bref, ce fut une grande soirée. Alfred de Vigny connaissait le succès et la gloire. Cela était si sûr, si indiscutable, que banalement, traditionnellement, et comme pour encadrer la certitude absolue de sa réussite, quelques amis, qui ne pouvaient la lui pardonner, commençaient de prononcer, sur sa pièce et sur lui, quelques-uns de ces tristes mots que l'envie inspire.





### XIII

Cependant que Vigny et Hugo ne cessent de produire, Dumas fait représenter une trilogie dramatique portant ce titre compliqué : *Stockholm, Fontainebleau et Rome*. Le public a accueilli sans enthousiasme l'œuvre d'ailleurs médiocre. Certains vers ont été sifflés.

L'auteur attribue ce mouvement à une cabale et n'en paraît pas trop affecté. Ses amis le sont davantage. Aussi, conviés à souper par leur insouciant confrère et ayant avisé sur un meuble le manuscrit de sa pièce, Vigny et Hugo se proposent, par jeu et certainement aussi par tendresse, de refaire les passages « trop vivement soulignés par les spectateurs. » Ils laissent l'amphitryon recevoir les invités, hommes et femmes, qui, sans souci de l'inutile vérité, viennent, la louange à la bouche et l'appétit exigeant, partager, devant une table servie, le succès de l'auteur.

Les deux poètes s'esquivent dans la pièce voisine et, quatre heures durant, comme s'ils n'avaient déjà pas assez de leur production personnelle, alignent hexamètres sur hexamètres. Ainsi conjuguées leurs inspirations différentes ne leur proposent que des images raisonnables, inscrites dans une métrique correcte. Le pensum terminé, ils sont las et abandonnent les convives de la triste fête à leur confrontation matinale avec un faible soleil de mars. Ils partent, laissant en évidence sur la table leur petit travail amical.

En quittant la maison de son ami, Alfred n'a pas de pulsations plus rapides, il ne sent aucune émotion le saisir et, de retour chez lui, il s'endort presque aussitôt, comme si le sentiment du devoir accompli lui apportait un apaisement de plus. Pourtant, à quelques mètres de la chambre, où avec son ami Victor il a tenté d'infuser aux vers d'Alexandre Dumas un peu de poésie, se trouvait, étendue sur un divan, une jeune comédienne qu'il avait remarquée quelques mois auparavant dans une pièce de Casimir Delavigne, et qu'il avait, sans le dire, désiré connaître.

Que penser de l'intuition des artistes ? Nul trouble n'avait agité son esprit, il n'avait rien soupçonné de la charmante présence et, des voix qui emplissaient de leur rumeur l'appartement exigü, aucune ne l'avait plus sournoisement atteint.

Mais si le hasard se plaît parfois à contrarier des rencontres obligatoires, cette malice ne dure guère. On ne joue pas à cache-cache avec sa destinée.

La séduisante actrice que Vigny avait admiré avec tant de curiosité dans *Marino Faliero* était Mme Marie Dorval. Elle allait souvent chez Dumas et charmait, par intermittence, sa solitude. Certes il ne s'agissait pas là d'une réelle liaison, surtout il n'était pas question d'amour, mais seulement d'une de ces bonnes camaraderies qui dispense le plaisir, à la façon dont l'on goûte le plat d'un cuisinier consciencieux. Entre ces deux camarades de planches, entre cette comédienne et cet auteur dramatique, Vigny surgit, apportant dans cette rencontre facile un bagage d'illusions et d'espoirs assez déraisonnables.

Pourtant il fit la connaissance de Mme Dor-

val de la manière la plus simple et la plus vulgaire qui fût. Les murs ne tremblèrent pas, le feu du ciel ne déchira aucun nuage, les arbres ne songèrent pas à s'ouvrir en deux ; à peine frémirent-ils de toutes leurs premières feuilles sous le vent sinueux qui sert d'écharpe au mois d'avril quand, pour la première fois, il baisa la main de l'artiste, devant la table d'un café où celle-ci se trouvait en compagnie d'Alexandre Dumas.

Vigny n'aimait pas les cafés, non par orgueil d'y côtoyer des êtres modestes, mais par une excessive sensibilité olfactive qui souffrait de l'odeur lourde d'une foule où se confondent les vapeurs des vêtements humides, séchés à la chaleur de la salle, et la transpiration des consommateurs sous l'action des boissons. Dès qu'il entrait dans un café, Alfred se trouvait reporté dans le réfectoire du collège ou de la pension. C'était le même tumulte, la même lumière trouble, la même affreuse impression d'isolement parmi des conversations auxquelles il se sentait incapable de prendre part.

Maitrisant son peu de goût pour ces établis-

---

sements Vigny, ce soir-là, avait accepté un rendez-vous avec un jeune poète à qui il trouvait beaucoup de talent et qui, malgré son apparence distinguée, ses goûts luxueux, adorait cette atmosphère particulière qu'on retrouve à chaque coin de rue, pourvu qu'il y ait des banquettes de velours, des tables de marbre, des gens qui fument et des verres à boire.

Le jeune homme que Vigny voulait rencontrer dans ce lieu maussade était l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*, parus deux mois avant. Il avait vingt ans, passait ses nuits à s'amuser et se couchait tellement tard que parfois, à six heures du soir, il n'était pas encore levé. Vigny, en n'apercevant pas, parmi les fidèles de l'endroit, le visage de son ami n'eut aucun doute que celui-ci dormait encore. Il sourit en songeant aux fatigues que son jeune confrère avait dû éprouver la veille et, sans espoir de le voir apparaître même avec un peu de retard, il se disposa à sortir lorsqu'une main le happa.

Dumas l'invitait à s'asseoir.

Tout de suite Vigny avait reconnu Mine Dor-

val. Il lui fit compliment de son talent, lui dit combien il l'avait admirée dans la pièce de Casimir Delavigne. Ils se mirent à parler et cependant qu'ils échangeaient de banales paroles, Dumas les quittait pour revenir un instant après, se levant sans cesse, allant d'une table à l'autre serrer des mains.

Tête à tête, et tandis qu'il regardait le visage de l'artiste, qu'il apprenait la couleur réelle de ses yeux, l'ombre qu'ils recélaient, le dessin de sa bouche, Vigny voulut la faire parler d'elle-même. Mme Dorval ne se fit guère prier et, comme une chose apprise et souvent répétée, elle évoqua son existence. Banale et aventureuse, sa courte histoire semblait n'avoir été vécue que pour être racontée.

Fille d'artistes ambulants, elle avait débuté à quatre ans dans *la Flûte enchantée*. La province, avec les heurts et les tristesses du voyage, avait formé sa « puissante nature ». Son premier succès à Paris avait été, aux côtés de Frédérick Lemaître, dans *Trente ans* ou *la Vie d'un joueur* de Ducange et Dinaux. Elle parlait d'une voix basse, assez monotone, elle disait son rôle, à l'italienne, suivant l'expres-



sion d'usage dans les théâtres, elle semblait passer une discrète audition. Vigny l'écoutait, Il contemplait son visage un peu chiffonné, s'émouvait devant ses yeux allongés qui paraissaient, à défaut d'autres sentiments, révéler une certaine souffrance.

Dumas avait disparu, il ne revenait pas. Était-il parti, oubliant ses amis, avait-il été attiré par d'autres charmes, voulait-il seulement être discret? Quoi qu'il en fût, l'heure s'avancant, Vigny régla les consommations également oubliées par Dumas et proposa à Mme Dorval de la ramener chez elle. Elle accepta. Comme il faisait assez beau ils allèrent à pied vers la rue Meslay où elle habitait depuis quelques semaines.

Tout en marchant à côté de son mystérieux admirateur qu'elle considérait avec un respect mêlé de crainte et de curiosité, elle continua ses confidences. On l'avait mariée à seize ans avec M. Allan Dorval de qui elle avait eu trois filles. Dès 1818, elle avait débuté à la Porte-Saint-Martin dans *Paméla mariée* (1), mais on

(1) Pièce de Pelletier Valmérange et Cubières, d'après Goldoni.

ne l'avait guère remarquée. Devenue veuve elle avait épousé, six mois auparavant, un ancien rédacteur à *la Quotidienne*, M. Merle, homme charmant, disait-elle, très fin, mais beaucoup plus âgé qu'elle. Tout en parlant des larmes montaient à ses yeux, larmes qu'elle refoulait.

Vigny en connaissait assez. Elle avait dit tout ce qu'elle pouvait dire et il avait appris tout ce qu'il pouvait apprendre en une première entrevue. Il vit que, si elle avait de beaux yeux, de beaux cheveux, un front vaste, le nez et la bouche, dont la lèvre supérieure saillait, n'étaient guère plaisants mais, telle quelle, elle lui plut et il ne savait ce qui lui plaisait davantage de l'histoire touchante, des larmes qui apparaissaient pour disparaître ou des yeux tristes qu'elle dérobait à son regard.

Mme Dorval pleurait facilement et pleurait bien.

Pour une comédienne, c'est une qualité appréciable. Chez la femme qu'on aime, quel effrayant défaut !

Vigny était troublé, sans songer combien un tel don lacrymal pouvait être utilisé dans

l'interprétation d'un drame; il n'apercevait qu'un être pitoyable, à l'égard duquel il se sentait plein de tendresse, de pitié et de dévouement. C'était un coup de foudre dans la douceur.

Quand il eut accompagné Mme Dorval devant sa porte, Viguy se dépêcha de rentrer chez lui où il craignait d'être en retard. Il ne dit presque rien à sa mère ni à sa femme qui s'inquiétaient en l'attendant. Le regard de la comédienne, baissant les paupières pour cacher ses larmes, l'obsédait jusqu'à la table de famille. Alfred dîna plus vite que de coutume et se dirigea, sitôt le repas terminé, vers son cabinet de travail. Il voulait écrire un poème pour elle.

Ce ne furent que dix vers, dix vers où il avait mis tout ce que sa pudeur lui permettait d'exprimer. Il les transcrivit sur la première page d'un exemplaire d'*Othello* qu'il fit porter aussitôt rue Meslay.

La dédicace s'achevait par ces mots :

... *Ainsi que vous passez,*

*Le dédain sur la bouche et vos grands yeux*  
[baissés.]

Sans doute chercha-t-il, cette nuit-là, le cahier où il consignait les événements importants de sa vie. Un scrupule le priva d'y tracer quelques mots. Il regarda la page blanche sur laquelle ne pouvait prendre corps tout l'inexprimable puis, comme pris en faute, il le re-ferma brusquement. Il venait d'entendre remuer dans la pièce voisine.

## XIV

Vinrent les soulèvements populaires dont les ordonnances du 25 juillet 1830 furent la cause. Cependant que, toujours malade, et malgré le traitement de douches que lui a conseillé Dupuytren, Lydia demeure étendue, Alfred assiste de chez lui au nouveau bouleversement qui se prépare. Il se rend compte du danger, et, comme il ne peut faire part à sa femme de ses pensées, il a recours au fidèle petit cahier sur lequel, de temps à autre, il écrit ses réflexions.

De sa fenêtre et, en entendant les troupes tirer sur le peuple, il écrit :

*Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée. Treize ans de service mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons.*

Dehors le tumulte s'accroît. Le tocsin sonne, l'incendie surgit, au loin, derrière les

toits. Machinalement l'ancien officier de Louis XVIII et de Charles X va chercher son vieil uniforme. Il le déplie, le secoue, pour que les odeurs de camphre se dissipent, il l'étend sur son lit et, songeur, le regarde. Malgré lui, il se prend à murmurer :

— Si le Roi appelle les officiers, j'irai.

Quelle lassitude dans ses paroles ! Comme il se sent loin de cette cause ! Comme il en aperçoit toute l'armature désuète ! Mais, de l'uniforme même, surgit un autre uniforme fantômal. C'est son père, avec la croix de Saint-Louis sur la poitrine, telle qu'Alfred la lui a posée sur son lit de mort. Les souvenirs sont plus forts qu'un raisonnement. Il sait bien que ce sont de vieux préjugés qui l'émeuvent, mais une chaîne, qu'il ne peut rompre, l'attache à tout ce passé. Si ce passé se survit à soi-même, sa tâche est tracée. Il assurera d'abord le repos de sa femme malade et de sa mère vieillie, puis il fera son devoir. Ah ! si les princes paraissent, il sait bien qu'il sera tout de suite à son poste prêt à mourir s'il le faut.

Aucun prince ! En voici un du moins qu'il n'attendait pas. Voici le duc d'Orléans.



Le 10 août Louis-Philippe a été couronné. Vigny, spirituellement, déclare, devant la simplicité de la cérémonie :

— C'est un couronnement protestant !

Puis, cette boutade lâchée, il ne sait trop ce qu'il doit faire. Débat de conscience ! Pourtant il faut assurer l'ordre de la rue et puisqu'une garde nationale est utile à son pays, il organise la 2<sup>e</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> bataillon de la 1<sup>re</sup> légion.

On se bat. Les officiers font leur devoir. Ils aident à faire respecter les mesures qui font revenir le calme. Tant de courage, de décision, n'ont pas été éprouvés en vain. Mais Vigny a servi celui qui a remplacé les Bourbons et s'est assis à leur place ! Une parole heureuse du nouveau roi chassera ses scrupules.

En effet, le 27 août, Louis-Philippe passe, au Champ-de-Mars, la revue de la Garde nationale. Devant Vigny, le roi arrête son cheval, ôte son chapeau et dit :

— Monsieur de Vigny, je suis bien aise de



vous voir là. Votre bataillon est très beau, dites-le à tous ces Messieurs, de ma part, puisque je ne puis le faire moi-même (1).

En treize ans, il n'a jamais entendu quoi que ce fût qui ressemblât à cette phrase — comment ne trouverait-il pas de qualités à ce roi ? Mais, comme il ne perd jamais son sens critique, au moment de consigner, sur son journal, le compliment du roi il écrit :

*Je l'ai trouvé beau et ressemblant à Louis XIV, à peu près comme Mme de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand roi du monde après avoir dansé avec lui* (2).

Plus tard, en novembre, il dîne chez le roi. La reine et Madame, sœur du roi, lui parlent aimablement de *Cinq-Mars*. Rentrant chez lui Vigny note ses impressions. Il dit du roi :

*Sa figure tient de Louis XIV et ses façons d'un paysan parvenu* (3).

Il n'avait pas oublié sa première vision :

(1) *Journal d'un poète.*

(2) *Ibid.*

(3) *Journal inédit.*

une seconde entrevue lui en avait livré une autre, moins aimable.



Après les troubles de la rue, les désordres dans la foule, c'est aux idées de livrer combat. Rudes atteintes.

On se trouve, comme dit Vigny, dans une lettre au capitaine de Lacoudrée, « dans une douloureuse attente des événements que nul génie humain ne peut prévoir. »

La confusion intellectuelle est à son comble. Vigny ne manque pas d'être sollicité, à son tour. Sa rêverie va s'extérioriser et prendre pour prétexte un grand poème, une de ses *Élévations*, puisque c'est sous ce titre général qu'il veut réunir ces grands morceaux poétiques, frères des *Méditations* lamartiniennes.

Évidemment, c'est le grand sujet qui le tente. Il va s'attaquer à une discussion philosophique, opposant la doctrine de Saint-Simon, dont il trouve que les « élèves font les religieux pour séduire les artistes », avec

le mennaisianisme et le libéralisme. Mots affreux que la polémique emploiera pour expliquer ces tendances adverses. Le jeu sera facile aux commentateurs lorsqu'il s'agira de compter les partisans. Vigny, lui, ne prévoit pas cet obligatoire utilisation de son poème. Comme toujours, il suit son inspiration, obéit à sa conviction et trouve, pour saluer les différents groupes en présence, des accents forts et neufs.

Pour l'abbé de La Mennais d'abord :

*L'un soutient en pleurant la croix dépossédée,  
S'assied près du sépulcre et seul, comme un banni,  
Il se frappe en disant : Lamma Sabacthani.*

*Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie,  
[il plonge*

*La couronne d'épines et la lance et l'éponge,  
Baise le corps du Christ, le soulève... etc...*

Ensuite pour Benjamin Constant, apôtre du libéralisme et qui vient de mourir :

*Liberté, crie un autre, et soudain la tristesse  
Comme un taureau le tue aux pieds de sa déesse,  
Parce qu'ayant en vain, quarante ans, combattu,  
Il ne peut rien construire où tout est abattu.*

Enfin pour l'école saint-simonienne :

*Derrière eux s'est groupé une famille forte  
Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,  
Écrase les débris qu'a faits la Liberté  
Y roule le niveau qu'on nomme Égalité.*

Vers la fin du poème, il s'émeut et monte ou descend, selon qu'en envisage la chose, jusqu'à une vive noblesse de pensée et d'expression, comme dans ce vers :

*Mais les cendres, je crois, ne sont jamais stériles.*

En volume, chez Charles Gosselin, libraire, le poème paraît sous le titre *Paris*. Toujours avec modestie et, comme s'il a peur qu'on le comprenne mal, Vigny explique le but de l'ouvrage :

*Ce poème, sorti de rêves symboliques, est détaché d'un recueil incomplet encore, intitulé Élévations. Le temps emporte si vite les événements, les impressions, les pressentiments qu'ils font naître, qu'il peut être bon de donner sa date à la moindre chose, quoique cette feuille soit du nombre de celles que le vent emporte sans qu'on les ait vues passer.*

Et en effet il date : *écrit le 16 janvier 1831.*  
A gauche de la page de titre, s'inscrivent les noms de ses livres, puis :

*Sous presse : Un roman nouveau.*

Il s'agit de *Stello*, il y travaille déjà depuis quelque temps, mais ce qui le retient le plus, pour l'heure présente, ce qui le préoccupe davantage, c'est sa nouvelle pièce : *La Maréchale d'Ancre*, cinq actes en prose, qu'il a écrits en septembre 1830 pour Mme Dorval. Encore une aventure empruntée au règne de Louis XIII, dont il n'ignore plus rien, et qui trouvera à l'Odéon, où l'on doit la représenter, le cadre et le public qui lui conviennent.



Cependant qu'il écrit pour elle, qu'il attend de la voir interpréter sa pièce, Vigny passe ses soirées à écouter Mme Dorval, à la Porte-Saint-Martin, dans un drame de B. Antier et B. de Combrousse appelé *l'Incendiaire*.

Négligeant les conseils que sa mère lui avait jadis offerts, dans le cahier où elle avait réuni ses exhortations, Alfred cesse de regarder les

actrices par le bout de la lorgnette. Il franchit le seuil redoutable des coulisses et commence à goûter une ivresse incroyable au milieu de la poussière des décors et des couloirs que seuls les courants d'air balayent pour la changer de place. Tout le séduit, rien n'a plus d'attraits que cette étroite chambre qu'on appelle une loge d'artiste où, devant les fards symboliques, les êtres qui y pénètrent se trouvent, soudain, participer, sans s'en apercevoir, à une existence nerveuse et factice. Il est là, tous les soirs, familiarisé avec le personnel du théâtre qui lui donne du « Monsieur le comte » à n'en plus finir.

Un soir, que comme d'habitude il est allé féliciter son amie d'avoir joué cette pièce qu'en lui-même il juge « la plus sottie calomnie et la plus plate impiété du monde » (1), il rencontre Mme Malibran, toute émue par le spectacle, pressée d'êtreindre Mme Dorval, dans un effet qui ne laisse pas d'être un peu théâtral. Comment leur en vouloir ? Vigny trouve dans ces embrassements une raison de plus d'être sen-

(1) Lettre à Brizeux.

sible, il s'émeut de voir les deux comédiennes se regarder, se sourire, et se tenir les mains en poussant de petits cris. L'émotion atteint son plus haut degré quand l'étrangère aperçoit son portrait, placé dans un coin de la loge et posé comme une relique dans une petite niche. Les larmes, jusqu'alors contenues, se donnent libre cours et l'on se demande jusqu'à quelle extrémité un peu ridicule leur commune tendresse va les pousser. Heureusement, un régisseur qui passe dans le couloir annonce, d'un verbe brusque, qu'il convient de se presser et de quitter le théâtre. Ce rappel aux basses contingences de la vie des comédiens les sépare. La cantatrice s'enfuit avec de petits gloussements et Marie, saisissant un mince bouquet de fleurs, qu'Alfred lui a donné la veille, et qui flotte dans un modeste vase, le remet à Mme Malibran, non sans avoir préalablement porté les fleurs à ses lèvres, dans un geste qui, à force d'être conventionnel, prend son vrai caractère dans cette scène d'adieu.

Seule avec « M. le Comte », et très émue encore, Marie tombe sur son épàule et sanglote.



Lorsqu'il racontera plus tard l'entretien et qu'il décrira les larmes, Alfred s'écriera : « C'est sa manière d'être contente, d'être heureuse et d'être belle. »

Chacun son genre et Vigny, gagné par le tableau touchant, l'adieu fleuri et les pleurs, serre Marie dans ses bras et l'appelle « cher ange ». Il l'embrasse sur le front, lui baise les mains et, comme le régisseur repasse et que les mots qu'il emploie deviennent de plus en plus énergiques, elle se hâte et c'est dans un fiacre qu'ils reprennent leur pose amoureuse et chaste, animée de baisers furtifs, échangés ainsi que des enfants.

Quand le véhicule s'arrête, Vigny assure une fois de plus sa belle muse de tout l'amour qu'il a pour elle : les mots s'élancent mais finissent toujours dans une admiration poétique, à travers une ferveur respectueuse.

Marie Dorval n'a pas l'habitude de ces belles manières. La vie, les rencontres de hasard l'ont traitée plus durement. Elle commence par être flattée d'être aussi respectueusement adorée et quand ses camarades, qui ne man-

quent pas de sourire de ses amours étonnantes, demandent des renseignements, elle leur répond :

— Il m'a traitée comme une duchesse !

Pour Vigny on ne sait vraiment ce qu'il pense, sinon qu'il a souvent dit à sa bien-aimée que l'amour est un plaisir de l'âme plus encore qu'un plaisir des sens. Marie ne se demande pas comment il entend cette phrase. Elle se résigne, elle attendra le bon plaisir, pourvu qu'il se manifeste.

## XV

Vigny va pour la première fois à l'Académie française le 1<sup>er</sup> avril 1831.

Réunion sans pareille dont l'animation ne saurait être opposée à aucune, c'est la séance de réception de Lamartine, chargé de prononcer l'éloge de son prédécesseur le comte Daru.

Vigny a toujours aimé et admiré Lamartine, il aime sa voix et les phrases qu'elle prononce. En l'écoutant il pense aux autres poètes qu'il connaît et il se dit : « Hugo prend partout, et ne pense qu'à la forme. Lamartine n'a besoin que de lui-même (1). »

Après la séance, il n'oublie pas d'aller féliciter son illustre confrère qui le remercie et lui annonce la publication prochaine des *Harmonies*, puis se faisant un chemin à travers

(1) Journal inédit.

la foule académique, il sort avec Dumas et lui propose de venir assister à une répétition de la *Maréchale d'Ancre* à l'Odéon. Dumas voudrait bien venir, mais il est en mauvais termes avec Mlle George. Vigny, n'ayant pu obtenir pour interprète celle à qui l'œuvre était destinée, l'a, en effet, choisie à défaut de celle qu'il avait élue. On se passera du concours de Dumas.

Le 25 juin, la pièce est jouée et reçoit un accueil chaleureux. Mlle George et Frédérick Lemaître ont tenu leurs rôles avec un talent éprouvé, et le public s'est rendu à l'appel de leurs noms. En somme, ce n'est pas un triomphe, c'est un gentil succès et qui, à défaut d'autre agrément, aura favorisé la réconciliation de Mlle George et de Dumas sous les auspices de Vigny, car depuis la récente attitude de Hugo, tout entier à ses succès, Dumas est devenu l'inséparable, le confident. Il ne faut pas perdre de vue que c'est par lui qu'Alfred connut sa chère Marie.

Vagabond infatigable, et bien entendu aventureux, Dumas a découvert récemment sur la côte normande un petit coin isolé et charmant

---

où il vient de terminer *Charles VII* chez ses grands vassaux et, comme le directeur à qui il a montré sa pièce lui fait savoir qu'il conviendrait peut-être de la mettre en prose, l'auteur reconnaissant de *Stockholm, Fontainebleau et Rome* envoie un mot pressant à Vigny et le supplie de le suivre dans sa retraite pour lui donner quelques conseils. Alfred n'a pas oublié non plus sa nuit laborieuse où il substituait, avec l'aide de Hugo, des alexandrins nouveaux aux vers sifflés par le public. Il aime Dumas, il se plaît dans sa compagnie, à cause de tout ce qu'il trouve chez lui de sentiments opposés à ceux qui l'animent, et il accepte l'invitation. Comme deux étudiants, ils vivent dans la seule auberge du petit hameau balnéaire qu'on appelle Trouville. Ils mangent, ils boivent, ils travaillent un peu mais on se lasse de tout et bientôt Alfred n'y tient plus, il veut rentrer à Paris revoir Marie.

A peine de retour et, comme s'amassent sur sa table quelques exemplaires de *la Maréchale d'Ancre* qu'il a songé à faire relier, il s'empresse de faire une dédicace et de l'envoyer à Mme Dorval. A cet hommage il

joint ceux du manuscrit, d'un sonnet et d'une lettre, soit le prétexte d'écrire quatre fois ces trois mots : *A Madame Dorval*. Le sonnet ne manque pas de grâce. Il débute comme toujours par de la modestie :

*Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,  
Ce livre écrit pour vous sous votre nom vivra.*

Et, parce qu'il faut que son activité sentimentale trouve dans son art le moyen de s'employer, tout événement de la vie de Marie, qu'il pourra commenter, trouvera sous sa plume un zèle asservi.

A peine Mme Dorval vient-elle de créer *Antony* de Dumas qu'il publie rapidement à ce propos une lettre sur le théâtre dans cette *Revue des Deux Mondes* que Buloz a fondée l'année précédente. Naturellement c'est un éloge sur toute la ligne mais pour l'artiste chérie ce n'est pas assez de trouver des mots, on sent qu'il voudrait en inventer :

*... L'âme mélancolique et tendre que fait pressentir chaque geste, chaque soupir pénétrant de Mme Dorval...*

---

*... elle avait le secret des plus touchantes larmes, des plus puissantes émotions de la tragédie et du drame, elle vient de montrer...*

*... Avant ce rôle... la même actrice avait montré toute une science variée et profonde qui consiste à se tenir toujours près de la nature et toujours dans l'art...*

A quelque temps de là, comme il a donné, dans le journal *l'Avenir*, une *Lettre Parisienne*, il trouve encore le moyen de parler de théâtre, de la Porte-Saint-Martin, et bien entendu de Mme Dorval dans deux pièces nouvelles. Il ne peut pas faire moins, tout en blâmant l'ouvrage, que de prononcer le mot « miracle ».

*... Elle met des paroles plates et totalement insignifiantes sur un ton pathétique, si passionné, si chaleureux que l'on se figure avoir compris, et l'on pleure sur parole.*

Cela n'est pas assez, cela n'est rien, car M. Merle, le mari, qu'on aurait tort d'oublier, de la comédienne, s'étant laissé aller jusqu'à



publier des *Anecdotes historiques et politiques sur Alger*, Alfred ne peut faire moins que de consacrer douze pages sur ce livre dans la *Revue des Deux Mondes*.

Ce n'est plus de la passion, c'est un culte qu'il rend à tout ce qui touche de près ou de loin celle qu'il aime. Vigny devrait estimer qu'il a de la chance : Mme Dorval n'a pas une famille trop étendue; du moins, cette famille ne cherche-t-elle pas à se distinguer dans les arts ou dans les lettres.

## XVI

Lydia va mieux. Alfred s'occupe d'elle. Malgré sa passion, il ne l'a pas complètement négligée. Un soir, même, il déserte le théâtre pour conduire sa femme au bal.

Tout cela va trop bien. L'inévitable catastrophe, à laquelle dans sa vie on commence à s'habituer, survient sous la forme d'une épidémie.

Comme chaque matin, Vigny est assis à sa table, il travaille, lorsqu'il s'entend appeler par une femme de service qui hurle, plagiant inconsciemment l'évêque de Meaux : « Madame se meurt, Madame se meurt. » Alfred se précipite et trouve Lydia étouffant, en proie à une sorte d'apoplexie foudroyante. Il veut s'approcher d'elle mais, à peine a-t-il fait un pas, qu'il tombe à son tour sans connaissance. Heureusement sa mère est là, comme toujours dans les grandes occasions, elle fait appeler un médecin,

lequel, après avoir donné ses soins à la jeune femme, diagnostique une atteinte de choléra et découvre chez le poète des stigmates du même mal.

Cela ne sera pas trop grave. La maladie suit un cours modéré.

L'épidémie ne sévit pas en France seulement. Le général Bunbury, l'oncle de Lydia, l'ami de Walter Scott annonce aux malades, à peine convalescents, la mort de leur tante et chaque jour, dans un journal, dans les propos qui viennent du dehors, c'est une perte de plus qu'on enregistre, souvent sensible au cœur de Vigny comme celle de Mme de Montcalm, grande amie de Lamartine.

Avec sa manie de penser toujours qu'il ne résistera pas au mal dont il souffre, Vigny a attendu ses dernières secondes et, comme jadis à Pau, il a été tout surpris d'apercevoir encore le jour. A son ami, le comte Edouard de Lagrange qui lui demandait de ses nouvelles, il a fait part de ses angoisses passées : « Je n'en suis pas moins comme tout le monde condamné à mort, mais je ne comptais pas sur un sursis cette fois. »

La même inquiétude lui avait inspiré la même image et la même expression sept ans auparavant.

Enfin, après avoir terrorisé les valides, le choléra est parti, faisant treize mille victimes dans Paris seulement. Cette période douloureuse n'a pas sévi trop âprement chez les éditeurs et MM. Charles Gosselin et Eugène Renduel se sont chargés de faire paraître *Stello*.

La couverture porte plusieurs titres :

*Les consultations du Docteur Noir.*

STELLO

ou

*Les diables bleus (Blue Devils)*

*par le Comte Alfred de Vigny*

*Première consultation.*

A gauche de la page de titre, une gravure assez laide : une femme étendue, et, un peu éloignés d'elle, deux hommes qui parlent gravement. Sur son journal, pour marquer l'apparition du livre, Vigny écrit :

*Le docteur Noir seul parut en moi, Stello se cacha.*

*... Le docteur Noir c'est la vie.*

Sa vie, sans certaines distractions dont il ne parle pas et qui, tout de même, lui plaisent.



Dans les coulisses, dans les cafés que fréquentent, après le théâtre, les comédiens que viennent retrouver des écrivains et des critiques, tout le monde parle de la liaison d'Alfred et de Marie. Il est à croire que la nouvelle de leur union fut répandue bien avant l'heure choisie par le destin capricieux qui règle les jeux des amants. Qu'importe ! Que la chose eût lieu, on n'en peut douter et, sans doute, est-ce insensiblement que le poète passa du domaine irréel à celui des voluptés précises. Lui-même, comme s'il s'était agi d'un rêve heureux, n'aurait pas su dire, avec certitude, quel jour avait marqué d'un trait sensuel plus qu'un autre jour la courbe de leur plaisir, car on ne peut ajouter foi à cette légende, où l'on reconnaît bien la manière des « bons amis », et qui affirme qu'à force d'attendre le bon vouloir de Vigny, Mme Dorval, ne résistant plus à son impatience, demanda :

---

— N'est-il pas temps que les parents de M. le Comte viennent demander ma main?

C'est une réplique qui porte, c'est un effet de théâtre, c'est une anecdote pour le Boulevard, ce n'est pas une phrase parlée.

Outre qu'une telle invitation, aussi dépourvue de parure, doit avoir pour résultat de refroidir plutôt que d'attendrir celui à qui on l'adresse, Marie Dorval connaissait trop bien, en ayant souffert même avant l'épreuve des sens, la sensibilité malade de Vigny pour s'être abandonnée à une facétie qui n'est qu'une faute de goût.

Non, très simplement, très discrètement ils s'aimèrent comme tous les amants, avec peut-être un peu plus de paroles et d'hésitations qu'il n'est d'usage, un peu trop de littérature. Et s'il faut absolument situer l'heure de cette première fête, on peut, sans craindre de s'égarer, choisir parmi les jours de la fin de l'année 1832 ou du commencement de l'année 1833. S'il faut enfin décrire le temple qui protégea, dans son silence, leurs premiers divertissements, on doit monter quatre étages, entrer dans un petit appartement, sur la pointe des pieds, pour ne

pas réveiller deux petites filles qui dorment dans une chambre au bout du couloir. Il faut entrer dans la chambre de M. Merle, où l'acajou brille le long de tout un mobilier neuf. Il faut poser sa cape et son chapeau sur un fauteuil, neuf aussi, recouvert d'un beau velours violet, audacieux, bordé de clous d'or. On peut laisser ses gants sur la cheminée, où trône, dans un globe, une pendule que soutient un docile éléphant de bronze, entre deux bougeoirs de cuivre d'où jaillissent des bougies roses. Si l'on veut s'asseoir, comme la pièce n'est pas très grande, il faut s'asseoir sur le lit, que recouvre une courtepointe de tapisserie grossière, rude au toucher et qui dégage un fort parfum d'iris et de lavande.

La pendule sonne. Vigny croit entendre un pas qui monte l'escalier. Si c'était M. Merle ! Marie le rassure.

Il n'est pas là souvent, ce maître de maison ; il est discret et, s'il rentre, on lui dira qu'on répète un rôle et il le croira ou il fera semblant de le croire, ce qui est encore plus gentil.

Quatre vers, dans un long poème, témoignent de cet invraisemblable état de choses et où il



semble que seul l'amant-poète fasse preuve de candeur :

*Si, par mon imprudence,  
Quelqu'un en défiance  
Entendait mon silence,  
Il dirait : que fait-il?...  
Ils sont là qui m'écoutent,  
Qui soupçonnent, qui doutent.*

Assurément M. Merle ne doutait pas. Comme il avait beaucoup d'estime pour Vigny, il préférerait encore que ce fût lui qui rendît visite à sa femme plutôt que ce petit Fontaney, mal élevé et indiscret, qui lui faisait la cour et racontait à qui voulait la moindre de ses aventures.

\*  
\* \*

Il est assez amusant de penser que tandis que cette passion se dessinait aussi terriblement chez Alfred, Victor Hugo, qui faisait répéter *Lucrèce Borgia*, s'éprenait non moins ardemment de Juliette Drouet. Poètes, actrices. C'est une tradition ancienne et qui, sans doute, n'est pas prête à tomber.

Mais, loin de rapprocher les deux amis de jadis, leurs passions simultanées ne faisaient que les éloigner l'un de l'autre tant ils étaient secrets l'un envers l'autre. On ne doit pas oublier qu'ils étaient mariés tous deux et qu'ils avaient jadis, imprudemment, échangés sur la tête de leurs épouses des serments de fidélité. En tout cas, ils firent semblant d'ignorer ce qui bouleversait leurs destinées parallèles et ils cessèrent de se voir.

Alfred ne pouvait en souffrir. Il appartenait entièrement à sa liaison qui évoluait en pureté et en profondeur sentimentale.

Tête à tête avec Marie il échangeait avec elle des propos charmants où le théâtre, la vie et l'amour suivaient la fantaisie de son esprit. Bien qu'elle fût sa maîtresse il lui faisait encore la cour avec une délicatesse de gestes et de sentiments rarement exprimée. Pour Marie Dorval, habituée à la brutalité des hommes, ce fut un changement et comme tous les changements elle trouva cela merveilleux. Elle recevait avec ravissement ces caresses qui, disait-elle après lui, « répondent aux sens de l'âme ».

On ne sait pas trop ce que cela veut dire. La

---

seule chose certaine c'est qu'elle devenait d'un idéalisme outrancier jusqu'à se reprocher, après s'être donnée à son amant dans le lit conjugal, à la tête duquel se trouvait un Christ en ivoire, d'avoir goûté du plaisir devant une image sainte. Elle aurait plutôt dû songer à ses petites filles qui dormaient à quelques mètres d'elle, à son mari, ponctuel dans son retard, et dont elle partageait le sommeil.

Elle exagérait. Dans ces transports où les accents les plus charnels baignent dans une atmosphère spirituelle, Alfred est sincère et Marie ne l'est pas. C'est une comédienne qui s'amuse à jouer à la pureté et qui fait semblant de préférer des idées à des sensations. Ce qui l'excite, pour un temps, c'est de voir cet homme remarquable, à genoux devant elle comme devant une Madone; elle se complait à voir sourdre les sentiments qu'elle inspire et essaye de se mettre au diapason. C'est une excellente école pour une artiste. Dans un instant de lucidité, Vigny s'apercevra de son manège, il écrira : « Comme elle essaye sa voix en parlant haut, elle essaye son âme en passant par tous les tons et tous les sentiments. »

Mais il est fasciné et il s'en veut de penser quoi que ce soit qui ne puisse servir son amour ou le louer. Complètement aveugle, enchaîné à son sort, il ne peut plus écrire une ligne qui ne lui soit destinée et, pour pouvoir lui adresser des éloges nouveaux, car il y a longtemps (six mois déjà!) qu'il s'est livré à cet exercice, il donne dans la *Revue des Deux Mondes* un compte-rendu d'une pièce très faible dont trois auteurs portent la responsabilité : il s'agit de *Jeanne Vaubernier* de Rougemont, Lafitte et Lagrange. Le directeur de la Revue, M. Buloz, doit sourire de l'empressement de Vigny à faire de la critique dramatique. Il sourit, mais comme il a de l'amitié pour Alfred, il souffre de découvrir, sous la flagornerie des mots, le pitoyable désir de plaire du poète :

..... *Mme Dorval y est de l'originalité la plus imprévue.*

..... *La meilleure actrice dans la meilleure comédie n'a jamais fait mieux...*

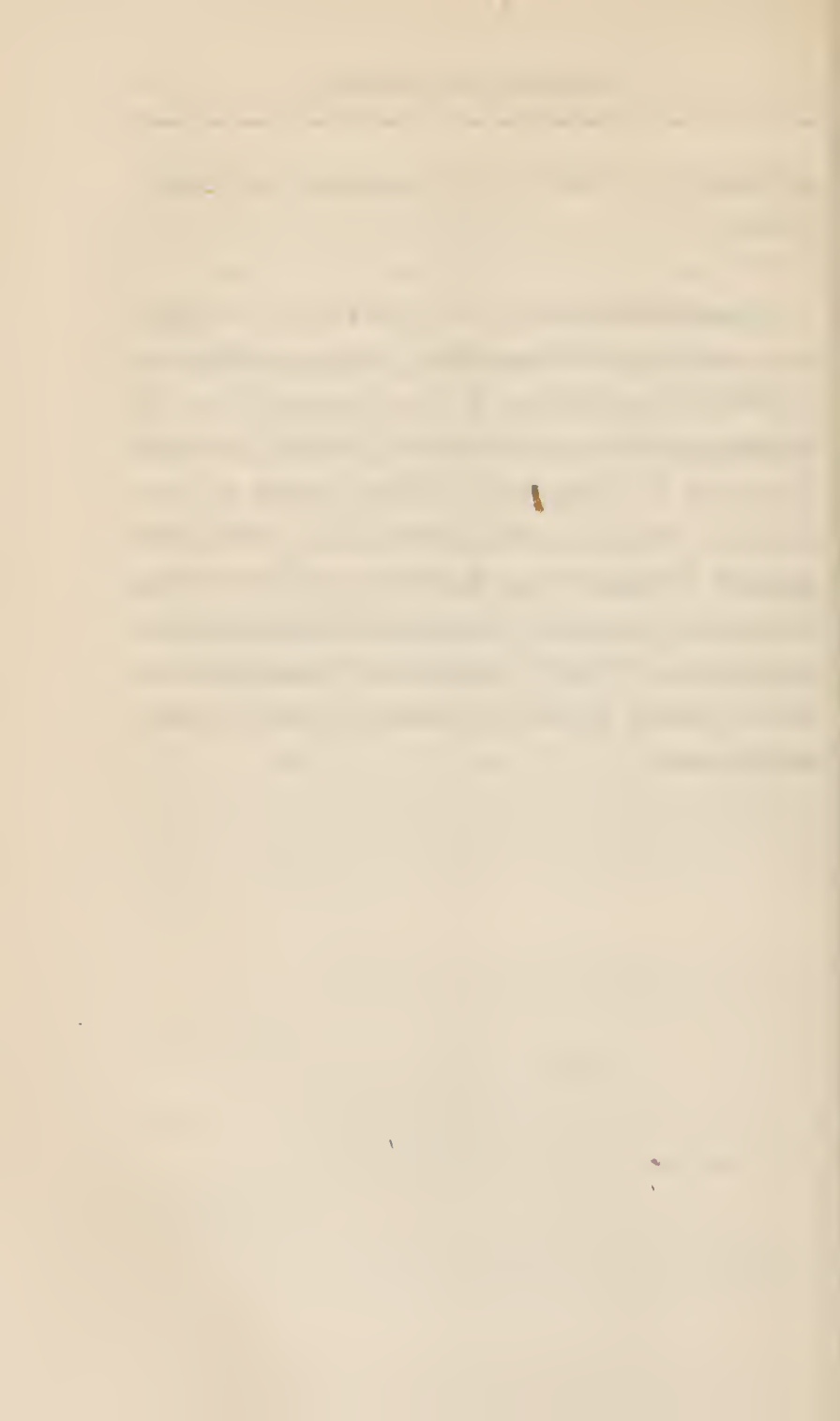
..... *Quel triomphe de tous les soirs Mme Dorval remporte...*

..... *Il faut aussi remarquer en elle le don si*

---

*précieux à la scène de conserver une inspiration...*

Les actrices ont toujours aimé qu'on soignât leur publicité. Pour Mme Dorval, Alfred a soufflé dans toutes les trompcttes que la Renommée de son époque lui offrait. A cause d'elle, il s'est humilié, il s'est rendu un peu ridicule. On sait que les femmes ne pardonnent guère à l'homme qui les aime, même lorsque c'est pour les servir, de s'abaisser exagérément devant elles. Vigny, après tant d'autres, avant tant d'autres, devait en faire bientôt la banale expérience.



## XVII

Seule sa mère a compris la crise que son fils traverse. Elle n'a pas sur cette passion qui bouleverse son existence des données étendues, mais elle devine : le visage d'Alfred lui communique, mieux que des paroles, les changements de son cœur, il serait superflu de le questionner.

Elle ne saurait d'ailleurs le juger sévèrement. Depuis qu'il est marié, son fils n'a connu près de sa femme, toujours malade, que des jours inquiets, une vie d'infirmier. Mme de Vigny ne désarme pas ; malgré toute l'affection dont elle a entouré sa bru, elle demeure la belle-mère ambitieuse de jadis qui souhaitait à son fils une union prospère. Malgré elle, sans l'exprimer jamais et en ne lui marquant que le plus tendre attachement maternel, elle en veut secrètement à Lydia de n'avoir été pour son fils, ni matériellement, ni moralement, l'utile compagne qu'elle espérait. Il n'y a plus rien à faire, elle le sait.



Mais elle songe toujours à l'avenir cette femme qui vient d'atteindre, avec un bel équilibre, sa soixante-seizième année, sans que rien, ni la Révolution, ni les guerres, ni les épidémies n'aient diminué, jusqu'à ce jour, l'assurance raisonnable de sa vie. Elle est tendue vers cet inconnu qui, plus tard, alors qu'elle ne sera peut-être plus de ce monde, composera l'atmosphère où Alfred devra vivre, agir seul aux côtés d'une infirme, privé enfin à jamais de ses conseils, de sa tendresse. Elle voudrait prolonger ses forces au delà du possible, non dans une vaine ambition de vivre, mais parce qu'il lui semble qu'elle n'a pas encore assez fait pour son fils.

De son côté, Vigny n'a pas cessé d'éprouver à l'égard de sa mère les sentiments les plus touchants et les plus simplement filiaux.

Lorsqu'il a commencé à être célèbre, il s'est plu à voir apparaître sur le visage maternel la première impression de bonheur qu'elle eût jamais ressentie. Lui non plus n'a pas assez fait pour elle et puisqu'elle a eu confiance, qu'elle n'a jamais cessé de protéger le cours progressif de sa vie, il voudrait qu'elle en devînt justement fière. Car, que ce fût pour supprimer un poème,

---

comme *Hélène*, dans la seconde édition de ses poésies, ou pour l'empêcher d'épouser Delphine, dans les grands et dans les petits détails, Mme de Vigny n'a cessé d'exercer son influence. Bientôt octogénaire, toujours sûre d'elle-même, elle ne veut pas abandonner la direction de son enfant.

Tout paraît s'accorder avec ses espoirs. Une nouvelle saison s'annonce, la plus clémente qui soit. Un fragile printemps est proche mais, devant l'apparence du fallacieux soleil de mars, surgissent soudain la maladie et la vieillesse qu'elle refusait d'admettre. D'un seul coup s'effondrent les projets tendres, la chimérique et gentille vision.

En rentrant chez lui à l'heure du dîner, Alfred, comme chaque soir, se dispose à aller saluer sa mère et l'embrasser. Il frappe à son seuil. Pas de réponse. Il insiste, nouveau silence. Cette fois, inquiet, il ouvre doucement la porte, passe la tête et n'aperçoit personne dans la pièce qu'éclaire pauvrement une lampe dont l'abat-jour est baissé. D'instinct, bien qu'il ne voie rien d'anormal dans l'ordre de la pièce, il prévoit, comme si le silence le lui révélait, la gravité de

l'instant. En effet, au pied du lit, il semble qu'il entend un infime gémissement, un petit souffle régulier. Sa mère est là, étendue sur le tapis et, en se penchant, il voit bien qu'elle vit puisqu'elle respire, mais il demeure bouleversé devant le visage contracté, tourné à gauche, devant les yeux dilatés, dirigés à gauche aussi. Alfred prend sa mère dans ses bras, la couche sur le lit et trouve son corps raidi, crispé. Elle est comme insensible, ne réagissant pas, n'entendant pas. N'étaient les gros soupirs qui s'exhalent maintenant de sa bouche, il la croirait morte.

Un jeune médecin, M. Magistel, qui a déjà soigné Mme de Vigny, est appelé. Il décide de faire immédiatement une saignée et, sous les yeux d'Alfred qui tient, de ses mains tremblantes, la cuvette où se répand le sombre sang maternel, celui-ci pratique son traitement brutal. Le résultat ne se fait pas trop attendre, Mme de Vigny semble reprendre connaissance. Elle adresse à son fils quelques mots qui demeurent inintelligibles. Elle vit mais elle est paralysée.

Lydia pleure, pousse des cris, cependant que Mlle Cécilia, qui sert de dame de compagnie à

Mme de Vigny l'imite moins bruyamment. Alfred pris entre sa mère sans forces et sa femme nerveuse et effrayée, se trouve dans un état qui inspire de la peine au jeune médecin. En vain celui-ci essaye-t-il de le rassurer, Vigny ne répond pas, son regard fixe témoigne de son chagrin. Le médecin insiste, affirme que sa mère peut vivre ainsi, qu'il faut seulement la ménager. A peine est-il sorti qu'Alfred fait appeler un autre médecin plus âgé, M. Salmade, qui ne peut que reconnaître l'efficacité des soins de son jeune confrère. Le mieux ne dure pas, une nouvelle attaque provoque de nouvelles saignées auxquelles Alfred assiste encore. De nouveau, une amélioration se produit et, vers la fin de la journée, la malade reconnaît son fils.

Sans doute voit-elle sur son visage toute l'angoisse désespérée qui lui serre la gorge et accélère les pulsations de ses tempes. Elle essaye de se faire comprendre, de le consoler, elle tente même de sourire et, à cause du mal qui la paralyse, cela produit une grimace désolée.

Enfin il comprend l'intention de sa mère, elle lui dit qu'elle est charmée de le voir près d'elle, qu'il lui fait plus de bien que les médecins.

La femme du dix-huitième siècle reparaît à travers sa souffrance, elle réagit, ce n'est pas encore cette fois qu'elle se laissera faire. Elle ne veut pas mourir. Une consultation des deux médecins, auxquels s'adjoint un troisième, déclare Mme de Vigny sauvée. Le cerveau est dégagé. Comme elle reprend des forces, que ses idées sont plus nettes, elle indique doucement à son fils ses volontés.

Les jours passent. La fin de cet abominable mois laisse voir quelques progrès dans l'état de la patiente. Le 27, jour de sa naissance, Alfred regarde sa mère dans son lit, il murmure : « Il y a trente-six ans elle y était pour me donner le jour. Qui sait si elle n'y est pas pour y quitter sa vie ! »

Comme il essaye de prendre un peu de repos mais qu'il ne parvient pas à s'endormir, Vigny écoute dans le silence nocturne les bruits qui viennent de la chambre de la malade. Si elle mourait soudain sans qu'il le sût ! Alors il se lève, va vers la porte, tend l'oreille, essaye de reconnaître la respiration. Un instant il croit l'entendre, mais c'est la sienne qui l'a trompé,

il retient son souffle. Aucun bruit. Il a peur. Il voudrait entrer dans la chambre mais, si elle dort, il va la réveiller, lui causer une émotion inutile et les médecins ont recommandé qu'elle n'en eût aucune. Il attend encore quelques instants puis regagne sa chambre, se couche, éteint sa lumière. Il ne dort pas, il ne peut dormir, il croit entendre un bruit, il se lève, entr'ouvre sa porte et reconnaît que c'est Lydia qui doit s'agiter dans son lit, en proie à quelque cauchemar. Il s'assied à sa table, essaye de lire. L'idée de la mort de sa mère l'obsède, il songe à son abandon, il se voit isolé. L'image de Marie s'impose à lui tout à coup. Que fait-elle? Connaît-elle son invincible chagrin? Songe-t-elle à lui seulement? Et le voici imaginant la trahison de celle qu'il aime. Il n'abandonne ces ombres que lorsqu'il est repris par l'inquiétude, il sort encore de sa chambre, va de nouveau jusqu'à la porte de sa mère, écoute. Même silence. Il croit qu'il va devenir fou. Le reste de la nuit se passe dans le couloir où il erre d'un scuil à l'autre, en proie aux mêmes obsédantes pensées. Il souffre.

Enfin, un rais de jour, qui semble couler comme un liquide lent de la fenêtre sur le par-

quet, parvient au pied de son lit. L'aube dissipe les fantômes. Tous les êtres nerveux ont toujours trouvé dans la pâleur du jour naissant un apaisement à leur mal. Alfred s'est encore une fois machinalement étendu et d'un seul coup, comme assommé, il est tombé dans le sommeil.



## XVIII

Une anecdote que lui a racontée la princesse de Béthune a fourni à Vigny un sujet de pièce et il en a fait un acte, un proverbe, qu'il destine naturellement à Marie Dorval, et qui ne peut trouver mieux pour sa création que d'être joué dans une représentation au bénéfice de la comédienne à l'Opéra.

*Quitte pour la peur* s'inscrit donc au programme de la matinée qui réunit, le 30 mai 1833, Mlle Duchesnois dans un acte de *Phèdre* et Mme Dorval et Bocage dans le proverbe de Vigny.

La pièce va aux nues, est un triomphe pour l'auteur et pour l'interprète. Dans les couloirs quelques mauvaises langues affirment que cette représentation n'a pas d'autre but que de prouver que Mme Dorval est capable de jouer des œuvres dans le ton de celles qu'on représente à la Comédie-Française. On parlait de

son engagement et certains s'y opposaient, affirmant que son talent ne cadrerait pas avec le ton du théâtre. La preuve était faite. Marie Dorval pouvait être engagée sans crainte de faire scandale.

Alfred de Musset crie son enthousiasme au cours de la représentation. Sainte-Beuve se contente de l'éprouver et en fait part dans une lettre à l'auteur. Comme il tient à montrer qu'il est au courant de tout et qu'il veut être aimable, il n'oublie pas de joindre une phrase pour l'artiste :

*Veillez complimenter de ma part la duchesse si belle sous sa poudre et si naturellement à l'aise dans ce rôle gracieux.*

Consécration officielle de ce nouveau succès, Vigny reçoit la croix de la Légion d'honneur. En accueillant cette décoration à laquelle il ne pensait plus, il s'écrie — car il faut toujours qu'une formule cristallise chaque événement important de sa vie : « C'est une dette de la Restauration que la Révolution acquitte ! »



Vigny n'a jamais autant aimé Marie. Jamais il n'a autant souffert. D'agréable celle-ci est devenue odieuse. Pour lui, il ne fait que commencer cet apprentissage, il va vivre des heures dignes des personnages romanesques décrits par les écrivains de son époque.

*La femme, enfant malade et douze fois impur,*  
(bien que ce vers n'ait pas été écrit pour Marie)  
va lui en faire voir de toutes les couleurs.

Pour en être persuadé, il suffit de lire les lettres qu'il lui écrit et où à chaque ligne se trouvent ces mots :

*Tu m'inquiètes, tu m'affliges*

et l'on peut se rendre compte à quel point elle est injuste à son égard puisqu'il est obligé de lui répondre :

*Quelle cruauté que de m'accuser de ne pas t'avoir servie dans ton théâtre.*

Au lieu de ces plaintes, il aurait dû se contenter de lui envoyer quelques numéros de la *Revue des Deux Mondes*.

Ce n'était pas d'éloges littéraires que Marie Dorval avait besoin, ce qui lui aurait davantage convenu, c'était un bon engagement. Car un fait est exact, indiscutable, elle ne joue à Paris que des rôles insignifiants. Et alors, soit pour piquer la jalousie de son amant, soit pour stimuler son activité afin qu'il s'emploie à lui faire interpréter des rôles dignes d'elle, soit parce qu'elle en a vraiment le goût, elle décide de partir en tournée, en province, où elle sait bien qu'il ne pourra la suivre.

Alfred ne veut pas croire à cette nouvelle. Il ne peut supporter l'idée de ne plus la voir, il se lamente, il la supplie de ne pas l'abandonner.

Elle répond — et la réponse est adroite sinon sincère :

— C'est de votre faute si je suis obligée à trente-cinq ans, après tant de succès, de recommencer à courir la province. Si vous aviez usé de vos relations, de votre influence auprès de votre ami Taylor, pour me faire entrer à la Comédie-Française, je ne serais pas contrainte de vous quitter.

C'est un bon argument et les gémissements

d'Alfred ne peuvent l'émouvoir. Elle part, en promettant vaguement de lui écrire.



Les tournées ne sont pas un divertissement pour les artistes. Marie avait raison de se plaindre qu'on ne la fit pas jouer de beaux rôles à Paris, elle avait tort d'en rendre Vigny responsable.

En arrivant à Rouen, première étape de son itinéraire, et où elle doit donner plusieurs représentations, elle joue *Antony*, puis *Clotilde*, puis *la Tour de Nesles*.

Grand succès comme on pense avec de tels ouvrages. Le théâtre des Arts ne désemplit pas, on la supplie de rester. De fait l'accueil du public la tente. Peut-être aussi un jeune comédien, un M. Gustave qui, dans ces trois drames, a l'occasion de la tenir souvent dans ses bras.

Après une représentation de *la Tour de Nesles*, où Gustave a été un *Buridan* sauvage et charmant, Marie le reçoit dans sa loge et, comme lors de la visite de la Malibran, elle se met à pleurer en s'appuyant sur l'épaule de

son beau camarade. Celui-ci n'hésite pas à profiter de l'occasion. Qui sait, pense-t-il, quand une actrice de Paris reviendra donner des représentations au Théâtre des Arts ?

Sans l'appeler « cher ange », sans la comparer à aucune Madone, sans invoquer un peintre primitif, M. Gustave se met à embrasser avidement Marie qui se laisse faire, un peu étonnée de ce changement de manières. Encouragé, M. Gustave, qui ne l'a pas vue jouer dans *Quitte pour la peur* un rôle de duchesse, profite de son avantage et devient son amant sans lui avoir adressé un mot.

Ce mâle taciturne et violent plaît à la comédienne. Elle oppose son désir brusque et sain aux complications sentimentales qui ont encombré chacune de ses rencontres avec Vigny. Auprès de cet être simple, elle revient à sa nature et, dans l'hôtel du Midi où elle a trouvé une chambre, elle ne songe pas à regarder si l'alcôve recèle dans son ombre une image du Christ, elle ne s'occupe pas du mobilier ni de la fraîcheur des draps, elle s'abandonne aux rudes carresses et elle aurait, sans doute, éclaté de rire si, à cet instant, on lui avait rappelé ces

jours déjà lointains où elle invoquait, sans y croire réellement, les « sens de l'âme ».

M. Gustave n'était pas un mauvais comédien. Marie décida de le faire engager à Paris. On doit lui rendre cette justice que, cherchant à qui adresser son protégé, elle ne songea pas à Vigny mais à Dumas de qui elle avait éprouvé le dévouement.

Quand l'auteur d'*Antony* recevra la visite de M. Gustave avec une lettre de recommandation de Mme Dorval, il n'aura aucun doute que ce jeune homme l'a aidée à trahir Vigny. Il en sourira, car l'infortune amoureuse est trop aimable à rencontrer chez les autres pour ne pas s'en réjouir même s'il s'agit d'un ami intime. Peut-être aussi Dumas songea-t-il que Vigny, avec son exclusif amour pour Marie, l'avait privé, depuis longtemps, d'une bien plaisante camarade.

De toutes manières il s'employa et M. Gustave fut engagé à la Porte-Saint-Martin où il changea de nom, devint M. Mélingue et acquit la célébrité.





Marie, pour se venger de Vigny qu'elle a trompé, fait ce que font toutes les femmes qui veulent exciter la jalousie de leur amant : elle ne lui écrit pas ou presque pendant les huit mois que dure sa tournée.

Désespéré, celui-ci ne sait que devenir, il voit sa gloire grandir sans en éprouver aucun agrément ; il passe ses journées au chevet de sa mère, auprès de sa femme. Pour les distraire il leur montre des *keepsake*, des almanachs qui reproduisent des poèmes de lui. Comme si cela seul accusait l'indéniable célébrité de son mari, Lydia se sent fière rien qu'à feuilleter ces petits carnets d'images poétiques à l'usage des jeunes filles. Il en est un plus joli que les autres, c'est l'*Almanach des Dames* de l'année. Il contient deux poèmes d'Alfred, *la Neige* et *la Beauté idéale*. On y trouve aussi un *Hymne à la Vierge* de Mme Desbordes-Valmore que Vigny, assis sur un coussin, aux pieds de sa mère, lit à haute voix, mettant ainsi le dernier détail à un touchant tableau de famille. D'ailleurs en parcou-

rant le petit album, il s'amuse à rencontrer, intercalés entre des morceaux de vers ou de prose, les portraits de Sophie Gay, de Marcelline et de Mme de Staël. A côté de ces visages connus prennent place des reproductions de tableaux du Corrège et d'autres peintres moins illustres. C'est un mélange comique.

Sous cet aspect tranquille s'ordonne son existence au foyer maternel et conjugal, installé rue des Écuries-d'Artois. Pas d'imprévu, un peu de travail : l'idée d'une pièce nouvelle qu'il veut tirer d'un épisode de *Stello*. S'il sort, c'est seulement pour s'occuper de Marie, essayer malgré son absence, malgré son silence ou plutôt à cause de l'absence, à cause du silence, d'obtenir son engagement à la Comédie-Française. Mme Dorval a réussi à fouetter son amour-propre, et Alfred indolent, si orgueilleux d'habitude, ne cesse de faire des visites, de harceler ses amis pour le but à atteindre. Rien ne l'intéresse que cela. Il ne prête qu'une oreille méprisante aux bruits qui lui parviennent concernant le ménage de ses amis Hugo, la liaison de Victor avec Juliette, celle d'Adèle avec Sainte-Beuve. Personne ne sera plus

étonné que lui lorsqu'il recevra la visite de ce dernier à qui l'on avait assuré qu'Alfred voulait prévenir Victor de son infortune. Ses propres tourments lui suffisent, si Vigny devait commencer à s'occuper de ceux des autres où cela le mènerait-il?

## XIX

Les démarches ont abouti. Dès les premiers jours de 1834, Marie Dorval est engagée au Théâtre-Français et, à l'annonce de cette nouvelle, elle consent à écrire à Alfred et à rentrer à Paris.

Hugo et Dumas se donneront l'avantage d'avoir obtenu l'engagement. Vigny n'en parlera pas, mais il est à penser que, mieux que ses amis, intéressés d'ailleurs à l'entrée de Dorval à la Comédie-Française, il a trouvé pour vaincre les résistances des accents que seule sa passion pouvait lui inspirer.

Marie revenue, tous les tourments éprouvés par Alfred en sont avivés. Il sait bien qu'elle l'a trompé, qu'elle lui échappe. Il se leurre, croit qu'elle a failli à une passagère tentation des sens mais que son cœur n'a rien cédé. Il perd de plus en plus le contrôle de sa vie. Près d'elle, il n'est plus le même, c'est vraiment un

autre être, un triste esclave. Comme il croit encore en elle, il pense qu'il va la ressaisir, l'enchaîner à jamais, en écrivant un grand rôle qu'elle interprétera.

Dès le mois de juin, il s'attaque à la pièce dont il a déjà rêvé. Quelques jours et *Chatterton* est terminé. Marie sera sublime dans *Kitty Bell*, il convient de faire recevoir l'œuvre, au plus tôt, par le Comité. Là, premier échec. Malgré les efforts de Jousslin de la Salle qui veut faire intervenir M. Thiers, alors ministre, on ne fait aucun progrès. M. Thiers tient par-dessus tout à ne pas se mêler d'affaire de théâtre. Mais le bruit de ce refus cause quelque scandale dans Paris d'où il résulte qu'intrigués par ce conflit de faveurs et d'hostilités, le duc et la duchesse d'Orléans demandent à connaître l'ouvrage. Ils paraissent enchantés de cette lecture et cela décide Jousslin de la Salle à faire jouer la pièce malgré tout.

Tout ce qui a précédé la réception de *Chatterton* n'est rien. Lorsqu'on sait qu'officiellement Vigny a désigné Mme Dorval pour interpréter le principal rôle féminin, c'est un déchaînement de haine et de jalousie auquel on se demande

comment Alfred peut résister. L'explication s'impose. Il aime Marie plus que jamais et il ne compte que sur ce rôle pour assurer ce qu'il croit pouvoir être encore son bonheur.

Au théâtre, Marie est traitée avec le plus complet mépris. Elle a débuté le 21 avril dans une pièce de Mazères et Empis, *Une liaison*, et y a paru intéressante. En reprenant certains rôles de Mlle Mars, comme doña Sol d'*Hernani*, elle a connu un meilleur accueil. Mais lorsqu'il est avéré qu'on va l'imposer dans un rôle aussi important, et qui, par surcroît, est convoité par Mlle Mars, personne ne lui adresse plus la parole à la Comédie-Française.

Au dehors les intrigues se nouent. Vigny subit des assauts. Chose invraisemblable, sans doute unique dans l'histoire du théâtre, après avoir reçu sans faiblesse l'attaque du ministre des Beaux-Arts, l'auteur de *Chatterton* voit le roi lui-même intervenir dans le débat et lui conseiller de faire jouer sa pièce par Mlle Mars.

Vigny ne peut céder, on sait pourquoi il ne cédera pas. D'ailleurs il ne risque rien qu'une cabale et cette idée d'un combat à livrer ne fait que le rendre plus énergique.

C'est dans ces étonnantes dispositions que les répétitions commencent. La nervosité des uns et des autres est à son paroxysme. La moindre observation a des effets qu'on ne peut soupçonner. Vigny paraît calme. Il feint de ne pas s'apercevoir comment les comédiens donnent la réplique à Marie et celle-ci, tout à fait apaisée par la vue du trouble qu'elle a jeté, demeure imperturbable, exacte, aimable. Enfin elle ne répand même plus d'inutiles larmes.

Alfred s'est occupé lui-même de la mise en scène de sa pièce et lorsque, pour la première fois, les acteurs aperçoivent le grand escalier tournant qui débouche au milieu de la scène, ceux-ci, épouvantés par l'ineffable audace de cette innovation, demandent à quoi ce « meuble » va pouvoir servir.

On affirme que Marie, au lieu de garder le silence qu'elle s'était prudemment imposé, répondit :

— C'est pour ma dégringolade.

Cette phrase n'était pas dans le ton de la Maison et suscita des railleries. On résolut de se réjouir bien davantage, en regardant comment



la comédienne allait effectuer sa « dégringolade ». Mais, quand le moment fut venu, l'auteur arrêta simplement la répétition et dit :

— Inutile, j'indiquerai moi-même ce jeu de scène à Mme Dorval.



Le 12 février 1835, la première représentation a lieu. Dans la salle, agitation invraisemblable. Tout ce qui compte à Paris est là, car on prévoit bien qu'il va se passer quelque chose et il ne s'agit pas seulement d'un combat littéraire : ce public est venu pour relever le défi lancé par l'auteur qui a imposé une comédienne et refusé le concours d'une grande artiste à qui les partisans ne manquent pas.

Heureusement, pour tout le monde, la pièce connaît un immense succès. Dorval y est simplement magnifique. Elle porte avec une grâce charmante une longue robe verte, un petit chapeau d'où tombent deux larges rubans noirs. Un autre ruban noir cerne son cou et le fait paraître plus mince, plus pâle. Jamais on ne l'a vue aussi belle, aussi émouvante, aussi

humaine. Elle pleure de vraies larmes (les spectateurs ne sont pas obligés de savoir combien cela lui est facile) et elle communique son émotion à toute la salle qui, d'hostile, est devenue enthousiaste. Enfin lorsqu'elle accomplit la fameuse « dégringolade », elle glisse si terriblement, si désespérément à demi-morte sur la rampe de l'escalier, ne tombant qu'à la dernière marche, que les spectateurs se lèvent et, dans la confusion générale, les applaudissements, les pleurs, se perdent les dernières répliques.

Le rideau se lève plusieurs fois. On acclame les comédiens. Pourtant, sur la scène, personne ne donne la main à Dorval pour venir saluer, ni Joanny, ni Geoffroy qui partagent son triomphe. Alors, très simplement, elle fait signe aux deux enfants demeurés dans un coin du décor, les attire chacun par une main au bord de la rampe et vient s'incliner avec eux devant la loge royale. Un bouquet tombe à ses pieds. L'enthousiasme ne cesse point.

Dans les coulisses, Vigny très pâle ne peut dire un mot. Il a pensé s'évanouir plusieurs fois et lorsqu'il aperçoit Marie, le visage joyeux,

si fière de son succès et qu'elle lui saute au cou, il croit qu'il va mourir tout de bon.

Ces heureuses secondes ne durent pas, il va recommencer à souffrir. Cette femme fugitive ne peut tenir en place. Après deux mois de séjour à Paris, il faut qu'elle reparte en tournée à Douai, à Lyon, où elle rencontrera Mme Desbordes-Valmore qui fera des vers pour elle, ailleurs encore. Il n'y a rien à espérer d'une pareille nature. C'est une insatisfaite. Elle quittera bientôt cette Comédie-Française où, pour y entrer, elle donna tant de mal à celui qui avait la faiblesse de croire en elle si éperdûment.



Alors qu'on le pensait si exclusivement épris, Vigny fit un jour la surprise à son ami le peintre Jean Gigoux d'une visite matinale. Il venait prévenir l'artiste qu'il conduirait, dans son atelier, l'après-midi, « un auge » et qu'il voulait absolument lui en voir faire un croquis.

Bien entendu, à l'heure prévue, Gigoux s'at-

tendait à voir entrer Marie Dorval qu'il croyait secrètement de passage à Paris, et s'expliquait ainsi la mystérieuse préparation.

Mais, au lieu de voir paraître une brune tragédienne, il vit entrer, précédant Alfred, une jeune femme blonde, qui paraissait à peine vingt-quatre ans, qui était Anglaise et portait le prénom de Tryphina. Elle en avait d'autres et, si l'on avait commis l'indiscrétion de les lui demander, elle aurait révélé qu'elle s'appelait également Anna, Constance et Augusta. Elle était mariée avec un ancien officier de l'armée britannique, Mr Holmes.

Sans marquer son étonnement, Gigoux, accédant au désir de son ami, se mit à l'œuvre. Son modèle était charmant. Mrs Holmes semblait pleine de grâce. Très mince, assez grande, on ne pouvait que la trouver belle. Originale aussi, comme toutes les Anglaises de cette époque qui débarquaient en France, elle étonnait par sa décision, son allure d'indépendance et une prodigieuse vitalité. Elle riait avec Alfred, lui parlait plaisamment de sa famille avec laquelle elle semblait être très liée, puis s'acharnait sur le peintre, lui disait de se presser, affirmant

qu'elle partait le lendemain matin, qu'il ne la reverrait jamais.

Gigoux fit le croquis demandé. Quand il fut terminé, Vigny partit, aussi mystérieux, en remerciant son ami et en lui disant sur le pas de la porte :

— N'est-ce pas, c'est un ange !

Gigoux ne revenait pas de son étonnement. Alfred avait-il déjà oublié Marie ?

\*  
\* \*

*Servitude et grandeur militaires* parut à la fin de l'année. On peut dire que celle-ci est une belle année littéraire pour Vigny.

*Chatterton* demeure le meilleur drame qu'aura produit le dix-neuvième siècle et *Servitude et grandeur militaires* contient d'étonnantes beautés. Il y a là une finesse du détail, une analyse précieuse, tout un côté vécu que l'on n'a pas encore rencontré. L'auteur a mêlé à ces épisodes beaucoup de souvenirs personnels, découvrant ainsi cette vérité éprouvée et banale qu'une œuvre n'atteint à la perfection que lorsqu'on lui a insufflé une part de soi-même.

Dans cette « oraison funèbre de la Restauration », il a développé les rancœurs de son séjour aux armées, voulant ainsi se débarrasser d'un mauvais souvenir, sans se rendre compte qu'il lui apportait, de la sorte, la seule chance de durer. On n'oubliera pas, en effet, des phrases aussi vives que celle-ci :

*Il se trouvait à la main un sabre d'esclave au lieu d'une épée de chevalier (1).*

Lorsqu'il enverra à l'un de ses anciens camarades, le capitaine de Lacoudrée, un exemplaire de *Servitude*, Vigny ne manquera pas d'insister sur le réalisme de son ouvrage, comme si cela devait être son principal mérite :

*Il n'y a pas un trait qui n'ait eu son modèle vivant.*

Enfin il paraît aveuglé sur le vrai caractère de son temps. Il n'aperçoit que ce qu'il ressent personnellement et suppose que la pureté de son imagination, la hauteur de sa pensée, son goût de la mesure, son mépris pour les expres-

(1) *Servitude et grandeur militaires.*

sions excessives, triompheront et s'opposeront à la tendance verbeuse et désordonnée de ceux qui écrivent en même temps que lui. Il croit, parce qu'il le recherche lui-même, que son temps est parti en croisade à la conquête du cœur humain et de la vérité. Comment peut-il ne pas apercevoir le mal que font, à côté de lui, ces feux d'artifice de mots, tirés à chaque instant à l'occasion de n'importe quel événement triste ou joyeux et qui ne sont là que pour éblouir un peuple, avide de musique brillante et fatigué de lutter avec la pensée.

Comment Vigny a-t-il pu écrire en 1835 :

— *J'aime le caractère contenu de notre époque. Dans cette froideur apparente, il y a de la pudeur et les sentiments vrais en ont besoin. Il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines (1).*

*Avec Chatterton, dit-il dans son journal, j'essaye d'y faire lire une page de philosophie.*

Croyait-il vraiment, au moment où il commençait d'écrire *Daphné*, que son siècle serait

(1) *Servitude et grandeur militaires.*



marqué par les philosophes? Pouvait-il ignorer que le cor d'*Hernani* avait, pour longtemps, assourdi les oreilles et que de faibles voix ne seraient pas entendues, qui prétendaient n'émettre que des idées?

## XX

Le triomphe de *Chatterton* n'avait pas assuré à la liaison d'Alfred l'équilibre et la paix qu'il espérait. Rien ne devait aider à rendre docile ou sincère Mme Dorval. Son tempérament l'emportait toujours. Un désaccord, qui ne pouvait que s'exaspérer, mettait aux prises et, dans une violence de plus en plus grave, l'excessive et cérébrale sensibilité du poète avec la sensualité emportée de la comédienne. Elle obéissait aux appels de sa nature, sans vouloir admettre un sacrifice à ses désirs, dès qu'ils se manifestaient, si infimes et si peu raisonnables qu'ils pussent être.

Les anecdotes, où leur mésentente prend un aspect ridicule, ne manquent pas. Personne, sauf peut-être Mme Sand, en ce qui concerne Marie Dorval, ne reçut leurs confidences mais le fait, que l'apparence de leur vie prêtât le flanc à certains de ces propos, suffit à prouver

que l'antagonisme de leurs natures n'échappait pas au moins perspicace des témoins qui se trouvaient en leur présence. Cependant, on ne saurait avoir foi dans tous les propos que la chronique inscrit à leur compte. Ce sont toujours des mots du Boulevard et qui doivent avoir été prononcés pour la première fois dans les salles de rédaction. De là à leur donner un caractère d'authenticité, il y a peu à faire.

Comment admettre cette prétendue réponse de Dorval à l'un de ses camarades qui lui aurait demandé quel amant était Vigny :

— C'est un poète. De temps en temps une petite *Élévation* !

Voilà une réplique qui sent la critique littéraire et la courante médisance confraternelle.

Le public faisait de l'esprit et Alfred se contentait de souffrir, indifférent à ce qu'on pouvait dire ou ne pas dire de lui. Il se laissait aller à des accès de jalousie, justifiés et attristants, que Dorval calmait lorsque tel était son bon plaisir par un sourire, une phrase tendre, un abandon, quitte à susciter après de nouveaux tourments. Ces douches écossaises, où l'amour et la haine se confondent, forment le

---

banal privilège de tous les amants, sous tous les climats, dans toutes les époques, et les chroniqueurs avertis, qui affirment que Vigny dut pardonner trois fois à Marie Dorval son infidélité, semblent, dans le chiffre qu'ils donnent, ne pas apercevoir qu'une telle précision est le dernier des détails à rapporter.

A-t-il pardonné trois fois ? Pourquoi trois fois ? On pense malgré soi à un enfant qui joue et dit : je compterai jusqu'à trois...

Quand on compte, c'est que la chose n'est plus grave. L'arithmétique n'a pas sa place dans la passion. Ce qui est absolu, c'est que Marie, depuis *Chatterton*, ne cessa de tromper Vigny et qu'elle le rendit terriblement malheureux sans que ses amis pussent apercevoir dans un tel maladif tourment la diversion qui pourrait le soustraire à cet attachement insensé.

Un voyage en Angleterre qu'il dut accomplir lui apporta sans doute un premier apaisement inespéré. Peut-être cherchait-il à renouer, outre-Manche, une aventure à peine esquissée et qui n'avait pas suffi à le faire rompre avec Marie. On ne sait. On connaît seulement qu'au printemps de 1836, il s'installa à West-Hill,

---

dans le comté de Surrey. Il vécut là, goûtant l'hospitalité anglaise, parmi la campagne la plus plaisante qu'un propriétaire aimable peut offrir à ses hôtes.

Dès qu'il est en Angleterre, Vigny est un autre être, il retrouve ce qu'il a de meilleur en lui — ce qu'il y a de meilleur chez tout être humain — la jeunesse.

Chaque jour, il va à Londres, dans les beaux théâtres, dans les merveilleux musées, il flâne dans les rues, retrouve ses héros, *Kitty Bell*, *John Bell*, il s'intéresse aux transformations sociales qu'a subies la ville, s'étonne de l'affluence des Juifs émigrés de Francfort et de leur étonnant pouvoir. Il assiste aux séances de la Chambre des Lords, admire la popularité et les talents parlementaires des « Tories », se divertit ensuite par une promenade dans les « Parks » où, dans une verdure sans égale, les routes de sable fin sont traversées par des troupeaux de biches et de daims « qui ne s'enfuient pas ».

Il ne peut demeurer toujours dans ce pays séduisant, il doit quitter la Tamise et ses rives, il doit rentrer à Paris, s'occuper des affaires

---

de sa mère, toujours malade depuis trois ans, et qu'il n'ose faire transporter au Maine-Giraud, cette petite propriété qu'elle possède dans les Charentes, à quelques kilomètres d'Angoulême. En attendant d'y vivre, quelque jour, loin de la ville où il ne connaît que des chagrins, il y envoie des malles de livres et cherche à affermer les terres.

Novembre arrive. Tandis qu'il s'est mis à un nouvel ouvrage qui doit s'appeler *Daphné* et qui est une sorte de suite à *Stello*, une deuxième consultation du docteur Noir, ses éditeurs mettent en vente la première livraison de ses œuvres complètes. On tire à dix-huit cents exemplaires, sur papier cavalier d'Annonay, et les premiers ouvrages parus de cette collection, *Cinq-Mars* et les *Poèmes*, font honneur à l'imprimerie Béthune et Plon dont ils sortent. Les œuvres complètes formeront huit volumes. Vigny y a apporté quelques corrections : suppression de poèmes, d'épigraphes et même de dédicaces car, pour répondre à de mauvais procédés de Hugo à son égard, il a effacé le nom de celui-ci en tête de *Moïse*.



Marie a repris sa course. De ville en ville, de rôle en rôle, de visage en visage, elle circule à la recherche d'on ne sait quel destin. La souffrance a atteint chez Vigny son stade le plus élevé, il ne peut aller plus loin dans la détresse, il souffre au point mort si l'on peut dire.

Chez lui, aucun soulagement. Sa vie... mais il convient de le laisser parler lui-même, tel qu'il le fait le 6 décembre 1837, lorsqu'il écrit dans son journal ces lignes déchirantes :

— *Ma vie est un drame perpétuel ; je marche sur une poudrière.*

*Placé entre ma mère qu'une soudaine apoplexie m'enlèvera à la suite de quelque accès de colère, et ma femme contre qui ma mère s'emporte sans cesse, craignant la mort de l'une et l'affliction de l'autre également, ne pouvant faire cesser cette position, faute d'une fortune assez grande, ayant devant moi l'égoïsme millionnaire de mon beau-père, dont les revenus*



---

*annuels sont de 40 000 livres sterling, c'est-à-dire un million, et qui prive de tout ses deux enfants du premier lit. Tout ce que me donnent mes travaux s'engloutit dans une maison que je rends plus heureuse et qui me rend malheureux (1).*

Pour la première fois peut-être de toute son existence, il livre l'expression de son malaise matériel et moral. La fierté, la pudeur l'ont jusqu'ici empêché de se plaindre. Mais seul, devant le cahier confidentiel, il se laisse aller à sa peine et la page enregistre le désespoir irrémédiable de tout son être. Devant ces mots on demeure stupide. Quelle détestable vérité saisit soudain cet homme et le dénude aussi cruellement ? L'imagination de ses lecteurs le placera toujours dans un domaine irréel et n'acceptera pas cette apparence d'un destin vulgaire, accessible à tous. Tant mieux, car c'est une néfaste littérature qui, en se l'appropriant pour en jouir, a souillé la grâce de certaines secrètes misères. Le mauvais

(1) *Journal inédit.*

goût s'est acharné sur ce thème et, pour jamais, l'a privé de sa pureté. Mais ici, dans cet aparté tragique, dans ce bref aperçu d'un gentilhomme et d'un poète, à la merci des exigences les plus mesquines, on est, d'un coup, délivré de toutes les sensibleries conventionnelles et ceux qui se complaisent à s'émouvoir devant ce qu'on est convenu d'appeler « le malheur » n'auront jamais eu, mieux qu'ici, l'occasion d'en savourer l'horrible goût.



L'annéc va s'achever. Comme s'il a l'intuition qu'il va la perdre, Alfred quitte de moins en moins sa mère. Chaque samedi, il fait apporter chez elle son déjeuner et échange en sa compagnie des propos de bonne humeur.

Une fois elle se met à dire des vers et, tout en cherchant un vieil air, elle les répète comme le refrain d'une chanson :

*Là vivait, c'est en Angleterre,  
Une mère dont le désir  
Était de laisser sur la terre  
Sa fille heureuse et puis mourir.*

— De qui est-ce donc ceci, maman, demande-t-il ?

— De Jean-Jacques. *Sa fille heureuse et puis mourir*, entends-tu ?

Et Alfred de sourire, puis il se lève pour aller pleurer dans la pièce voisine.

Un autre soir, il lit à haute voix l'*Histoire de Port-Royal* de Sainte-Beuve et la vieille dame y prend un grand plaisir. A tout ce qu'Alfred tente pour la distraire, elle se réjouit et le remercie.

A son tour elle veut prendre l'initiative d'une distraction. Elle profite d'un dîner qui les réunit à des parents de Lydia pour organiser leur prochaine soirée de Noël. Elle compose le menu de la petite fête. Il y a longtemps qu'Alfred l'a vue aussi bien et il saisit cette apparence heurcuse pour quitter pendant quelques heures sa maison.

Comme il a perdu l'habitude de sortir le soir, sa mère et sa femme lui demandent où il va. Il répond qu'il fait beau, qu'il veut prendre un peu d'air et qu'il aimerait acheter des petits cadeaux pour le jour de l'an.

Ce soir, Alfred se rend chez Marie. Presque

un an, depuis qu'il s'est trouvé en sa présence ! Elle lui a écrit qu'elle était à Paris et il lui a promis de passer une soirée auprès d'elle.

Marie vient d'avoir un grand chagrin. Sa fille Gabrielle qu'elle n'avait pas vue depuis trois ans et qui s'était enfuie pour suivre le petit Fontaney, autrefois amoureux de sa mère, vient de mourir tuberculeuse, quelques mois à peine après son mari. Alfred doit cette visite. En réalité il aime toujours, il est toujours jaloux.

Mme Dorval n'habite plus rue Saint-Lazare, dans cet appartement où Vigny s'est plaint d'avoir tant souffert. Elle vit dans une petite maison, au coin de la rue de Varenne et de la rue du Bae, où son mobilier d'acajou l'a suivie.

Lorsqu'il entre chez Marie, Alfred a l'impression que celle-ci est surprise de le voir arriver si tard et qu'elle ne l'attendait plus. Elle est déjà dévêtue, comme prête à se mettre au lit et elle s'est mis sur les épaules un grand châle noir pour recevoir plus correctement le tardif visiteur.

Marie n'est pas seule. Mme Sand est venue

---

lui tenir compagnie et elle sourit de la gêne que semble éprouver Alfred. Pour couper court aux difficultés de l'entretien qui commence, elle verse un peu de cognac dans un petit verre et le boit. Marie a les joues en feu, elle paraît congestionnée ; la chaleur est très élevée dans la pièce et l'odeur de quelques lis, en gerbe dans un broc de toilette, rend l'atmosphère difficilement respirable. George Sand prend la parole et ne la quitte plus. Elle se sent à l'aise alors qu'Alfred en veut à Marie de ne pas être seule et que celle-ci semble ne savoir que dire. Enfin, comme Vigny demeure en proie à des pensées lointaines et ne prend aucune part à la conversation, Mme Sand fait mine de s'en aller, prétextant qu'elle est peut-être indiscrete, qu'Alfred a sans doute mille choses à dire à son amie. Marie la retient. C'est au tour de Vigny de se lever, d'alléguer qu'on l'attend et qu'il reviendra un autre soir.

Dehors il soupire, il ne sait pourquoi mais il n'aime pas l'amitié de Dorval pour Mme Sand et puis il soupire encore car il se rend compte — il y a mis du temps — que Marie ne l'aime plus. Il longe le bord de la Seine, un froid aigu

le cingle, comme il traverse le pont, et il accélère le pas afin de rentrer plus vite chez lui.



Pour aller à sa chambre Alfred doit traverser un couloir qui passe devant la porte de sa mère et devant celle de sa femme.

Ainsi qu'il en a pris l'habitude, il marche sur la pointe des pieds pour n'éveiller personne car il sait combien le sommeil de sa mère est léger et combien antrefois, lorsqu'il allait retrouver Marie, sa mère guettait, mieux que sa femme qui feignait de l'ignorer, l'heure tardive de son retour.

Ce soir, pour la première fois, peut-être, il s'entend appeler. Il entre. Sa mère est couchée.

— Je ne sais ce que j'ai, dit-elle. J'ai trop chaud et trop froid, je souffre partout mais pas dans une partie du corps plus que dans une autre.

Alfred s'empresse, ajoute une couverture sur les pieds de sa mère. Elle le laisse faire mais refuse qu'il appelle. Il prend sa main et devant la faiblesse du poulx, inquiet, il réveille Lydia

et Mlle Cecilia, la demoiselle de compagnie.

— Je ne sais ce que j'ai, répète Mme de Vigny.

Alfred ordonne qu'on fasse du feu, puis se rend au seul parti raisonnable : il va chercher M. Magistel, ce jeune médecin en qui sa mère a mis sa confiance.

Lorsqu'elle le voit arriver, Mme de Vigny affirme qu'elle n'a rien et refuse les bains de pieds chauds et les sinapismes que le docteur a fait préparer. Cependant M. Magistel essaye d'entraîner Vigny hors de la chambre afin de le rassurer.

Il n'est plus temps. Le mal a pris un cours des plus brusques, Mme de Vigny appelle son fils, assise sur son lit et voulant à toute force éloigner le médecin. L'agonie commence. Alfred, s'approchant doucement, étreint sa mère dans son bras gauche, il serre sa main qui est froide mais qui répond encore à son appel puis, sans un mot, sans une convulsion, Mme de Vigny laisse tomber sa tête sur l'épaule d'Alfred.

Il crie :

— Maman ! Maman !



Et, affolé, il saisit le flacon d'éther qui se trouve sur une petite table à côté du lit, le pose sous les narines.

Tout est inutile. A lui maintenant de perdre connaissance.



Vers le matin, Alfred range les objets de la chambre, met de l'ordre sur les meubles. C'est au tour de tous ces petits souvenirs d'aviver son chagrin. Rien, dans cette pièce, qui n'appelle en lui une série d'images. Voici la petite miniature qui le représente très jeune et que sa mère fit autrefois. Sur la commode où elle se trouve, elle fait pendant à une autre miniature, qui est le portrait de sa mère par elle-même et que son père aimait tant. Voici la pendule noire qui distribuait les heures studieuses de son enfance, quand Mme de Vigny lui apprenait les mois de la République, aux beaux noms, Fructidor, Thermidor et Messidor. Son père se fiait à elle pour désigner l'instant où il devait aller se coucher, après avoir raconté, comme toujours, des histoires de bataille ou des chasses au loup... C'est,

---

scandés par le balancier de la pendule noire, que les noms de Voltaire et de Rousseau frappèrent jadis ses oreilles.

Vigny a tout perdu. Il lui reste les silencieux petits témoins de ses joies évanouies, les parfums désuets qui se dégagent d'un coffret où l'on range des reliques, il lui reste, pour aller au-devant du passé, un sentier, toujours boueux, qui, sous les arbres, conduit à une tombe qu'encadre une balustrade de fer sur laquelle on peut s'accouder, dans un cimetière...



## XXI

Une partie de l'univers, ses buts et ses causes, disparut aux yeux d'Alfred à la mort de sa mère. Pouvait-il encore considérer, sans dédain, les multiples et vifs tourments que Marie avait suscités en lui? Dès cet instant il aperçut sa passion sous ce jour fatal, que l'on peut appeler la lumière de la mort. Plus de leurre, impossible d'admettre une illusion. Ce qui reste de vie est livré à la clarté, sans qu'aucun détail puisse échapper. On a eu tant de mal, tant de choses sont mortes, en même temps que l'être pleuré, que l'on a le pouvoir de s'analyser ainsi qu'un médecin pratiquerait une autopsie.

Alors, dans cet examen de soi-même, dans cet inventaire impitoyable, apparaissent quelques souvenirs, encore sensibles et douloureux mais, ainsi mis à nu, si infimes, en comparaison du désastre évalué, qu'on s'étonne de leur avoir laissé prendre tant de place et on les abandonne

comme des distractions inutiles auxquelles il ne convient plus de s'attarder.

Vigny a souffert autant qu'il est possible. Avec douceur il se voit contraint de remettre à sa vraie place cet amour irritant. Il l'intronise dans le passé, qui se charge d'apaiser certains coloris demeurés trop vifs et, ainsi, le souvenir vivant de sa mère morte conservera sa place privilégiée et ne sera point gêné par le souvenir désormais affaibli de sa maîtresse vivante.

Lorsqu'il se retrouve dans l'appartement de la rue des Écuries-d'Artois, si vide et où il cherche, en vain, la présence de celle qui, au temps de sa jeunesse, s'était appelée *son unique amie*, voulant ainsi marquer qu'elle ne céderait à aucune autre le privilège de son amour et de sa tendresse, privilège qu'elle a exercé la première et pour toujours, Alfred sent l'effrayant malaise, l'impossibilité qu'il a de peupler le vide, de faire taire le silence. Il veut partir. Tout plutôt que de demeurer en cet appartement sonore, où les voix appellent des échos et les corps mobiles des ombres. Il se rappelle alors qu'il possède une propriété, venant de la famille de

---

sa mère, ce Maine-Giraud abandonné et qui, suivant son expression, est « une sorte de cheval qu'il nourrit chèrement et qu'il monte une fois en sept ans » .

Le Maine-Giraud n'est pas un château, c'est une demeure claire et sans grandeur. Elle contient peu de pièces, peu de meubles et des archives appauvries. Alfred et sa femme y partent cependant, persuadés que c'est une retraite rêvée et que la vie de campagne peut paraître agréable.

Maîtres du lieu, après un voyage fatigant, ils se partagent la maison. Vigny s'approprie le côté où s'élève l'une des deux tourelles qu'il appellera sa « tour » et qui n'est réellement qu'un pigeonnier, au sommet duquel on trouve un réduit dont il fait un cabinet de travail. Il y sera tranquille, il pourra écrire, s'il le veut, et recevoir des visites, sans crainte d'indiscrétion, pourvu que ses visiteuses ne redoutent point de gravir des marches étroites dans un escalier tournant.

Mme de Vigny fait connaissance avec la campagne très plaisante. La nature a varié la pers-

pective d'un nerveux horizon qui, alentour, dispose de petites vallées, enroulées au bas de faibles collines, sous des tonalités fraîches et légères que baigne un air irréductiblement pur.

Alfred a ses livres, sa chambre secrète, son observatoire sur la plaine et sur soi-même. Il peut dormir, il peut rêver, il peut réfléchir. Personne ne saura rien. Il peut même chercher à se divertir en fouillant dans les vieux papiers de sa famille. Il n'y découvrira pas de dossiers secrets. Nulle aïeule de sa mère ne fut en coupable correspondance avec un roi ou son ministre. Nul, parmi les chevaliers qui, sur son arbre généalogique, greffent des rameaux généreux, ne songea à conspirer contre le régime. Il a beau parcourir les vieux parchemins où l'encre passée révèle des noms propres oubliés, il n'apprendra rien qu'il ne sache déjà, sinon qu'en l'année 1520 un ancêtre de sa mère, humble seigneur du Maine-Giraud, devait, chaque année, offrir au seigneur de Blanzac, important château voisin situé à quelques kilomètres, une paire de gants et un anneau d'or de cinq sols. Va-t-il résister à la curiosité de



savoir quel propriétaire bénéficierait aujourd'hui de cette servitude? Le château de Blanzac appartient à une branche de La Rochefoucauld, les La Rochefoucauld-Roucy. Vigny songe à la charmante duchesse de Liancourt. Pour elle, il se sent prêt à reprendre l'usage perdu, pour elle seule, car, s'il est question d'autres La Rochefoucauld, il se révolte.

Pour qui connaît la campagne, il est facile de concevoir qu'Alfred, afin de se distraire, dut faire appel au moindre jeu mais, au moment qu'il croyait pouvoir vivre cette plate et saine existence et durant de longues semaines, la mort de Mr Bubury l'oblige à quitter soudainement la campagne, avant d'avoir respiré le parfum de l'hiver dans les Charentes, et il part pour Londres avec Lydia chez sa grand'mère.



Alfred est fidèle. Sa passion pour l'Angleterre ne s'est jamais démentie. Jamais aussi il n'aura abordé ce sol familier avec un esprit meilleur. Il se sent libéré, apte à goûter tous les plaisirs qui peuvent s'offrir devant lui sans

crainte que l'image de Marie vienne troubler l'agrément de son séjour d'un souvenir flétri. Elle aussi, d'ailleurs, a bien changé; elle est revenue des joies faciles, des ambitions, elle fréquente les églises et visite assidûment les cimetières. Elle finit par où Alfred a commencé : la lecture de la *Bible* et de l'*Imitation de Jésus-Christ* et si, parfois, traîne sur sa table un nouveau roman de George Sand, elle le dérobe aux regards, elle le fait rejoindre, dans un tiroir, toute une bibliothèque qu'elle y a reléguée.

Tout est fini. Vigny est libre. Il ne laisse même pas évoquer devant lui les instants d'autrefois pour être certain de ne pas « rouvrir ses blessures » et la présence de sa femme, discrète et « touchante dans le culte qu'elle lui rend », est la sécurité qu'il recherche. Il ne peut oublier, près d'elle, combien il l'a jadis blessée dans son amour-propre et dans son cœur et quel courage elle dut apporter pour ne lui avoir jamais adressé le moindre reproche, bien qu'ainsi que tout le monde elle eût été au courant de sa liaison publique.

Il lui rend grâce, d'une façon superflue mais

avec ferveur, de ne s'être pas abaissée jusqu'à lui en parler, et de n'avoir prononcé qu'une fois le nom de Mme Dorval, à propos d'une reprise de *Chatterton*, sans avoir l'air d'attacher quelque importance à ce propos. Mais, dans le ton terne, l'expression banale, il était facile d'apercevoir toute l'anxiété. Alfred pouvait-il oublier tant de tendresse, de résignation? Un jour, et le moment était venu, il devait rendre, par une attitude charmante, le prix de l'effacement courageux et compenser, dans un élan reconnaissant et tardif, ce grand sacrifice de silence.



A Londres, toute une existence brillante, mondaine, affairée attend le comte et la comtesse de Vigny. Pour commencer, un procès. Car Mr Bubury, s'étant souvenu qu'il n'avait pu empêcher le mariage de sa fille, n'a pas oublié de lui adresser un suprême reproche taciturne en la déshéritant. Il convient d'essayer de rattraper, par des moyens judiciaires, les bribes d'un patrimoine égaré. Un débat successoral s'ouvre. Dans la famille de Lydia,

Alfred trouve des alliés que sa gloire a bien disposés en sa faveur. Ils sont prêts à lutter pour sa femme et pour lui et, parmi les plus acharnés, les Campbell et les Maunoir. Mais le résultat du procès ne sera connu qu'au bout d'un long temps. Vigny a le loisir, malgré ses deuils, de prendre quelque distraction dans la société de sa famille et de ses amis.

Il fait la connaissance de plusieurs jeunes filles vers lesquelles il se sent attiré, comme si, dans sa mémoire, le souvenir le plus plaisant qu'il eût, fût celui de Delphine et qu'il recherchât des êtres à son image.

Mlle Camilla Maunoir est celle qui le retient le plus vite et le plus sûrement. Française par son père, elle n'est Anglaise que par sa mère, cousine de Lydia; elle séduit Alfred, parce qu'elle est jolie, bien avant qu'il puisse connaître toutes ses vraies et nombreuses qualités. Mlle Maunoir a vingt-huit ans, ce n'est plus une enfant et ses goûts la portent vers des distractions hors de son état et de son âge. Vigny peut-il demeurer insensible à une jeune fille qui a traduit en vers anglais deux de ses poèmes : *Paris* et *Moïse*? Ce doit être le début

d'une grande amitié réciproque, une manière de passion cérébrale, peu surprenante chez le poète. Dès cette époque une correspondance s'établit entre la jeune fille et lui, sans l'empêcher d'éprouver, à l'égard d'autres femmes, et même à l'égard d'autres jeunes filles, des sentiments du même ordre. Sa destinée le conduira toujours vers les êtres spécifiquement purs.

\*  
\* \*

Très fêté par Mrs Austin, par Henry Reeve, neveu de Mrs Austin, et par Alfred d'Orsay, son ami de collège, Vigny va de salon en salon où sa renommée de gentilhomme et de poète le précède heureusement. Lorsqu'il parle de lui, sir Lytton Bulwer l'appelle « le gentleman le plus accompli de l'époque ». Bien entendu, d'Orsay ne manque point de conduire Alfred chez lady Blessington, qui est sa maîtresse. Il se lie ainsi avec toutes les célébrités londoniennes : lord Durham, Charles Dickens, le prince Louis-Napoléon et le tragédien Macready, sublime interprète de Shakespeare. Reeve l'emmène à l'*Athenæum Club*, puis chez

lord Landsdowne, où il veut enfin. Un jour, il voit passer la jeune reine Victoria et c'est le sujet d'un nouvel enthousiasme.

Lorsqu'au printemps il est obligé de quitter l'Angleterre, sans avoir obtenu de solution à son procès, il ne songe qu'à y revenir mais on ne sait plus si c'est le pays; cette fois, qu'il regrette ou cette jeune fille dont il a fait la connaissance, qu'il appelle « Sainte-Catherine » et que, plus tard, il appellera « Chère Puritaine » à cause des graves sujets qui alimentent toujours leurs conversations et leurs correspondances.

A Paris, rien n'a changé. Hugo n'aime pas davantage Vigny, Sainte-Beuve est plutôt en mauvais termes avec l'un et avec l'autre et Dorval est devenue la maîtresse de Jules Sandeau. George Sand avait été le premier amour de celui-ci, il était juste que Marie recueillît son héritage. Quant à Alfred il n'est pas content d'être rentré, il est nerveux en songeant à la partie qui se joue à Londres et, quoique Sainte-Beuve affirme qu'il est vidé, qu'il ne peut plus rien écrire, il continue à travailler à *Daphné* qu'il veut soudain appeler *Lemuel*; il s'occupe

---

de secourir l'infortune, en la personne de Mlle Sedaine, fille de l'auteur dramatique et de qui le dénûment l'inquiète, et il se voit contraint de signaler son cas aux députés en leur adressant le 15 janvier 1841 une lettre sur la propriété littéraire dans laquelle il défend, de façon tout à fait précise, le principe de la perpétuité.

Enfin, il songe à se présenter à l'Académie française.





## XXII

Ce n'est plus le svelte jeune homme, que les glaces réfléchissaient jadis chez Mme Gay, qui se prépare à la conquête des suffrages de l'Institut. Alfred de Vigny va avoir quarante-cinq ans. Son front, suivant l'euphémisme habituel, s'est élargi. Il a engraissé, il n'a même plus, pour amincir son visage, une courte barbe blonde, mais il porte ses cheveux plus longs, trop longs, et ils tombent sur son col, en molles boucles un peu grisonnantes.

Dès février 1842, il est candidat au fauteuil de Frayssinous, qui depuis 1822 l'occupe et vient de mourir le 12 décembre 1841. Alfred aimerait succéder à celui qui fut premier aumônier de Louis XVIII, évêque d'Hermopolis, et grand maître de l'Université. Quel éloge il prononcerait de cet orateur logique et mesuré, de qui l'éloquence fut si pleine d'autorité !

Vigny a pour concurrent M. Pasquier, lequel

est sûr de vingt-deux voix et le dit à qui veut l'entendre. Un membre de l'Académie, témoin de cette assurance, a répondu à son : « Monsieur, je désire être votre confrère, » par cette phrase :

— Eh bien, monsieur, faites-moi pair, il n'y a que ce moyen-là !

Nodier a été encore plus sévère, il lui a dit :

— Comme vous vous croyez certain, monsieur, d'avoir vingt-deux voix, vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que je donne la vingt-troisième à M. de Vigny.

Un autre siège est vacant : celui d'Alexandre Duval, auteur dramatique assez en vogue et qui est mort en janvier. A ce fauteuil, Ballanche, l'auteur des *Essais de palingénésie sociale*, grand ami de Mme Récamier, est son seul concurrent. Vigny a des partisans dont il ne peut douter : Soumet, Guiraud, Ancelot, dans le salon duquel il a occupé autrefois un fauteuil presque académique, Nodier et enfin Lamartine. Cela ne suffit point pour avoir la victoire. Le postulant ne doit pas négliger ses visites, il doit essayer d'arracher leur parole aux membres de l'Académie qui, si incroyable

que cela soit, ne le connaissent même pas de nom.

Avec morgue, avec hauteur, Alfred commence sa campagne, mais il manque de souplesse : une fois sur deux, loin de s'être fait un allié de l'électeur, il sort de chez lui avec la certitude d'avoir un ennemi de plus. Lui-même, dans son *Journal*, s'est amusé à raconter les stations pénibles de son calvaire académique. A défaut d'agrément, c'était pour lui une curiosité que de se trouver en face de ces fantômes qui disposaient si âprement de l'immortalité.

Chez Baour-Lormian, qu'il a connu vingt ans auparavant, à des heures plaisantes de sa vie, dans le salon de Mme Ancelot, et qui a favorisé ses premières armes, il éprouve une déception compatissante. De l'académicien d'autrefois, séduisant et verbeux et qui menait à côté d'une jeune femme anglaise et de sa fille une existence heureuse, il ne reste plus maintenant qu'un vieillard aveugle dans un appartement dépourvu. Vigny est bien accueilli, mais l'aspect de ce vieil homme inspire

tant de pitié et lui est si pénible qu'en le quittant, au lieu d'avoir demandé une faveur, il lui semble qu'il a porté une aumône à un poète invalide et besoigneux.

M. Royer-Collard est plus riche et le reçoit moins bien. C'est un singulier personnage qui dit volontiers « qu'il se résigne aux saisons comme aux hommes ». Vigny est obligé de l'attendre dans l'antichambre et lorsque le chef des doctrinaires paraît, celui-ci laisse comprendre que cette visite le dérange, qu'il ne connaît rien et ne tient à rien connaître de Vigny, étant à un âge où on ne lit plus. Les jeunes gloires ne peuvent lui plaire. Encore un électeur sur lequel il ne faut pas compter !

La rencontre avec Chateaubriand, infirme et occupé à écrire dans son cabinet de travail, a plus de grandeur. C'est un beau tableau et qui aurait dû tenter quelque peintre de l'époque : l'accueil d'un des meilleurs servants du siècle par celui qui en est le patriarche.

M. de Chateaubriand n'hésite pas à complimenter Vigny :

— Vous êtes, lui dit-il, le plus beau nom

d'à présent, vous avez réussi dans tous les genres et vous êtes le seul ayant des succès aussi sûrs de poème, de théâtre et de livres historiques et de philosophie, votre place est à l'Académie.

Comme Alfred prononce le nom de M. Pasquier, Chateaubriand semble gêné et exprime, de façon plaisante, son sentiment sur l'homme qui l'a fait exiler puis il ajoute (et l'on ne peut rien opposer à cette parole) :

— Je le connais depuis quarante ans, il voit souvent Mme de Chateaubriand !

Le vieil écrivain ne doit pas abuser Vigny :

— Je n'irais pas à cette élection, ajoute-t-il, si je ne devais voter pour le second fauteuil en même temps, et pour mon pauvre Ballanche. Il y a soixante ans que je connais Ballanche !

Que répondre à de tels arguments ? Vigny pourtant insiste, Chateaubriand ne veut pas s'engager. Il termine par cette assurance, qui apaise le postulant, pauvre innocent qui n'a pas encore éprouvé la valeur de ce genre de promesses :

— Je vous donne ma parole pour les élec-

tions futures; vous êtes, je le répète, le plus beau nom actuel.

Vigny, assez triste, quitte l'auteur d'*Atala*. De toutes ses visites, de Thiers à Guizot, de Casimir Delavigne à Barante, de l'abbé Feletz à Flourens, de Pongerville à Sainte-Aulaire, de Viennet à Villemain, de Droz à Scribe, de Jac à Tissot, de Brifaut à Dupaty, de Victor Cousin au comte de Ségur et de Lebrun à Charles Lacretelle jeune, des tristes gloires aux médiocres, des vieillards à ceux qui ne le sont pas encore mais assurent déjà de le devenir, il n'a obtenu que de vagues engagements, éprouvant de chacun, avec plus ou moins de sincérité, la même distance, le même incompréhensif dédain.

Le 17 février l'élection a lieu.

Le procès-verbal de la séance donne les résultats suivants :

*Fauteuil Frayssinous*

|                |          |      |
|----------------|----------|------|
| Pasquier. . .  | 23 voix. | Élu. |
| Vigny. . . . . | 8 voix.  |      |



*Fauteuil Alexandre Duval*

Ballanche . . . . . 17 voix.      Élu.

Vigny. . . . . 5 voix.

9 abstentions.

M. Pasquier avait été modeste, il s'était compté une voix de moins.

Vigny ne va pas se laisser décourager pour si peu et, François Roger étant mort, il se présente.

Quatre tours de scrutin donnent cette conclusion :

Patin . . . . . 21 voix.      Élu.

Vigny. . . . . 9 voix.

Sainte-Beuve . . . 3 voix.

Vatout . . . . . 2 voix.

Cette fois, l'Académie avait préféré l'auteur des *Mélanges de littérature ancienne et moderne* et des *Études sur les tragiques grecs* à l'auteur de *Servitude et grandeur militaires*.

\*  
\* \*

A ces échecs, Vigny réplique par des œuvres. La *Revue des Deux Mondes* commence la publi-

cation de la nouvelle série des *Poèmes philosophiques*.

Successivement paraissent, le 15 janvier 1843, *la Sauvage*; le 1<sup>er</sup> février, *la Mort du Loup*; le 15 mars, *la Flûte*; le 1<sup>er</sup> juin, *le Mont des Oliviers*.

En novembre, Victor Hugo perd sa fille Léopoldine. Vigny ne peut résister à exprimer sa tendre compassion et cette mort est l'occasion d'une réconciliation bienfaisante. En ce qui concerne l'Académie, Hugo soutiendra désormais la candidature d'Alfred car la campagne continue. Il faut qu'il se présente encore, sans cesse. Le 8 février 1844, Saint-Marc Girardin l'emporte sur lui au fauteuil Campebon; le 14 mars Sainte-Beuve obtient le fauteuil de Casimir Delavigne, n'ayant, comme seul concurrent sérieux, que Vatout, l'ancien secrétaire du duc Decazes, devenu conseiller d'État. A ce scrutin, où Sainte-Beuve est élu avec 21 voix, Vatout en a 12 et Vigny 3. Décidément l'Académie ne lui est pas favorable. Le 15 juillet, nouvelle réplique dans la *Revue des Deux Mondes*: il y publie *la Maison du Berger*, portant en sous-titre *Lettre à Éva*, et

qui, sous cette forme anonyme, est dédiée à Mme Holmes. Alfred ne quitte guère la maison qu'elle habite avec son mari, rue Neuve-de-Berry. Elle est la muse du moment et, à défaut d'autres divertissements, ils contractent, en même temps, la grippe.

Enfin Nodier venant de mourir, Vigny se présente encore et voit Mérimée élu avec 19 voix devant Casimir Bonjour, auteur de plusieurs comédies, dont les titres indiquent la qualité : *la Mère rivale*, *le Mari à bonnes fortunes*, *le Protecteur* et *le Mari*. Celui-ci avait, dans la lutte, treize partisans ; l'auteur de *Chatterton* ne reconnaissait dans le scrutin que quatre modestes témoignages.

Chez lui, Alfred n'a pas, mieux que d'habitude, de satisfaction à espérer. Lydia ne cesse d'être malade ; entre une rougeole et une pleurésie, elle se brûle. Du côté matériel, mêmes ennuis. Le procès de Londres ne donne aucun résultat, Alfred n'a pas d'argent et, ayant un jour la tentation d'acheter le château de Vigny que les Rohan mettent en vente, il ne peut songer un instant à cette acquisition.

A l'égard de l'Académie il ne désarme pas.

La campagne devient de plus en plus acharnée. Tout le monde s'en mêle, prend parti, jusqu'à M. Merle, qui, n'ayant pas cessé d'avoir de la sympathie pour Alfred, publie le 6 mai 1845, dans le journal *la Mode*, un article où il défend avec vigueur la candidature de Vigny. Cet article coïncide avec la reprise de *Chatterton* aux Italiens, et Mme Dorval dans le rôle de *Kitty Bell*. C'est une faible vague du passé qui déferle.

Un auteur dramatique, dont Alfred enfant avait vu jouer, sans les aimer, les pièces, M. Étienne, membre de l'Académie, meurt le 13 mars. On meurt beaucoup, depuis quelque temps, à l'Institut. Voici un siège nouveau qu'Alfred va tenter d'obtenir. Le 8 mai, si peu possible que cela puisse paraître, il est élu au premier tour par 20 voix contre 10 à Empis, l'auteur d'une mauvaise pièce que joua jadis Mme Dorval et 4 à Émile Deschamps qui, en acceptant de se présenter contre Alfred prouve, si l'on est bienveillant, qu'il a voulu égarer sur lui quatre adversaires irréductibles de son ami ou, si l'on pense le contraire, qu'il

n'a pas oublié la défection de son ancien collaborateur de *Roméo et Juliette*, ouvrage qu'il vient, d'ailleurs, de publier sous son seul nom, sans prévenir personne, après avoir remanié les deux actes écrits par Vigny.

Victor Hugo, cette fois on ne doit pas en douter, a voté pour Vigny.

« Je vous félicite et je nous félicite, » écrit-il sur un bout de papier qu'il fait porter à l'intéressé pour lui annoncer son élection.

Cette phrase est une formule, dans le ton habituel du poète des *Contemplations* mais, pour lui donner sa vraie valeur, il faut se reporter à ses notes intimes où l'on peut lire, vers la même date :

*Vigny qui se croit gentilhomme fait pour arriver à l'Académie des choses qui ne sont pas d'un gentilhomme...*

*...L'auteur d'Eloa, aujourd'hui, c'est un bel ange qui a bu du vinaigre...*

*... Cette plénitude de soi-même dans laquelle se plaît Vigny j'appelle cela l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.*



La réception est fixée au 29 janvier 1846. C'est M. Molé qui doit recevoir Vigny sous la coupole. A la séance de la commission, réunie huit jours avant pour l'audition des discours, Vigny prend le premier contact avec ses nouveaux confrères. Il leur lit son éloge de M. Étienne.

M. de Toequeville lui dit timidement :

— Ne trouvez-vous pas que c'est un peu long?

Il répond :

— Mais non, je ne me sens pas fatigué.

A son tour M. Molé fait connaître son discours. Il le débite d'une façon inintelligible et, sous prétexte de ne pas fatiguer sa voix, sans expression, sans intonation. Le texte demeure incompréhensible à tout le monde et surtout à Vigny, qui fait des efforts pour en saisir le sens. Les membres de la commission se lassent de tendre l'oreille : après tout il suffira de l'écouter, une semaine plus tard.

L'heure de la réception arrive. Submergé de sollicitations, Alfred ne peut répondre à toutes



les demandes. Ses meilleurs amis sont là, ses pires ennemis aussi. Lorsqu'il entre dans la salle des séances, après le traditionnel roulement de tambour, il demande à M. Mignet qui se trouve à ses côtés :

— Où est le banc de l'accusé?

Sait-il si bien dire? S'il voyait le sourire de Sainte-Beuve, « cecrapaud qui empoisonne toutes les eaux dans lesquelles il nage », il ne serait peut-être pas tout à fait rassuré car, pour satisfaire à d'hypothétiques rancunes, l'auteur de *Volupté* a participé à la comédie qui se prépare.

Très calme, très maître de soi, Vigny lit son remerciement. Il le fait lentement, d'une voix sûre et bien timbrée, un crayon d'or à la main qu'il pointe, de temps en temps, sur son papier. C'est le discours d'usage, l'éloge modéré de son prédécesseur. Vers la fin il s'abandonne à son tempérament et évoquant assez crûment la lenteur que l'Académie a mise à l'élire, il dit :

*Votre sagesse, Messieurs a su ne point se laisser éblouir et entraîner tout d'abord par les applaudissements et les transports publics et elle a voulu attendre que le temps les eût prolongés*



*et confirmés. Mais aussi, sans tenir compte des vaines attaques, des dénominations puériles, des critiques violentes et considérant sans doute que les excommunications littéraires ne sont pas toutes infaillibles, vous avez reçu lentement et à de longs intervalles les hommes qui les premiers avaient ouvert les écluses à des eaux régénératrices.*

Comme on le voit, le ton est cinglant. Quelques secondes plus tard, il devait recevoir la réponse que son excessive franchise avait provoquée. Au lieu du murmure qui, la semaine précédente, avait entraîné le discours de M. Molé, c'est un verbe précis et sonore qui porte aux divers coins de la salle l'oraison du directeur de l'Académie.

Il rend à chaque phrase sa force, à chaque mot son intention, en sorte que ce qui, quelques jours auparavant, semblait une pâle confidence, se trouve soudain transformé en une critique passionnée.

Les spectateurs n'ont pas perdu leur journée, ils vont assister à un pugilat oratoire en gants blancs.

Après avoir vanté *le charme de narration qui se fait remarquer dans ses nombreux écrits*, M. Molé fait allusion aux personnages qui ont vécu avant Vigny et qu'il a méconnus parce qu'il n'a pu les connaître.

Tout de suite il prend la défense de Napoléon I<sup>er</sup> :

*Celui dont vous n'aimez pas la gloire...*

Il reproche à l'auteur de *Servitude* d'avoir parlé des soldats de l'Empire en employant les termes *jeune esclave et janissaire*.

Puis il s'attaque à la valeur même de ses ouvrages, condescendant à remarquer que l'auteur *supplée à la réalité par la magie des couleurs*, mais dès qu'il peut dénoncer un anachronisme, il n'hésite pas :

*Dans Cinq-Mars, vous faites revivre le père Joseph mort quatre ans auparavant.*

Voilà une occasion de prendre la défense du cardinal de Richelieu et celle de l'Histoire elle-même :

*Au milieu de cette multitude de romans historiques, de biographies, il deviendrait impos-*

*sible de savoir la vérité sur rien, ni le vrai sur personne.*

Vient ensuite l'inévitable critique du romantisme dans le personnage de Chatterton, qu'il ferait volontiers entrer dans un asile d'aliénés :

*Cette famille, hélas ! si attachante, d'âmes et d'esprits malades, qui remonte jusqu'à J.-J. Rousseau.*

Enfin, invective suprême, le mépris des œuvres modernes qu'il dédaigne et dont le succès rapide ne saurait l'émouvoir :

*Chaque époque, Monsieur, a sa littérature qui est l'expression de ses mœurs, de ses passions, de ses goûts. Mais, entre les ouvrages dont elle brille, il faut en distinguer de deux natures. Les uns brillent d'un mérite relatif, approprié au plus grand nombre de lecteurs, obtiennent de bruyants applaudissements : c'est le triomphe contemporain. Les autres, puisés aux sources des éternelles vérités et de ce beau dont l'homme a seul le sentiment sur la terre, reçoivent d'abord un accueil moins éclatant et attendent le jugement de cette élite de notre espèce dont la*

*voix répétée de siècle en siècle depuis Homère, s'appelle la renommée, s'appelle la gloire et redit à l'avenir les noms qui ne périssent pas.*

Et M. Molé, comme s'il était sur la scène de la Comédie-Française, mesure ses phrases, place ses effets. Lorsqu'il évoque le triomphe contemporain et les bruyants applaudissements, il regarde Vigny en face; lorsqu'il parle « des éternelles vérités, » il se tourne vers les bustes placides qui, dans leur niche froide, semblent affirmer la vanité des efforts humains.

Vigny est dans une grande colère. Il n'a d'autre moyen pour manifester son sentiment que d'écrire à M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, qu'il ne se soumettra pas à l'usage qui contraint les nouveaux membres à être conduit au roi par le directeur en exercice, en la circonstance M. Molé. Il ajoute qu'il ne siégera pas aux séances particulières de l'Académie tant que M. Molé les dirigera, c'est-à-dire jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet.

Comme on le pense, l'affaire a quelque retentissement dans Paris. Les salons profitent du sujet de conversation. A la cour l'émoi n'est pas

moins grand, Louis-Philippe approuve l'attitude de Vigny et ne se gêne pas pour dire :

— Je suis très mécontent de la manière dont M. Molé a reçu M. de Vigny. Un homme honoré dans le pays ne devait pas être reçu ainsi.

Le jeune duc d'Aumale, qui a assisté à la séance dans une des deux petites loges réservées à la famille royale, a répété partout que M. Molé s'était mal conduit.

Vigny est enchanté de ces propos et il accepte le compromis qui substitue M. de Salvandy à M. Molé pour le mener aux Tuileries.

L'accueil du roi est des meilleurs. Sa Majesté évoque leur première rencontre au Champ-de-Mars, lorsque Vigny commandait un bataillon de la garde nationale. La reine, Madame Adélaïde, le duc et la duchesse de Nemours, la duchesse d'Aumale qui « ressemble aux infantes d'Autriche de Murillo », assistent à l'entretien. C'est la réparation officielle.



Septembre arrive, entraînant Vigny au Maine-Giraud, loin des intrigues de l'Académie. Avec

Lydia, il passe quelques jours chez sa cousine la vicomtesse du Plessis, en Touraine. Puis il rejoint sa maison que, selon son humeur, il appelle sa chaumière ou son ermitage. Là, l'y rejoint le souvenir de Delphine, mariée depuis longtemps à M. de Girardin. Elle n'a pu assister à la réception, elle a suivi, de loin, l'émotion de la cérémonie. Pour compenser cette absence, Vigny lui fait parvenir son discours, qu'il appelle un monologue, plus long que celui de *Chatterton*.

Devant ces feuilles où le nom de l'ancien officier de la garde royale est suivi de ces quatre mots : « de l'Académie française », Delphine éprouve comme une grande mélancolie.

Que de jours depuis cette dernière visite qu'il lui rendit et où ils rirent de si bon cœur ! Delphine, inquiète, s'approche de la glace, ainsi qu'Alfred fit autrefois. Elle voudrait se rassurer et se laisser aller jusqu'à rire mais elle voit son visage sans couleur, des traits accentués, un regard grave. Elle se sent prête à pleurer.

Qu'elle ne se désole point, qu'elle attende ! L'ami de sa jeunesse tendre, malgré l'habit vert

brodé de lauriers d'or, n'a pas oublié sa grâce merveilleuse. Il l'admire toujours, il est prêt à le lui prouver encore :

*Quand des rires d'enfant vibraient dans ta  
[poitrine  
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,  
Tu n'étais pas si belle, en ce temps-là, Delphine,  
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.*



## XXIII

Vigny s'est définitivement installé au Maine-Giraud. Il s'intéresse aux travaux de la terre, assiste aux moissons, aux vendanges. Il surveille l'entrée du blé dans les granges, tente de perfectionner une distillerie d'eaux-de-vie, que les raisins de ses coteaux doivent produire avec autant de succès que les vignes voisines le cognac.

Plaisamment, il dira et répétera à ses amis :

*Vous pouvez m'écrire, comme à P.-L. Courier : à Alfred de Vigny, vigneron.*

Il s'occupe de ses métairies, des travaux qu'il fait exécuter, sans se lasser d'admirer la campagne, « les prairies, les prés verts, les frênes, les chênes et les collines plus vertes que celles dont l'Irlande est si fière ».

Lydia est toujours malade. Malgré son embonpoint, sa carrure qui s'est accentuée, elle

---

ne cesse d'être en proie aux vertiges, fragile contre toute apparence, incurable. Alfred ne cessera pas d'être, auprès d'elle, un infirmier. Des heures passent à la veiller, cependant que, dans la chambre, une fenêtre ouverte sur la plaine lui propose, entre deux grands tilleuls, son fidèle horizon. Jamais il ne pourra s'échapper. Sa vie est là, comme autrefois à la pension, dans ces pièces boisées qui sont comme un grand cercueil où il s'enterre lui-même. Un portrait, au-dessus de la glace et qui représente un officier de marine de sa famille, tout vêtu de rouge et chamarré, sourit avec pitié de sa vie sédentaire, Alfred l'envie. Pour lui, s'il veut s'enfuir, tout ce qui lui est permis, c'est de gravir une trentaine de marches et de trouver, au haut de l'escalier tournant, ce réduit, cet autre cercueil plus étroit. Lorsqu'il regarde à travers la vitre et, parce qu'il se donne la peine d'avoir de l'imagination, Alfred peut comparer sa retraite à la nacelle du ballon de M. Green qu'il vit un jour s'élever à Paris. Dans le fait de s'élever (éprouvons notre pesanteur !) est impliquée l'idée de tomber ensuite. Les bonds dérisoires de l'humanité ne lui permettent de

franchir des distances que pour lui donner le goût de s'évader davantage. Ah ! si Alfred pouvait s'abstraire de toutes ces niaiseries ! Mais il tient à la terre par des liens qu'il ne peut rompre.

Il a de quoi se distraire pourtant, si l'on peut appeler se distraire de pratiquer le jeu, plus décevant que les autres, de la correspondance. Des jeunes filles, qu'il aime, tressent autour de lui une ronde charmante. Il joue avec elles, comme on joue au volant et échange des lettres où il se livre, suivant l'expression, moins qu'il ne le dit, plus qu'il ne le croit. Vers la Suisse, où se trouve Mlle Camilla Maunoir, vers Paris, aux pieds de Mlle Clotilde Busoni, fille de son ami, il lance d'infatigables épîtres. Il n'oublie pas non plus la fille de son amie Mme Ancelot qui est maintenant une jeune femme et vient d'épouser M. Lachaud. Vigny a de plus sérieuses raisons de lui être attaché et sa tendresse épistolaire trouve de subtiles nuances à son égard. Il s'émeut sans vouloir le montrer et, lorsqu'il apprend qu'elle a mis au monde une petite fille de qui il doit être le parrain, il a, sans le vouloir et sans s'en rendre compte,

une manière qui n'est qu'à lui de s'habituer à l'art d'être grand-père.

Décidément, sur ce plan, la destinée le comble. Dans cette maison de la rue de Berry, qu'il fréquente toujours si fidèlement, naît le 15 décembre 1847, une autre petite fille qui devra s'appeler Augusta, Mary, Anne Holmes. Nouveau miracle poétique, déjà cette enfant lui ressemble, elle est blonde, elle a des yeux bleus et elle s'apprête à réunir, dans sa grâce imminente, les deux états qu'Alfred préfère : être une jeune fille, être une jeune fille anglaise.

Enfin, une diversion. Les lettres de Mlle Mau-noir ont incité Vigny à faire un séjour en Suisse, à Genève, d'autant que la santé de Lydia est toujours détestable et que ce climat peut lui faire du bien.

La politique dérange ces projets. Le ministère Guizot est devenu de plus en plus impopulaire par son hostilité à la réforme électorale. Lamartine l'a prédit, il a annoncé la « révolution du mépris ». En effet, l'interdiction d'un banquet suffit à susciter une émeute dans Paris le 22 février 1848, et, loin de rétablir l'ordre, la garde nationale soutient l'insurrection.

Comme toujours, il y a des morts dans la rue, et la foule veut envahir les Tuileries. Louis-Philippe, mal conseillé, ne tente pas de résister. Suivant l'exemple de son prédécesseur, il abdique en faveur de son petit-fils.

Heureusement l'émeute n'a pas été grave et, réclamé par Ledru-Rollin et Lamartine, le gouvernement provisoire s'établit, décrétant le suffrage universel.



Vigny, retiré au Maine-Giraud, persuadé que « l'avenir de la France dépend de l'Assemblée nationale », décide de se présenter dans son département. Il demande conseil à ses amis, cherche à connaître les tendances d'esprit des Charentais et publie le 27 mars une circulaire qu'il répand parmi les électeurs.

Ainsi qu'on l'a fait souvent depuis, en matière électorale, il va prôner ceux qu'il appelle « les hommes nouveaux », ceux que la politique n'a pas encore compromis :

*Ceux qui se sont tenus en réserve dans leur retraite sont pareils à des combattants dont le*

*corps d'armée n'a pas encore donné. Ce sont là aussi des hommes nouveaux.*

*... Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder vers le passé, occupé seulement de l'avenir de la France.*

*... J'ai ce bonheur, acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant ni recherché, ni accepté aucune faveur.*

*... Quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer?*

*... Dans ma pensée le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les sollicitateurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire. Il doit donner à chacun selon ses œuvres.*

*Ma vie et mes œuvres sont devant vous.*

C'est une orgueilleuse proclamation assez belle et telle qu'on devait l'attendre de lui. Vigny s'y défend de faire pression sur ses électeurs, il leur parle un langage détaché et suit les théories de Lamartine, mais ces phrases, heureusement venues, manquent de programme politique. Et les électeurs prennent

la discrétion et la dignité du candidat pour du dédain.

Contre lui se présente M. Dufresne-Chassagne, docteur en médecine. Dans son programme celui-ci parle peu du passé, il n'invoque pas son indépendance et ne propose pas sa vie et ses œuvres pour arracher aux électeurs leurs hésitations. M. Dufresne-Chassagne parle aux populations de la Charente de taxes, d'octrois, de chemins de fer, il les entretient des améliorations qu'il se croit capable de leur apporter, enfin il va vers eux, se mêle à eux, fait connaître son visage qui est d'ailleurs aimable, il serre des mains. Il sera député.

Les écrivains de l'époque se sont présentés en grand nombre. Presque tous ont été battus. Alexandre Dumas, Balzac, Alphonse Karr, Victor de Laprade, Ponsard, Louis Bouilhet ont subi ce sort, mais Béranger a été élu et Hugo a réussi à l'être un peu plus tard.

Vigny subit son échec sans aigreur. Il continue son existence de vigneron, améliorant le confort de la « chaumière », et parce que Mme de Vigny a peur de l'orage il n'hésite pas à faire



poser des paratonnerres et, pour que le bruit ne l'incommode en aucune façon, il couvre les murs de nouvelles boiseries, destinées à protéger les chambres de toute incursion sonore. L'année s'achève au Maine-Giraud dans un vrai silence. Seules, viennent troubler la solitude d'Alfred et la charmer, ces lettres qu'il reçoit de ses jeunes correspondantes et qui sont, pour la saison de son âge, comme un vol fidèle d'hirondelles décidées à ne pas croire à l'hiver.



Mme Dorval est morte subitement le 20 mai 1849, et, dans une telle misère, qu'il a fallu demander de l'argent à tout le monde pour subvenir aux frais de l'enterrement. Avant de mourir, elle a remis à sa fille un paquet de lettres, en lui faisant jurer qu'elles ne seraient jamais publiées. La pensée d'Alfred de Vigny avait hanté les dernières secondes de sa vie et, par une dérision courante, c'est au hasard que celui-ci dut d'apprendre sa mort, sans avoir eu la possibilité d'accompagner Marie jusqu'à sa tombe.

Il l'écrit à Mme du Plessis :

*Il y avait sept ans que je n'avais vu cette personne lorsque j'ai appris qu'elle avait tout à coup quitté cette vie, dont elle était en possession avec tant d'ardeur et tant d'éclat, et je l'ai su comment? comme vous, comme tout le monde, par un journal comme on apprend tout aujourd'hui.*

Le ton est mélancolique. Mais qu'il y a peu d'harmonie entre cette phrase d'une tristesse raisonnable et la dernière anxiété de celle qui, songeant à de grandes heures de sa vie, voulait en préserver le souvenir après sa mort. Il semble que, devant la nouvelle, Alfred se soit seulement souvenu de Marie Dorval actrice, non de celle qu'il avait aimée. De l'incomparable maîtresse, qu'il avait adorée et à l'égard de laquelle il avait éprouvé un si constant mélange d'amour et de souffrance, il apparaissait qu'il l'avait depuis longtemps perdue. Prematurément, il avait dû répandre toutes les larmes qu'il lui devait. Ainsi ne pouvait-il se trouver éteint par la pensée du corps tiède qu'il avait si souvent saisi et qui n'était plus

qu'une ombre informe, privée de sens. Ses paumes n'éprouvaient pas, à l'idée qu'il aurait pu la toucher morte, le froid terrible, si peu comparable à la fraîcheur d'une peau apaisée. En se mettant au lit, ce soir-là, il ne sentait pas venir s'étendre, à côté de lui, celle qui s'était souvent endormie contre son corps, l'un de ses bras tenu à sa poitrine. Il ne reconnaissait que la disparition définitive de *Kitty Bell*, la chute irrémédiable au bas de l'escalier tournant. Il plaignait Marie. Il ne se plaignait pas. Et s'il parlait encore d'elle à Philippe Busoni, c'était pour évoquer seulement la comédienne :

*Les pauvres actrices, on ne saurait trop les gâter, les couronner et les bercer comme des enfants, car elles n'ont qu'un jour.*

Quoi de plus affreux que cette remarque d'ordre général qui fait rejoindre à Marie son rang parmi les comédiennes de son temps? C'est tout juste si Vigny n'évoque pas la mort de Mlle Mars, survenue deux ans auparavant, et qui avait aussi créé une de ses pièces.

## XXIV

A l'égard des sentiments qu'il pouvait éprouver, Vigny a toujours fait preuve d'une infinie pudeur. Parfois il semble vouloir abuser les autres mais c'est, comme chacun essaye de le faire, pour se leurrer soi-même. Dans ses lettres il paraît assez curieusement qu'il veut donner de lui une image ressemblante à ce qu'il aurait voulu être et que le hasard, les passions, tous les jeux combinés des forces qui troublent la vie, n'ont pas permis qu'il devînt.

Peut-il être sincère lorsqu'il écrit :

*Il ne s'est passé depuis mon mariage que quelques jours paisibles pendant lesquels il m'est arrivé d'écrire quelques livres.*

Le passé lui déplait, et, en feignant de l'oublier, il s'imagine que les autres cesseront de s'en souvenir.

De là, vers la cinquantaine, cette agitation, ce besoin de tâches. Il a voulu, successivement, être député, être ambassadeur à Londres. Les électeurs n'ont pas été séduits par sa prose, le ministère lui a reproché de ne pas être républicain. Alors, il faut bien revenir au destin qui est le sien et, dans le domaine où il règne, deux choses surviennent qui touchent son amour-propre, lui font même un grand plaisir et l'occupent : les représentations de *Quitte pour la peur*, au Gymnase, avec Mme Rose Chéri, et sa nomination de directeur de l'Académie.

La reprise d'une de ses pièces est le témoignage évident de son succès, sa nomination, pour présider aux travaux de ses confrères de l'Institut, offre le gage de paix que ceux-ci lui doivent, car jamais ne s'est complètement apaisé le malentendu que sa mauvaise réception a créé. Les rapports sont gênants pour tout le monde. Lui-même, chaque fois qu'il le peut, témoigne à l'un ou l'autre de ses confrères, et plus ou moins rudement, l'expression de sa rancune. N'a-t-il pas, au cours d'un comité chargé d'examiner des œuvres soumises à l'Académie, répondu à son voisin qui lui disait, en

levant les bras au ciel : « Ah ! Monsieur de Vigny, pourquoi nous envoie-t-on des choses aussi mauvaises ? » par ces trois mots, tombés de sa bouche dédaigneuse :

— Pour vous plaire.

Heureusement, enfin, tout semble oublié. Il reprend même contact avec Victor Hugo et sa femme. On décide de ne jamais évoquer les mauvais procédés qui ont troublé les relations des anciens amis.

Le trimestre de sa présidence terminé, Vigny part pour le Maine-Giraud avec Lydia. Il craint le retour des troubles et ne veut pas exposer, une fois de plus, sa femme au danger d'une révolution nouvelle.

C'est avec joie d'ailleurs qu'il retrouve ses prés, ses sources, ses rochers, « toutes ses Géorgiques » et aussi, bien entendu, ses correspondantes, auxquelles s'est jointe une jeune fille anglaise de plus, miss Henriette Corkran, qu'il appelle aussitôt « Henriette d'Angleterre. »

C'est la nuit qu'il écrit ses lettres ou qu'il travaille, s'il se trouve sollicité par l'un de ces grands poèmes philosophiques, comme les *Des-*

*tinées* qu'il a composé par une soirée chaude, la fenêtre ouverte, portant jusqu'à lui l'odeur vive de sa campagne, mêlée au parfum des roses qui grimpent le long de la petite tour. Parfois il reçoit une mystérieuse visite. Personne ne sait quel est ce fantôme qui attend l'ombre pour aller à lui. Des voisins affirmeront qu'il s'agit d'une ingénue de la campagne, d'autres jureront avoir reconnu une jeune fille voisine, échappée de la maison de ses parents, pour remplir, durant les heures molles des nuits d'août, la mission de servir de muse à un poète indiscuté.

Le jour, il parcourt son domaine, qui se compose maintenant de 85 hectares et, bien qu'il ait un régisseur, il a l'œil à tout, s'occupant d'infimes détails. Avant de déjeuner, le facteur rural lui porte son courrier et le *Constitutionnel*. On pourrait presque dire qu'il n'a plus que des réactions épistolaires. Tout lui vient par les lettres et, comme il ne peut avoir avec Lydia, évidemment toujours souffrante, des conversations étendues, c'est à la poste qu'il confie son état d'âme, ses jugements sur la vie et sur la mort.



---

Mis ainsi au courant des plus simples ou des plus graves événements, c'est par une lettre encore qu'il apprend la fin de Balzac. Comme il n'écrit pas d'articles, qu'il a abandonné la rédaction de son journal intime, c'est aussi à une lettre qu'il donnera ces deux portraits, de dates différentes et qu'il se plaît à composer du romancier défunt qui imprima, il y a déjà tant d'années, la troisième édition de *Cinq-Mars* :

*Je le rencontrais d'abord imprimeur. C'était un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait et écumant en parlant, parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide.*

Il retrouve, vingt ans plus tard :

*Une bouche dont les dents étaient les perles les mieux rangées du monde, une poitrine forte, un corps très gros et très gras, une tête joufflue et toute ronde.*

Ce ne sont pas seulement des correspondances littéraires et sentimentales qui le re-

tiennent, parfois jusqu'au matin, à sa table, ce sont aussi des lettres d'affaires, avec Charpentier, l'éditeur, dans lesquelles il discute contrats, réimpressions, grosseur des caractères, affirmant qu'il faut qu'un texte soit lisible et que *c'est bien assez du livre pour lasser le lecteur*. Lettres d'affaires avec M. Breulier, concernant les achats et les ventes de terrains, tout un débat transactionnel qui s'étend pendant trois ans. Lettres critiques sur Chateaubriand et sur Lamartine, à propos de l'apparition des *Mémoires d'outre-tombe* et de l'*Histoire de la Restauration*. Lettres où il demande des livres concernant le patois angoumoisin des Charentes. Lettres où il donne son avis sur les artistes en vogue, sur Rachel, par exemple, de qui il vient de recevoir, de Bruxelles, un beau portrait gravé avec cette simple dédicace :

*A Monsieur de Vigny,  
Rachel.*

*9 août 1851.*

Enfin lettres où il raconte ses paisibles divertissements provinciaux, tels que l'idée de faire

jouer une pièce par les jeunes filles d'un couvent voisin...

A Paris, le mouvement qu'il a prédit s'accomplit et c'est le coup d'État du 2 Décembre, que, vingt jours après, le peuple français approuve en conférant le pouvoir pour six ans au prince-président. A peine ces nouvelles lui sont-elles parvenues que Vigny a la surprise de recevoir un mot de celui-ci, de passage à Angoulême, venant de Bordeaux, et qui l'invite à dîner à la préfecture. Alfred, enchanté de cette distraction, est touché du souvenir du prince qui ne l'a pas oublié depuis leur rencontre à Londres chez lady Blessington. L'évêque d'Angoulême et les autorités de la région assistent à ce repas. Le prince ne quitte guère Vigny avec lequel il a un entretien si prolongé que les personnages officiels présents en éprouvent de l'aigreur. La séduction napoléonienne a opéré. L'officier des Bourbons est gagné à la cause nouvelle et, lorsqu'un mois après, approuvé par un nouveau plébiscite, le prince devient Napoléon III, Vigny se sent prêt à crier, comme autrefois en classe quand il avait douze

ans et qu'il assistait à la lecture du bulletin des armées impériales, mais, cette fois, de bon gré :  
— Vive l'Empereur !

\*  
\* \*

Vigny voudrait rentrer à Paris car il croit le régime durable. La maladie de Lydia le retarde. Elle n'est pas deux jours sans souffrir et il n'ose s'absenter de chez lui malgré la beauté et la chaleur invraisemblable d'un mois de décembre conciliant. Il guette, sans cesse, la venue du médecin et son vœu le plus osé est de demander une nuit de sommeil assurée pour elle afin que lui-même puisse prendre quelque repos. Dès que le mieux se manifeste, il en profite, il se décide à quitter cette campagne où il croit que, si l'air lui convient, sa femme est mal soignée. Il la ramène à Paris, mais rien ne pourra améliorer son état.

\*  
\* \*

Soudain, surgissant au milieu de tant de tristes expressions, et cependant que la *Revue des Deux-Mondes* vient de publier la *Bouteille*

à la mer, apparaît l'image d'une femme de lettres de plus de quarante ans qu'Alfred, dans sa proche soixantaine, va se mettre à aimer. Il s'agit de Mme Colet, épouse d'un musicien qu'elle avait suivi de sa province à Paris en 1835. C'est une étrange figure que celle de cette poétesse, plusieurs fois lauréate de l'Académie française et qui a écrit des poèmes, des romans, des récits de voyage, des études et même des pièces de théâtre.

Vigny, bien qu'obsédé par les malaises de sa femme, lui fait la cour. Dans les lettres qu'il lui écrit, nombreuses et pressantes, il mêle à sa passion de tendres et inquiets détails conjugaux. Enfin cette aventure se dessine, la femme de lettres, déjà couronnée par l'Académie française, est admise au rang de maîtresse d'académicien. Mais, cette fois, il y a vraiment trop de littérature, de part et d'autre, et cela ne doit pas laisser que d'être fastidieux.

Mme Colet est belle, elle se vante *d'avoir dans ses manches les bras de la Vénus de Milo* (1), mérite qu'on ne peut lui disputer.

(1) Fortunat STROWSKI, *Revue des cours et conférences*.

Alfred la rejoint, le soir, quand Lydia endormie ne réclame plus sa présence. Il va retrouver celle qu'il appelle sa « chère belle » et passe à ses côtés des heures lyriques.

Une lettre d'Alfred à Louise Colet exprime assez bien ce mélange de tendresse et de littérature :

*Poète grec que j'aime ! Aimer, admirer, étudier, voilà les trois actes des soirées passées près de toi. Garde-moi ce triple bonheur, cette triple consolation que tu m'as donnée. Prie pour moi tous tes dieux. Et lève pour moi vers eux tes beaux bras blancs, ce sont les vrais bras de Niobé et il me semble toujours, en les couvrant de baisers, qu'ils s'étendent, comme les siens, pour protéger tout ce qui t'est cher contre les flèches du destin.*

Dans une autre lettre, une phrase plus courte est plus sensible :

*Moi je me souviens que j'ai tout oublié près de vous excepté toi.*

Et l'aventure se développe, trouvant dans des lettres multipliées sa survivance, car Alfred ne peut guère quitter Lydia, de plus en plus

malade, et il éprouve du remords à la laisser seule; peut-être, aussi, n'est-il pas trop vivement attiré par Mme Colet.

Tandis qu'il partage ses heures privées d'imprévu, entre sa tâche de garde-malade et son rôle d'amant rare et épistolaire, il apprend, avec une émotion qu'il ne peut cacher, la mort de Mme de Girardin. Cette pâleur qu'il avait remarquée chez elle, jusqu'à lui consacrer un poème, était allée s'accroissant et voici que le 29 juin 1855 elle s'était éteinte, en proie à un cancer contre lequel la thérapeutique d'alors ne pouvait rien.

Alfred suit son convoi. Dans l'église, une foule nombreuse et mal recueillie se laisse distraire. Alfred sent que plusieurs des assistants désignent sa présence. Les uns rappellent qu'il a été le premier amour de Delphine, d'autres qu'il n'a pas voulu l'épouser parce qu'elle n'était pas assez riche et l'habituel courant verbal, qui circule en murmure dans toutes les cérémonies funéraires, lui donne la haine de ses semblables. Il cherche à s'élever au-dessus de l'assistance, à rejoindre l'âme de la pauvre



Delphine. Dans leur scintillement, les cierges lui rappelleraient, n'était la musique, n'étaient les tentures sombres, l'éclat des candélabres qui, jadis, dans le salon de Mme Gay, avait ébloui son entrée. Et Alfred songe à toutes ces étapes de sa vie, qui aboutissent à la perte d'un être chéri devant une tombe de plus.

De tout ce qu'il a aimé, qui fut sa raison de vivre, il ne reste que ces marques navrantes qu'au cours d'une année forment les anniversaires funèbres. Il se sent alourdi, incapable de vivre encore longtemps, attiré qu'il est par cet inconnu où ces visages aimés se sont dissous. Que lui reste-t-il à accomplir?

Comme la cérémonie est terminée et qu'on se rend au cimetière, Alfred se souvient que Lydia doit prendre une potion nouvelle, recommandée par leur médecin, le docteur Andral. Alors, abandonnant le cortège, il revient vers celle qui a toujours besoin de lui et à qui il veut rendre léger le bref séjour qu'elle doit passer encore près de lui, avant de gagner, semblable aux autres, la nuit sans retour et marquer dans la mémoire de son cœur une nouvelle date douloureuse.

## XXV

Le 14 juillet 1856, Napoléon III, qui se souvient toujours d'Alfred de Vigny, le nomme officier de la Légion d'honneur. C'est l'occasion pour le poète de figurer à la cour impériale, actuellement à Compiègne. Son apparition y suscite l'envie et la mauvaise humeur car, distant à l'égard des courtisans, Alfred n'a accepté de paraître chez l'empereur que pour lui exprimer sa reconnaissance, non pour se lier avec ceux qui l'entourent.

Viel-Castel donne, dans ses Mémoires, une impression désobligeante de cette visite au château de Compiègne :

*La cour est vraiment malheureuse dans ses choix. La littérature y est représentée par le comte Alfred de Vigny, espèce de Dorat musqué, qui vise à la chevelure de Bernardin de*

*Saint-Pierre, se pommade le visage, mouille ses lèvres pour les rendre plus roses et ressemble à une vieille femme habillée en homme, contrairement aux règlements de police.*

*Vigny a eu de l'esprit, il n'a plus que de l'afféterie; il madrigalise, pince les lèvres pour préparer un mot qui n'arrive plus. Il a au plus haut degré l'adoration de sa personne et se croit tellement important qu'en plein soleil il regarde son ombre, pour se voir passer. Il n'écrit plus de peur d'un insuccès.*

Cette caricature vaut par l'outrance de ses traits. Alfred, en effet, atteint à sa plus grande gloire. Même chez l'empereur, il est un point de mire. Si l'on pouvait en douter, le portrait que trace de lui Viel-Castel, toujours aigri, toujours envieux, en est la meilleure assurance, sans que celui, que la vision mesquine a déformé, en soit le moins du monde amoindri.

Cependant, autour de lui, la mort ne cesse de se manifester. D'Orsay est mort et Brizeux aussi. Vigny a pris l'habitude d'être le fos-

soyeur de ceux qu'il aime, sans prendre goût d'occuper ainsi aux enterrements la première place, en tant qu'ami intime et illustre du défunt. Pour Brizeux, il doit faire plus que de le conduire à sa tombe, il faut qu'il obtienne — et il l'obtient — de M. Fould, ministre d'État, qu'on facilite le transport de ses cendres.

Et voici que, tandis que certains de ses amis disparaissent, d'autres qu'il avait perdus de vue semblent revenir exprès, du fond même de son enfance, comme pour lui faire un dernier signe avant de s'éloigner définitivement. Ainsi revoit-il le Père de Ravignan, illustre orateur catholique, Hérold, compositeur de musique, Moncorps, tous anciens camarades de la douzième année. La vie a de ces échanges, mais le fait de retrouver les amis oubliés remplace-t-il ceux qu'elle a livrés au néant?

\*  
\* \*

Autour de sa gloire se presse un auditoire féminin, de plus en plus attentif et charmant,

sans lequel il ne pourrait vivre. Il a fait la connaissance d'une famille israélite, M. et Mme Franck et leur nièce Delphine Bernard, jeune pastelliste. Ceux-ci habitent, rue de l'Oratoire, tout près de la rue des Écuries-d'Artois, un appartement où, le soir, Alfred aime à se rendre après son dîner, lorsqu'il a fini de s'occuper des affaires de sa maison et qu'il est assuré que Lydia repose. Il a toujours aimé ces visites tardives dans un milieu familial qu'éclaire deux ou trois visages juvéniles. La jeune Delphine, au nom prédestiné, le charme et, à cause d'elle, il devient brillant et séduit les invités de M. et Mme Franck. La conversation prend à la vie quotidienne son aliment. On parle religion, théâtre, poésie, peinture. Parfois, lorsqu'il est de tout à fait bonne humeur, Alfred se laisse aller jusqu'à dire des vers et, de préférence, ceux d'André Chénier. A la jeune fille, il exprime son sentiment sur l'art du pastel qu'il trouve « une chose adorable, fidèle, source de vérité et de couleurs pures ».

Certains soirs il rencontre là un poète, Louis Ratisbonne qui, ainsi que sa sœur Mme Singer,

lui inspire tout de suite une grande sympathie.

Entre les Franck et Busoni, chez qui il retrouve la jeune Clotilde, avec laquelle il aime tant à discuter, il partage ses soirées de liberté. Chez eux, il n'a plus de préoccupations domestiques, son esprit récupère l'atmosphère dont il a besoin mais il ne prolonge jamais sa visite. Dès qu'onze heures sonnent, il se lève, jette sur ses épaules son grand manteau qui lui donne l'air d'être encore militaire et il regagne sa demeure, toujours inquiet, craignant qu'un accident soit arrivé pendant son absence.

Ainsi, régulière, privée de passions et vide de véritable intérêt, se poursuit son existence.

*La vie est bonne pendant trente ans, après on ne cesse, hélas ! de voir souffrir et s'éteindre ceux que l'on aime, écrit-il, un jour qu'il a besoin de se confier à un ami.*

Il n'en a pas fini avec la tristesse et avec la souffrance ! Ce n'est plus assez de voir souffrir, il va falloir qu'il endure lui-même d'horribles malaises. Son visage change, s'émacie. Fouaillé

par un mal que les médecins ne peuvent prétendre à soigner, il s'amaigrit rapidement, prend un teint jaune et a de si violentes douleurs d'estomac que toute nourriture lui devient un supplice.

Le docteur Andral le soigne, lui ordonnant de ne prendre que des choses légères telles que du lait et du tapioca. S'il fait un écart de régime, il en souffre pendant deux jours. Il en fait l'expérience, un matin qu'il a accepté de déjeuner avec Charles Baudelaire, de qui il a beaucoup admiré les *Fleurs du mal* et auquel il a voulu exposer, en détail, les raisons qu'il avait de l'empêcher de songer à l'Académie. Baudelaire lui fait manger des plats trop assaisonnés et Vigny peut à peine terminer son repas tant il lui est pénible de supporter ses douleurs.

Il croit qu'il a « une maladie des nerfs de l'estomac, une gastralgie ». Les remèdes affluent, ne l'apaisant guère. Bismuth, belladone, laurier-cerise, eaux de Vichy, eaux de Bussang, rien n'y fait. Seul, le bouillon de poulet, mêlé de bouillon de veau, lui convient pendant quelque temps, mais il ne peut même



plus supporter cet aliment et, en dernière espérance, il tente une cure à Vichy.

Aucune amélioration. Les médecins sont impuissants devant la progression de son mal et Alfred, qui peut encore plaisanter, écrit à l'un d'eux :

*Vous avez essayé de tous les poisons connus pour me guérir, mais vous n'avez pu venir à bout ni de ma maladie, ni de moi.*

\*  
\* \*

Des mois. L'appartement de la rue des Écuries-d'Artois est devenu un hôpital. Lydia, presque aveugle, a des migraines incessantes et, durant les nuits qu'il passe à veiller à cause des crampes d'estomac qui l'agitent d'un violent tremblement, Alfred entend, de son lit où il est prostré, les mouvements des femmes de service qui vont, au chevet de Mme de Vigny lui porter des cruchons d'eau chaude et des linges humides pour attirer le sang aux pieds afin de dégager sa tête congestionnée.

Dès décembre 1861, il est obligé de garder la chambre. Comme il n'est pas dans un état constamment douloureux, il se distrait en lisant les livres qu'on lui envoie. *Du dandysme*, de Barbey d'Aurevilly, l'amuse, d'autres ouvrages s'entassent sur la table qu'il a fait porter à côté de son lit. Sa seule activité demeure intellectuelle et, en dehors de la lecture, se manifeste dans les lettres qu'il peut encore écrire, dans un poème qu'il compose, dans les visites que lui font ses amis ou sa cousine Mme de Saint-Maur. Il reçoit aussi le père Gratry qui, candidat à l'Académie française, vient le voir officiellement et profite, peut-être, de cette occasion pour tenter de ramener le poète à la religion de sa famille. D'autres visiteurs encore, Mme et Mlle d'Orville. Ces dames habitent la même maison que lui et, en secret, elles ont également décidé de se charger de son salut. Sitôt qu'une légère amélioration se produit dans son état, elles incitent Vigny à les accompagner, le dimanche suivant, à la chapelle de la rue Monsieur, sous le seul prétexte d'y écouter le père Gratry. Les pieuses coquettes ont toujours surgi au chevet des écrivains mo-

ribonds. On ne peut leur en vouloir, quoique Vigny ne fût pas affaibli au point de ne pas s'apercevoir du manège. Il profitait avec plaisir des visites dont l'intention ne lui échappait pas mais il repoussait doucement les conversations qui l'eussent amené sur le terrain proposé.

Quand le père Gratry revient à la charge pour voir le malade, il affronte la théologie. Vigny alors se reprend et espace les entretiens, cependant que l'oratorien ne se décourage pas et lui écrit :

*Vous craignez de me recevoir parce que vous êtes au lit mais je ne suis pas un étranger; vous recevez bien le médecin ! Quel qu'il soit je suis peut-être plus médecin que lui !*

Le mois de décembre revoit Alfred et Lydia debout. Ce n'est qu'une apparence de bien-être. Après une promenade au bois de Boulogne, Lydia, rentrée chez elle, est prise d'étouffements et meurt dans les bras de son mari tandis que, dans un sourire, elle lui affirme :

— Mon bon Alfred, je ne souffre pas.

Les soins du docteur Andral et du docteur Cruveilhier ne peuvent la ranimer. Son martyre est fini.

Alfred la fait enterrer au cimetière Montmartre, dans le caveau où déjà repose sa mère, et parce qu'il pense qu'il ne doit plus être long à les rejoindre, il fait creuser dans la tombe l'étroit espace destiné à le recevoir.

## XXVI

Alfred souffre de plus en plus. Ses jambes sont enflées, il ne peut, ni se lever d'un fauteuil, ni marcher dans la chambre sans le soutien de deux personnes. Il ne boit que de l'eau et du lait. Le cancer de l'estomac qui le mine lui cause des tortures insensées. En vain, il demande le secours de ses médecins.

A l'anatomiste Jean Cruveilhier, qui l'a souvent examiné, il envoie, le 21 juin 1863, ces lignes désespérées :

*Je vous prie instamment de venir me voir aujourd'hui au milieu de mon martyre que le courage ne suffit plus à me faire supporter. Je vous écris, au milieu d'une de mes nuits de douleur, et c'est aussi au nom du docteur Coussons que je vous appelle. N'ayez donc aucun scrupule et venez le plus tôt que vous pouvez.*

Cruveilhier se rend à ce lamentable appel et ne peut, bien entendu, obtenir aucun chan-

gement. L'état s'aggrave. Vigny ne dort plus et il est si maigre qu'il s'écorche lorsqu'il s'agite dans son lit.

Effrayés par ses souffrances, ses amis accourent impuissants à le soulager. Le cardinal Morlot, archevêque de Paris, vient plusieurs fois le voir et l'abbé Vidal, après le père Gratry, essaye de ramener son âme à l'Église.

L'agitation du malade fait peine à voir. Les crises succèdent aux crises. Malgré sa grande faiblesse il a toute sa connaissance dès que se trouve, en face de lui, un interlocuteur, quel qu'il soit. D'ailleurs il s'est déjà si souvent relevé, au moment où l'on croyait tout espoir perdu, que son entourage veut encore espérer. N'a-t-il pas écrit au mois de mars, après avoir été si mal, son grand poème *l'Esprit pur* ?

Pourtant il doit se sentir mourir, puisqu'à sa chère Louise Ancelot, qu'il a souvent raillée d'être si chrétienne, il demande :

— Vous qui avez tant de prières, couleur de rose et bleu, dans vos poches, n'en trouverez-vous pas une pour moi ?

Et le lendemain Mme Ancelot lui apporte

une petite statuette de la Vierge qu'elle place non loin du malade.

Le 17 septembre, Alfred de Vigny ayant passé une nuit plus mauvaise que les autres, et offrant aux regards un visage plus terrible encore que d'habitude, les femmes qui le veillent vont chercher Mme et Mlle d'Orville pour réclamer un prêtre. En hâte, celles-ci pénètrent dans la chambre du malade qu'elles trouvent gémissant, et les yeux fermés. Elles n'osent s'approcher, elles craignent de le contrarier ou de l'inquiéter.

Un prêtre vient et donne l'extrême-onction. Alfred essaye alors de parler, mais on ne peut comprendre les mots qui s'échappent malaisément de ses lèvres.

Affolée et ne sachant plus que faire, une des femmes présentes tente de lui faire prendre une tasse de lait. A l'étonnement de tous, Vigny peut la boire, puis il paraît s'endormir.

Enfin le médecin arrive, avec M. de Pierres, le plus proche parent qu'Alfred ait à Paris. A peine se sont-ils approchés du lit qu'ils voient que tout soin est désormais inutile. Un peu de



sang noir a filtré de la bouche. En ayant l'air de s'endormir, Vigny est mort.

Les femmes se mettent en prière, on rapproche de son lit la statue de la Vierge que Mme Ancelot lui avait apportée.

\*  
\* \*

Le 19 septembre, à dix heures du matin, les obsèques ont lieu à Saint-Philippe du Roule, cependant qu'un écusson aux armes des Vigny domine l'entrée de l'église et se découpe, en clair, sur la grande tenture noire.

M. de Pierres conduit le deuil, accomplissant à l'égard de son glorieux cousin les devoirs qu'il lui doit et, cependant qu'une foule curieuse accompagne le convoi jusqu'au cimetière Montmartre, les journaux, tout pleins des affaires de Pologne et du séjour de l'Empereur et de l'Impératrice à Biarritz, consacrent quelques lignes à la mort du poète.

Dans le *Nain jaune*, Aurélien Scholl s'écrie :

*C'était un de ces poètes pour lesquels on donnerait toutes les académies de la terre.*

---

*... De tous les oiseaux libres qui prirent leur vol en 1830, c'est le cygne qui partit le premier.*

*... C'était un esprit délicieux auquel l'Académie, qui n'aime que les pédants, les turbulents, les gesticulants, ne comprenait absolument rien.*

Les louanges s'accumulent, ainsi que les fleurs sur les dalles du caveau. Plus tard, Camille Doucet, qui doit lui succéder à l'Académie, saura dire de son œuvre qu'elle fut « le chant du sacre de l'intelligence ». Mais l'on peut penser que, dans cette fin d'après-midi déjà automnale, dominant la pompe et les hommages, les pensées des jeunes filles qu'il avait aimées vinrent tourner en groupe au-dessus du cimetière et, gravitant inlassables autour de sa tombe, comme un vol blanc d'oiseaux perdus, offrirent ainsi à sa mémoire la plus sensible des couronnes.

FIN



*Cet ouvrage*  
*a été achevé d'imprimer sur les presses*  
*de la*  
*LIBRAIRIE PLON*  
*le 5 décembre 1927.*



## OUVRAGES PARUS DANS CETTE COLLECTION

— Décembre 1927 —

---

1. — **La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac**, par René BENJAMIN.
2. — **La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud**, par Jean-Marie CARRÉ.
3. — **La vie paresseuse de Rivarol**, par Louis LATZARUS.
4. — **Le roman de François Villon**, par Francis CARCO.
5. — **La vie raisonnable de Descartes**, par Louis DIMIER.
6. — **La vie douloureuse de Charles Baudelaire**, par François PORCHÉ.
7. — **La véridique aventure de Christophe Colomb**, par Marius ANDRÉ.
8. — **Mon ami Robespierre**, par Henri BÉRAUD.
9. — **La très curieuse vie de Law, aventurier honnête homme**, par Georges OUDARD.
10. — **La vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française**, par L. DUMONT-WILDEN.
11. — **La vie gaillarde et sage de Montaigne**, par André LAMANDÉ.

①-4-482











PQ 2474 .Z5 B7

Brach, Paul.

La destinée du comte Alfred de

010101 000



0 1163 0238109 4

TRENT UNIVERSITY

PQ2474 .Z5B7

Brach, Paul

... La destinée du comte Alfred  
de Vigny

208732

DATE

ISSUED TO

208732

